

INTRODUCTION
AUX PRINCIPES DE BASE DU
MARXISME-LÉNINISME

—— JOSÉ MARIA SISON ——



ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES

ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES

38 rue Dunois, 75013 Paris

foreignlanguagespress@gmail.com

Collection “Classiques en Couleurs” #20 (Français)

Édition: Section Francophone—ELE

Première Édition

Paris, 2021

ISBN: 978-2-491182-61-8

Note de la présente édition:

Cette nouvelle traduction de l'*Introduction aux principes de base du Marxisme-Léninisme* a été faite par la section francophone.

Nous avons publié ce livre en un total de 2 800 exemplaires en:

- Anglais : 2 200 (8 tirages)
- **Français : 300 (3 tirages)**
- Allemand : 300 (2 tirages)



Ce livre est publié sous licence CC BY-NC-SA 4.0, qui autorise sa copie et diffusion à titre non-commercial sous réserve de citation de l’auteur et de l’éditeur.

Table des matières

PRÉFACE	5
INTRODUCTION	11
CHAPITRE 1. LE MATÉRIALISME DIALECTIQUE	16
A. Matérialisme	18
B. Dialectique matérialiste	22
C. La théorie de la connaissance	27
CHAPITRE 2. LE MATÉRIALISME HISTORIQUE	34
A. La base matérielle de la société	37
B. La superstructure de la société	53
C. La transformation sociale: Révolution	71
CHAPITRE 3. L'ÉCONOMIE POLITIQUE	90
A. La critique du capitalisme de Marx	95
B. La critique du capitalisme monopoliste de Lénine	108
C. Le déclin du capitalisme et de l'impérialisme américain	125
CHAPITRE 4. LE SOCIALISME SCIENTIFIQUE	138
A. La dictature de classe du prolétariat	146
B. L'économie socialiste	163
C. La transition vers le communisme	180

ANNEXE 1: MATÉRIALISME ET IDÉALISME PRÉ-MARXISTES	195
--	------------

ANNEXE 2: SUR LE CAPITALISME PRÉ-INDUSTRIEL ET L'ACCUMULATION PRIMITIVE DU CAPITAL	199
---	------------

Préface

L'*Introduction aux Principes de Base du Marxisme-Léninisme* a été écrit par José Maria Sison lorsqu'il était en prison. Après avoir été passé à l'extérieur par voie clandestine, le manuscrit est devenu partie intégrante de l'étude obligatoire pour les nouveaux membres du Parti communiste des Philippines, servant de matériel d'étude principal pour le *Cours Avancé du Parti* (AKP). Deux aspects de ce livre le rendent important pour l'étude.

Sa pertinence

Premièrement, son contenu reste valable et pertinent, bien qu'il ait été écrit il y a trois décennies. Ainsi, en étudiant ce livre, vous serez en mesure de saisir le développement de l'idéologie marxiste plus profondément et avec une compréhension actualisée. Ce texte a été écrit quelques années après la mort de Mao, à une époque où les partis révolutionnaires qui soutenaient la pensée Mao Zedong débattaient encore de la validité universelle de ses enseignements, débats qui n'ont pas atteint la cellule où Sison était détenu. Le but de cette étude n'était pas de formuler une synthèse des enseignements de Mao, mais plutôt d'expliquer sous une forme moderne et de manière complète les *trois composantes du marxisme*. Nous pouvons donc voir qu'à cette époque, Sison avait déjà une compréhension

claire de la valeur universelle des enseignements philosophiques de Mao.

Son utilité pour la révolution

Deuxièmement, le contexte dans lequel ce texte a été rédigé démontre l'inébranlable dévouement de son auteur au service de la révolution. Sison a écrit cette introduction depuis sa cellule de prison.

Arrêté en 1977 pendant la dictature fasciste de Marcos, les militaires pensaient que sa capture et son arrestation porteraient un tel coup à la Révolution que cela conduirait à la liquidation du Parti communiste des Philippines. Dans ce but, ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour forcer son fondateur à trahir le Parti.

En décembre 2015, les Nations unies ont adopté une résolution communément appelée Règles Nelson Mandela, qui définit les normes de traitement des prisonniers. Elles interdisent explicitement l'isolement cellulaire prolongé, c'est-à-dire l'isolement d'un prisonnier pendant plus de 15 jours, car des études les plus actuelles ont prouvé qu'une telle détention constituait une forme de torture psychologique. Dès le début de son arrestation en 1977, Sison a été maintenu en isolement total (à l'exception de quelques mois en 1980 et 1981, lorsqu'il a été réuni dans un isolement partiel avec Julie de Lima, sa femme) avec pour routine des cures par l'eau et des coups.

Toutes les mesures du régime ont été vaines et Sison, formé comme enseignant, a profité de ce temps pour faire tout ce qu'il pouvait pour l'avancement de la révolution. Au début des années 80, les premières confusions idéologiques nées de l'opportunisme de droite et de gauche ont émergé au sein du CPP qui allaient conduire au second mouvement de rectification une décennie plus tard. Depuis la prison et par l'intermédiaire de son avocat, Sison a écrit et envoyé de nombreuses lettres et articles pour aborder et critiquer cette confusion. Il a compris que la critique ne suffisait pas – les camarades avaient besoin d'une compréhension plus complète des principes de base du marxisme. Il a fallu deux ans pour achever ce travail ; le livre que vous tenez entre vos mains en est le résultat.

Libéré en 1982, Julie de Lima a fait sortir le texte de prison en cachette et, bien que son étude ait été immédiate et étendue, ce n'est qu'en 2013 que le Réseau International d'Etude des Philippines (INPS) l'a officiellement publié dans le 4^e volume des *Œuvres choisies* de José Maria Sison (*Détention et défi contre la dictature*).

Poursuivez votre étude !

L'étude de cette introduction vous aidera à comprendre le cœur de l'idéologie du marxisme actuel – c'est-à-dire le marxisme-léninisme-maoïsme – et à voir le monde à travers la lentille de la lutte des classes et la dynamique des contradictions.

Mais il est important de garder à l'esprit que ce texte est, comme son titre l'indique, une introduction. Il faut plus d'un livre pour comprendre notre idéologie complexe, et ce livre ne peut pas remplacer l'étude des œuvres de Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao. De plus, chaque pays a ses propres particularités qui doivent être étudiées, analysées et testées dans la pratique.

Si vous souhaitez poursuivre votre étude pour mieux comprendre l'histoire du marxisme, nous vous recommandons de consulter le *Cours de base de Marxisme-Léninisme-Maoïsme*, écrit par le Parti communiste d'Inde (maoïste). *Les Cinq rayons d'or* et les *Cinq essais philosophiques* de Mao Zedong, vous aideront à saisir la vision du monde et les principes communistes plus clairement.

Nous vous souhaitons une étude fructueuse.

Collectif Redspark

INTRODUCTION

Le marxisme est une idéologie globale, allant de la philosophie, à la stratégie et à la tactique. Il cherche non seulement à interpréter le monde, mais aussi à le changer. Il est reconnu comme universel, servant de guide et de méthode générale de cognition et de pratique dans les sciences naturelles et sociales.

C'est un système d'idées, ou une idéologie, qui guide la conduite organisée de la classe ouvrière et du peuple ainsi que des partis et des États prolétariens dans la construction du socialisme et la réalisation du mouvement anti-impérialiste. En quelques décennies, cette idéologie a inspiré et stimulé le progrès social, économique, scientifique et culturel accéléré des différents pays socialistes dans le monde. Elle a des adhérents d'une ampleur et d'une signification non négligeables dans le tiers monde et dans les pays capitalistes.

En résumant le marxisme, Lénine a cité la philosophie, l'économie politique et le socialisme comme ses trois composantes de base. Décivant le marxisme comme un développement de la théorie et de la pratique révolutionnaires sur le chemin historique de la civilisation, il a souligné le fait que Marx et Engels se sont basés sur les sources de connaissances les plus avancées de leur temps.

Marx et Engels ont appliqué leurs facultés critiques et créatives à la philosophie allemande (notamment au matérialiste Feuerbach et à l'idéa-

liste Hegel), à l'économie politique britannique (notamment aux économistes classiques Adam Smith, David Ricardo, etc.) et aux sciences sociales françaises (notamment aux révolutionnaires démocratiques et aux socialistes utopiques).

En désignant l'économie politique, et plus précisément le capital, comme le noyau du marxisme, Lénine a clairement reconnu sa signification comme l'explication la plus profonde de toute une époque historique, à savoir celle du capitalisme. Marx explique l'émergence, le développement et la maturation du capitalisme de manière complète et approfondie.

Jusqu'à présent, on sait que la théorie et la pratique du marxisme ont connu trois stades de développement.

La première étape couvre la période où Marx et Engels ont clarifié les lois du mouvement à l'intérieur du capitalisme de libre concurrence qui a conduit à une concentration toujours plus grande du capital ; et où les activités révolutionnaires (qui n'étaient pas encore dirigées par des communistes ou des marxistes) **allaient des révolutions de 1848 à la première révolution armée réussie du prolétariat, la Commune de Paris de 1871, qui a duré plus de deux mois, en passant par la direction idéologique de Marx au sein de l'Association internationale des travailleurs (Première Internationale).**

La deuxième étape couvre la période où Lénine a clarifié la croissance du capitalisme vers l'impérialisme et où la révolution bolchevique a été menée victorieusement et a fait place à la construction et à la consolidation du socialisme dans un pays. Staline a poursuivi le travail théorique et pratique de Lénine pendant de longues années.

La troisième étape couvre la période où le socialisme existe dans plusieurs pays et la pensée de Mao Zedong confronte et clarifie le problème du révisionnisme et de la restauration du capitalisme dans certains pays socialistes. Alors même que l'impérialisme et le système capitaliste mondial sont en déclin rapide, le problème du révisionnisme s'est également posé dans les pays socialistes. Mao a mis en avant la théorie et la pratique de la poursuite de la révolution sous la dictature du prolétariat.

On peut observer que bien que le marxisme ou marxisme-léninisme soit une théorie basée sur les enseignements fondamentaux de Marx et Engels, elle se développe continuellement, au rythme des évolutions constantes qui se produisent dans le monde et dans chaque pays individuellement. Le marxisme est aujourd'hui le guide acclamé de la transition mondiale du capitalisme vers le socialisme et, dans les pays semi-coloniaux et semi-féodaux en particulier, de l'achèvement de la révolu-

Introduction aux principes de base du ML

tion démocratique et de la transition vers le socialisme.

1. LE MATÉRIALISME DIALECTIQUE

La philosophie marxiste est également connue sous le nom de matérialisme dialectique. Elle part du principe que la réalité est matérielle (constituée de particules) et que la conscience naît et procède de la matière ; elle rend compte du développement ou du changement en termes de lois inhérentes à la matière ainsi que de l'interaction de la matière et de la conscience, propre à l'homme.

Il peut sembler redondant et banal de parler de la réalité comme étant matérielle ou constituée de matière. Mais nous devons nous rappeler que pendant de longues périodes de l'histoire de la philosophie, l'idéalisme objectif de type platonicien et augustinien a prévalu en soutenant que la réalité serait idéale ou constituée d'idées et que les choses matérielles et sensibles ne seraient que des reflets et des mauvaises copies de cette réalité.

Même dans le milieu scientifique actuel, l'idéalisme subjectif, en particulier dans la lignée de l'empirisme de David Hume, considère que la réalité n'est qu'une construction mentale des données sensorielles de l'individu qui la perçoit. Il y a la négation de l'objet matériel des sciences physiques, objet qui est mis au même niveau que la simple croyance dans le surnaturel.

A. Le matérialisme

Pour comprendre le matérialisme dialectique, précisons d'abord sa racine : le matérialisme. La meilleure façon d'y parvenir c'est de clarifier la relation entre matière et conscience d'une manière générale.

Faisons donc abstraction du type de matérialisme que les prédicateurs, les politiciens réactionnaires, les propriétaires et les dirigeants de la bourgeoisie dénoncent souvent, mais auquel en réalité ils se livrent toujours. Il s'agit de la cupidité, de l'appât du gain, de la gloutonnerie et de toutes sortes de vices égoïstes dont ils sont eux-mêmes coupables.

Pour les marxistes, le matérialisme est la perspective et la méthodologie qui permettent de comprendre correctement la nature et la composition de l'univers ainsi que la relation entre la matière et la conscience humaine.

La matière est un terme général qui englobe les choses constituées de particules, existant sous différentes formes et mesurables dans l'espace et dans le temps ; c'est l'objet physique de la perception et de la cognition humaines. La conscience va des sensations aux pensées ou aux idées.

La matière est la source et la base de la conscience. La conscience est le produit et le reflet de la matière. C'est dans ce sens que nous commençons à parler de la matière comme étant

primaire, alors que la conscience est secondaire.

La pensée elle-même est un phénomène électro-chimique émanant d'une composition spécifique de la matière appelée le cerveau humain. Mais, si la pensée est secondaire par rapport à la matière, elle est aussi le produit le plus élevé de la matière. Dans la mesure où elle reflète correctement les lois du mouvement dans la matière, elle est capable d'interagir avec les choses et de les transformer plus rapidement que la nature ne peut le faire seule sans intervention humaine.

Contrairement au matérialisme mécanique, qui réduit les choses et les processus aux lois de la mécanique, **le matérialisme marxiste met l'accent sur la capacité globale de l'homme à transformer la nature et la société.** Il guide et intègre les progrès réalisés par les sciences naturelles et sociales.

Que l'on se réfère à l'expérience quotidienne commune ou à l'histoire géologique, la matière précède la conscience dans le temps. Avant de pouvoir s'aventurer à penser ou à parler de quoi que ce soit, nous supposons l'existence de la chose qui fait l'objet de notre intérêt.

Les sciences naturelles montrent que l'homo sapiens, ou l'homme cognitif, n'a que 50 000 à 60 000 ans. Avant son arrivée, la terre était dépourvue de conscience humaine et pourtant cette planète a existé. On ne peut qu'être étonné par l'énorme quantité de temps qu'a eu besoin

toute cette séquence pour atteindre le moment présent : matière inorganique, matière organique et différenciation de la flore et de la faune jusqu'à la différenciation de l'hominidé (singe semblable à l'homme) et de l'homo sapiens.

Nous pouvons donc facilement affirmer que **la matière peut exister indépendamment de la conscience alors que la seconde ne peut pas exister indépendamment de la première**. Lorsque les marxistes se réfèrent à la réalité objective, ils parlent des choses comme existant indépendamment de ce que l'on peut penser.

Il est courant de penser que la matière est finie alors que la conscience est infinie. Elle résulte d'une incapacité à distinguer les idées correctes des idées incorrectes. Les idées correctes sont une approximation réfléchie de la réalité objective. Elles ne peuvent pas aller au-delà des faits matériels. Elles ont tendance à se situer derrière les événements ou les phénomènes matériels.

Même les fantasmes ne sont qu'une simple distorsion de la réalité ou un enchevêtrement de parties de la réalité. L'idée d'un être surnaturel infiniment auto-subsistant a été inventée de la même manière que Mickey Mouse par Walt Disney. Si l'on étudie l'histoire des différentes religions, on ne peut manquer de voir le concept de surnaturel comme une création mythologique de l'imagination humaine.

Les quatre grandes religions qui existent encore aujourd'hui maintiennent des valeurs qui appartiennent à la société esclavagiste. Celles-ci ont été perpétuées comme l'idéologie oppressive des sociétés féodales. Si le marxisme s'oppose philosophiquement à la religion, il la tolère politiquement en reconnaissant que des idées scientifiques supérieures prévaudront à long terme grâce à la persuasion, à la pratique sociale et aux avantages de la science et de la technologie. Le marxisme reprend de la démocratie libérale le principe de la défense de la liberté de pensée et de croyance.

Voir annexe 1 : Matérialisme et idéalisme pré-marxistes

B. Dialectique matérialiste

La dialectique pré-hégélienne signifie simplement l'argumentation dans l'abstrait, ou l'opposition d'un argument abstrait à un autre argument abstrait. Les dialogues socratiques écrits par Platon ainsi que la coordination métaphysique et la contestation d'idées fixes (dogmes) dans les cercles théologiques en sont des exemples.

La dialectique matérialiste est la principale réalisation du marxisme. Marx et Engels ont tiré les idées les plus avancées et les plus correctes du meilleur de la philosophie idéaliste et de la philosophie matérialiste de leur temps, en particulier en Allemagne où l'activité philosophique était à son apogée. Ils ont mis de l'ordre dans la dialectique hégélienne et l'ont placée sur une base matérialiste, comme l'avait commencé à faire en partie Feuerbach. Il en résulte une avancée philosophique originale et marquante.

La dialectique hégélienne affirme que le développement est d'abord l'auto-développement de la pensée avant qu'elle ne soit réalisée dans l'histoire ou dans le monde matériel. Ce qui fait de Hegel le philosophe idéaliste le plus remarquable est qu'il a dynamisé la dialectique aride, statique et sans vie de tous les idéalismes précédents et qu'il a pris en compte le développement du monde matériel.

Feuerbach a fait remarquer à juste titre que les idées ne sont que le reflet sensoriel du monde

matériel dans la perception humaine. Il n'est pas parvenu à la compréhension marxiste de l'interaction sans fin entre la cognition et la réalité et de la capacité de l'homme à exercer une activité critique et révolutionnaire.

Si l'on peut dire que Marx et Engels ont placé la dialectique hégélienne sur une base matérialiste, ils n'y sont toutefois pas arrivés en adoptant simplement la formule hégélienne de *thèse-antithèse-synthèse*, qui voit la synthèse comme perfection finale. Ils ont plutôt affirmé que le changement est un processus sans fin parce que tout, à n'importe quel stade, est toujours constitué d'aspects contradictoires.

Le sens le plus fondamental de la dialectique matérialiste marxiste est que les choses, par essence, sont en perpétuel changement. Ainsi, les marxistes disent que rien n'est permanent, sauf le changement lui-même. Mais cela ne signifie pas que les choses de la nature ne changent que par elles-mêmes, sans direction ni participation humaine. C'est précisément grâce à la compréhension scientifique croissante de l'homme et à sa maîtrise de la nature et de sa société que les processus de changement peuvent être bien dirigés et accélérés.

La dialectique matérialiste, ou la loi de la contradiction, est la loi du mouvement inhérente à la matière, qui découle des différences et de l'interaction entre les choses, et qui fonctionne dans

une interaction à double sens entre la matière et la conscience. Le matérialisme de Feuerbach ne prenait en compte que la réflexion à sens unique de la perception humaine de la réalité matérielle.

Dans les écrits philosophiques de Marx et Engels, trois lois de la dialectique peuvent être dégagées. Il s'agit de 1) la loi de la négation de la négation ; 2) la loi de l'interpénétration, ou de l'unité des contraires ; et 3) la loi du changement quantitatif à qualitatif.

La première loi signifie que les choses se heurtent à leur contraire en plein développement. Par exemple, le capitalisme a commencé comme un processus de libre concurrence, en contradiction avec le mercantilisme, mais il est finalement devenu un capitalisme monopoliste.

La deuxième loi signifie que dans tout, il y a deux aspects opposés. L'un est l'aspect principal qui détermine le caractère fondamental de l'ensemble. L'autre est l'aspect secondaire qui est nécessaire au principal mais qui lutte continuellement pour assumer la position principale.

Par exemple, la classe capitaliste et le prolétariat sont dans la même *chose*, le système capitaliste. Ils ont besoin l'un de l'autre et luttent en même temps l'un contre l'autre au cours du développement. Dans la mesure où tout, y compris le capitalisme, finit par être dépassé, la lutte des deux classes est permanente et absolue, tandis que leur unité au sein du même système est temporaire et relative.

La troisième loi signifie que le changement peut d'abord être manifestement quantitatif, c'est-à-dire non qualitatif, mais qu'il arrive un moment où on atteint un point où l'augmentation de la quantité entraîne ce qu'on appelle un saut qualitatif. En d'autres termes, l'évolution précède la révolution. Les réformes précèdent la révolution.

Les trois lois de la dialectique sont interdépendantes et intégrales, et peuvent se résumer à la loi de la contradiction ou à la loi de l'unité des contraires.

La loi de la contradiction est *universelle* en ce qu'elle englobe toutes les choses et tous les processus à chaque stade et phase de développement ; elle est également *particulière* en ce qu'il existe des lois de mouvement spécifiques propres à différentes choses, dont la connaissance nous conduit aux méthodes appropriées pour les traiter.

En toute chose, il y a les aspects principaux et secondaires. Dans les choses et les processus complexes, il y a un aspect principal, mais parmi plusieurs autres aspects, il y en a toujours un qui peut être identifié comme d'importance secondaire.

Par exemple, dans la société capitaliste, la classe capitaliste est l'aspect principal et est le plus directement contredite par la classe ouvrière en tant qu'aspect secondaire, même s'il existe des classes et des couches intermédiaires, ce qui rend l'ensemble de la situation complexe.

Plusieurs types de contradictions peuvent être à l'œuvre dans une même chose ou un même processus. Déterminer le fonctionnement de base de la chose ou du processus, c'est déterminer la contradiction principale et la contradiction secondaire. Ainsi, les contradictions peuvent être résolues l'une après l'autre ; et la solution de la contradiction principale ou du problème conduit à la solution de la suivante.

Les aspects contradictoires constituent une identité en ce sens qu'ils sont liés soit par la coopération, soit par la lutte, dans des circonstances données. Notons également que si l'aspect secondaire remplace l'aspect principal dans sa position dominante, la force passe simplement de la première à la seconde.

C. La théorie de la connaissance

La pratique sociale est la base et la source de la connaissance. Cette dernière est, à son tour, le reflet et l'approximation de la pratique sociale. Cependant, les connaissances acquises par la pratique sociale conduisent à un niveau de pratique plus élevé qui, à son tour, conduit à un niveau de connaissance plus élevé. Le processus en spirale est sans fin. Comme le décrit Mao, il progresse par vagues.

La pratique sociale englobe trois choses : 1) la production ; 2) la lutte des classes ; et 3) l'expérience scientifique. Toutes ces choses impliquent l'expérience collective d'un grand nombre de personnes.

La production, qui est la lutte contre la nature et sa conquête, a commencé avec l'avènement de l'homme et l'a différencié de toutes les autres espèces animales. Dans tous les temps passés et dans les temps à venir, l'homme est toujours impliqué dans la lutte pour comprendre et maîtriser la nature à des fins productives et pour élargir sa liberté. Le niveau général de production détermine le niveau général de connaissance et le type de société possible.

La lutte des classes est née avec l'avènement des classes exploiteuses et exploitées ; la société primitive sans classes, principalement préoccupée par les mystères de la nature, a duré plusieurs

dizaines de milliers d'années. La société de classes n'a que quelque 5 500 ans si l'on se base sur les découvertes de l'archéologie, de l'anthropologie et de l'histoire. **Ce type de société se caractérise par l'appropriation du surplus économique (au-delà de la subsistance de la masse des producteurs réels) par une petite partie de la population.** Par conséquent, elle se caractérise par la résistance de la masse des producteurs réels privés et exploités.

Des formes de société de classe exploiteuse sont apparues et ont disparu les unes après les autres. Le système esclavagiste a conduit au système féodal. Chacun a régné pendant des milliers d'années. Le capitalisme est né de la société féodale il y a quelques centaines d'années. Aujourd'hui, il tente de se perpétuer dans les pays développés et de s'étendre aux pays sous-développés, bien qu'il existe encore des vestiges importants du féodalisme.

Le capitalisme ne peut pas durer aussi longtemps que les formations sociales précédentes car il a créé les conditions et les moyens mêmes de son remplacement relativement rapide par une société de classe non exploitante, le socialisme. La science et la technologie pour la production de masse ont été largement développées par le capitalisme. Il est évident que les masses, grâce aux moyens modernes de la production à grande échelle, sont capables de satisfaire leurs besoins et d'élever leur niveau culturel. Pourtant, une classe si petite, la classe capitaliste, maintient un système social d'exploitation

qui lui permet de s'approprier et d'accumuler rapidement, à titre privé, la richesse sociale.

La lutte des classes est bien plus accélérée aujourd'hui qu'à aucun autre moment de l'histoire de la civilisation, principalement à cause du fait que pour la première fois dans l'histoire, une classe exploitée lutte non seulement pour sa propre émancipation mais aussi pour celle des autres classes et couches exploitées. L'intensification de la lutte entre les pays socialistes et capitalistes, entre les pays capitalistes eux-mêmes, entre les pays impérialistes et les pays en développement, et la lutte des classes dans chaque pays, font progresser rapidement les connaissances et le progrès matériel.

L'expérimentation scientifique a connu des débuts rudimentaires dans la société esclavagiste, mais elle a été supprimée en raison de l'hégémonie des dogmes religieux, surtout à l'époque médiévale. **Suite à la montée des idées humanistes (par opposition aux idées basées sur Dieu) à la Renaissance, l'expérience scientifique a fleuri aux 16^e et 17^e siècles.** Depuis lors, le progrès de la science s'est accéléré de façon stupéfiante.

Selon Mao, le processus de connaissance comporte essentiellement deux étapes : 1) le perceptuel ou empirique et 2) le cognitif ou rationnel. La connaissance perceptuelle est celle qui découle de la collecte de données ou de faits bruts par la perception sensorielle et l'investigation sociale. À partir de ces données, certaines

idées peuvent être formées pour être ramenées à la pratique et ainsi améliorer celle-ci. Par conséquent, des connaissances d'un niveau supérieur peuvent être tirées de cette pratique améliorée. Des décisions, des jugements et des conclusions stables en découleraient. On appelle cela la connaissance rationnelle.

Ce processus est continu et en spirale. **Si la pratique sociale est la base et la source de la connaissance, elle est aussi le terrain d'essai et la méthode pour vérifier la validité, l'invalidité ou l'inadéquation de cette connaissance. Une pratique guidée et enrichie par une théorie correcte est plus productive ; et elle conduit au développement ultérieur de nouvelles théories.**

La vérité ne peut être déduite qu'à partir des faits. Or, sans laisser les idées s'élever à un niveau supérieur grâce à la pratique sociale, ces idées restent étroites, unilatérales et fragmentées. On se heurte à l'erreur de l'empirisme.

D'autre part, une connaissance correcte ou une théorie éprouvée peut devenir rigide, sans vie et fausse lorsqu'elle cesse de se développer en fonction de l'évolution des conditions ou lorsque de nouvelles conditions et de nouveaux faits sont simplement interprétés selon des vieilles idées. C'est l'erreur du dogmatisme.

La vérité est à la fois absolue et relative. Elle n'est absolue que dans le sens où certaines idées sont fondamentalement et durablement

correctes lorsqu'elles s'appliquent à un certain ensemble de conditions. Mais comme les conditions ne cessent de changer, la vérité ou les idées correctes sont également relatives. Il n'y a pas de formule définitive, toute faite, pour la transformation sociale. Dans les sciences physiques également, la physique newtonienne a dû passer à la physique einsteinienne. La première conserve une certaine validité limitée, mais la seconde est devenue l'explication complète des phénomènes physiques jusqu'à présent.

Le marxisme, tel que fondé par Marx et Engels, serait devenu un dogme sans vie, s'il n'avait pas été développé par Lénine, Staline, Mao et d'autres penseurs et dirigeants ultérieurs en fonction de l'évolution des conditions.

Le marxisme soutient que la lutte pour la liberté est sans fin. La liberté n'est que la reconnaissance de la nécessité et de la capacité de transformer la réalité. Chaque développement donne lieu à de nouvelles nécessités et à de nouveaux problèmes que l'homme doit maîtriser et résoudre pour faire progresser la liberté. Même les solutions fondamentalement correctes entraînent de nouveaux problèmes à un niveau de développement nouveau et plus élevé. **Il n'existe pas de société de la perfection finale. Une telle utopie est une impossibilité.**

Même après la défaite finale des classes exploiteuses et de ceux qui veulent rétablir l'exploitation,

même après la réalisation d'une société de surabondance économique, l'infinitude de la matière et la complexité des relations fournissent continuellement à l'homme des problèmes à résoudre. Il y aura toujours une lutte entre les idées correctes et incorrectes.

Une société en parfaite harmonie signifierait la fin de l'humanité. L'homme mourrait d'ennui et de stagnation. Les anticomunistes ne parlent pas vraiment de marxisme lorsqu'ils disent que les communistes, en voulant éliminer la pauvreté et les inégalités sociales, prônent une utopie impossible où l'homme cesserait d'être défié et de prendre des initiatives pour élargir la liberté qu'il a gagnée.

Comme l'envisagent les marxistes, le socialisme est toute une époque historique qui se traduit par l'élimination de la propriété privée des moyens de production et le dépérissement de l'État en tant qu'instrument violent et coercitif de la domination de classe. Mais même si le communisme sera débarrassé de l'exploitation et de l'oppression de classe, il y aura des pouvoirs publics et des compétitions amicales entre les individus et les groupes, non pas en termes de profit ou de course au profit du salariat, mais en termes de service au peuple tout entier et de réalisations dans les domaines de la science, des arts, de la littérature, de la technologie, etc. L'homme, comme beaucoup le savent aujourd'hui, ne sera plus seulement préoccupé de gagner sa vie quotidienne, mais aura d'abondantes

possibilités de service social et d'épanouissement personnel.

2. LE MATÉRIALISME HISTORIQUE

Le matérialisme historique peut être brièvement défini comme l'application du matérialisme dialectique à l'étude des différentes formes de société et de leur évolution d'une forme à l'autre. Il se concentre sur la partie de la nature ou de la réalité matérielle où sont engagés la conscience, l'activité sociale et le développement de l'homme. Elle s'intéresse aux sciences sociales plutôt qu'aux sciences naturelles.

Le matérialisme historique étudie et traite des conditions fondamentales de l'existence des sociétés et de leur développement social. Il cherche à comprendre la base matérielle et la superstructure de toute société, de même que l'interaction entre les deux. Il considère qu'une certaine forme de société porte en elle le potentiel de changer, est déjà en train de changer ou d'être changée en une autre forme. Il relie le matérialisme dialectique à l'économie politique et à d'autres aspects de l'étude sociale.

Le matérialisme historique découvre et montre les lois de mouvement les plus essentielles qui opèrent dans chacune des sociétés humaines et qui régissent leur développement, depuis leur croissance initiale jusqu'à leur déclin en passant par leur maturation et leur remplacement par une nouvelle forme de société supérieure ou leur régression vers une forme inférieure.

Dans toute la vie de l'humanité jusqu'à présent, plusieurs formes de sociétés sont apparues

dans un ordre généralement ascendant. Chronologiquement et progressivement, ce sont : 1) la société communale primitive; 2) la société esclavagiste; 3) la société féodale; 4) la société capitaliste; et 5) la société socialiste. La société communiste, une société sans classes, est projetée par les marxistes comme la forme de société qui suivra éventuellement la société socialiste.

Nous suivrons principalement l'expérience historique de l'Europe occidentale, car c'est là que le capitalisme et le socialisme sont apparus pour la première fois après une série de transformations sociales.

A. La base matérielle de la société

La base matérielle de la société est son mode de production ou son système économique. Celui-ci est constitué des forces et des relations de production.

Les forces de production comprennent les moyens de production et les personnes qui produisent. Les moyens de production comprennent les outils de production et les ressources naturelles disponibles qui font l'objet du travail humain. Les personnes qui produisent comprennent les producteurs réels de richesses ayant un certain niveau de compétences.

Les relations de production font référence à l'organisation de la production ou à la division du travail, à la propriété commune ou privée des moyens de production et à la distribution des produits du travail. Dans la société communale primitive, une simple division du travail existait, mais cette division n'avait pas encore évolué en classes d'exploiteurs et d'exploités. C'est dans les formes successives de la société que les classes se sont développées. La division du travail n'est pas seulement devenue plus nette, mais en raison de l'évolution vers la propriété privée des moyens de production, une division de plus en plus forte s'est également développée entre certaines classes d'exploiteurs et d'exploités et, par conséquent, dans la distribution des produits du travail.

En général, les forces de production déterminent les relations de production et peuvent être considérées comme primaires. Mais à certains moments, les rapports de production jouent le rôle principal soit en accélérant soit en limitant la croissance des forces de production.

En général, le mode de production dans son ensemble détermine la forme de la société, y compris le caractère des activités non économiques dans la superstructure. Toutefois, ces activités non économiques interagissent avec les activités économiques et exercent une influence puissante sur celles-ci. Nous en parlerons plus en détail lorsque nous étudierons la superstructure de la société.

Il convient de reconnaître toute l'importance du mode de production. Il est souvent considéré comme allant de soi ou délibérément occulté. Sans lui, aucune société n'est possible. Et des choses aussi élevées dans la vie que la philosophie, la politique, la science, les arts et les lettres, le mode de vie et autres ne peuvent pas exister sans la base matérielle nécessaire pour les soutenir.

C'est par la production que l'homme s'est différencié des autres animaux et a progressivement acquis la maîtrise des forces spontanées de la nature. La capacité de préhension des mains, l'acquisition du langage et le développement du cerveau et de la pensée sont les triomphes de l'homme

au cours de dizaines de milliers d'années de travail productif brut.

Selon les anthropologues progressistes, l'homme s'est fait tout seul. Cette affirmation est faite en répudiant le mythe de la Genèse selon lequel Jehovah (Dieu) l'a créé sous sa forme actuelle en le plaçant dans le jardin d'Éden sans avoir à transpirer et à travailler.

Les forces de production dans la société communale primitive étaient à un niveau extrêmement bas. La société sauvage du Paléolithique avait pour outils de production les plus puissants des pierres brutes et dépendait de la chasse, de la pêche et de la cueillette des fruits. Ce type de société était généralement constitué d'un clan nomade. Elle a duré plusieurs dizaines de milliers d'années avant que la société néolithique ne puisse émerger.

La société néolithique ou barbare avait pour outils de production les plus puissants les pierres polies, l'arc et la flèche. Par la suite, elle a développé l'élevage, le travail du sol, la vannerie, la poterie, l'utilisation de la roue de charrette et la fusion de métaux doux (étain et cuivre). Ce type de société était généralement constitué d'une tribu. Le développement social s'y est accéléré, mais cette société a quand même duré un peu moins de dix mille ans.

Le niveau des forces productives était si bas qu'il ne pouvait pas produire un surplus important pendant longtemps. La petitesse et la capa-

citée de production limitée de la société limitaient le surplus qu'elle produisait. Le produit excédentaire n'était pas suffisant pour qu'une partie de la société puisse se constituer en une classe d'exploitation pour s'approprier et augmenter ce surplus. Les pierres en tant qu'outils de production étaient accessibles à tous et il était impossible pour une classe quelconque d'en obtenir la propriété ou le contrôle exclusif.

Bien que la société ne se soit pas encore divisée en classes exploitantes et exploitées, ce n'est certainement pas un paradis car l'homme ne doit faire face à la dureté de la nature qu'avec des outils rudimentaires. Il a pu y avoir des figures paternelles, des matriarches ou des chefs de clans ou de tribus, en dehors des prêtres ou des guérisseurs. Cependant, ces individus ne constituaient pas une classe exploiteuse. Ils devaient eux-mêmes prendre part au travail.

Il a fallu 50 000 ou 60 000 ans avant que la civilisation n'émerge, avec la société esclavagiste comme première forme. Par civilisation, nous entendons l'existence d'un langage écrit, de la métallurgie et d'une société divisée en classes. Les premières sociétés esclavagistes connues par le biais des découvertes archéologiques, anthropologiques et historiques remontent à environ 6 000 ans. Il s'agit notamment des sociétés mésopotamienne et élamite (datant de 3 500 av. J.-C.), égyptienne (3 000 av. J.-C.) et chinoise (2 500

av. J.-C.). En tant que sociétés civilisées, elles ont connu un degré d'urbanisation important et ont laissé des traces écrites et des objets de culture bien supérieurs à ceux de la société communale primitive. Elles étaient organisées au moins à l'échelle de nations intertribales.

Les premières preuves disponibles sur la fabrication et l'utilisation d'un métal dur, le bronze (un alliage d'étain et de cuivre) comme outil datent de 3 000 av. J.-C. Les premières preuves disponibles sur l'utilisation d'outils en fer remontent à 1 050 av. J.-C. Les outils en bronze et en fer sont devenus les outils les plus puissants de la société esclavagiste, en particulier pour l'agriculture et la construction. Ils ne pouvaient pas encore être produits en abondance et se prêtaient donc facilement à la propriété privée par une classe déterminée.

La propriété privée des moyens de production s'est également étendue à la propriété des hommes et des femmes en tant qu'esclaves, en tant que bêtes de somme. Au début, il s'agissait d'une évolution progressive de la vieille pratique barbare consistant à tuer simplement les criminels graves et les prisonniers de guerre. Mais par la suite, la classe dirigeante de la société a fait de la transformation d'un plus grand nombre d'hommes en esclaves une pratique systématique et soutenue, jusqu'à ce que ceux-ci deviennent un moyen de production social majeur.

La société hébraïque, que nous connaissons grâce à l'Ancien et au Nouveau Testament de la Bible, était une société d'esclaves, tout comme nos points de repère en termes d'apprentissage de l'Antiquité classique, à savoir la cité-État athénienne et l'empire romain. **Les classes de base dans ces sociétés étaient l'aristocratie propriétaire d'esclaves et les esclaves. Les besoins économiques de la société étaient principalement produits par les esclaves, tandis que la gouvernance de la société était laissée à l'aristocratie propriétaire de ces mêmes esclaves.**

Dans la société esclavagiste, il y avait également des classes non élémentaires ou intermédiaires comme les artisans, les paysans libres, les plébéiens, les marchands et l'intelligentsia.

Tout comme la société esclavagiste ne pouvait naître que sur la base du niveau de production atteint dans une société barbare, la société féodale le faisait sur la base du niveau atteint par la société esclavagiste. Il a fallu quelque 4 000 années de civilisation esclavagiste avant que les sociétés féodales ne puissent atteindre leur pleine existence en Europe au Moyen-Âge. En Chine, il a fallu 2 000 années connues de civilisation esclavagiste avant que la société féodale n'y émerge.

Lors de l'éclatement de l'Empire romain, sous les assauts des révoltes des esclaves et des nations et peuples assujettis, les sociétés féodales ont émergé en Europe. La terre étant le

principal moyen de production, les relations de production entre le maître et les esclaves se sont transformées en relations entre le propriétaire et le serf, le premier étant en position de contrôle.

L'esclave devenant le serf, il ne pouvait plus être acheté ou vendu comme une bête de somme, ni être soumis à des lois extrêmement arbitraires qui lui coûtaient facilement la vie. Mais il était lié à la parcelle de terre qui lui avait été assignée et ne pouvait la quitter sans l'autorisation de son seigneur. Il était également obligé de payer un loyer à ce dernier.

L'agriculture et l'élevage se développèrent considérablement dans la société féodale. Les outils en métal pour défricher la forêt et labourer le sol devinrent plus disponibles. Le labour profond, l'inter-culture, la jachère, l'utilisation plus efficace des animaux de trait et l'amélioration de l'irrigation furent adoptés.

Dans les premiers temps de la société féodale, le serf avait l'illusion de posséder la parcelle de terre qu'il labourait, surtout quand c'était lui qui la défrichait. Ainsi, il était encouragé à mettre plus de terres en culture. Il payait un loyer sous forme de service de main-d'œuvre, en consacrant certains jours de la semaine à travailler sur la terre de son seigneur.

Par la suite, la propriété foncière s'est éloignée du serf grâce à divers dispositifs. La distinction

entre la terre appartenant au serf et celle du seigneur a été effacée et le serf a été obligé de payer un loyer sous forme de part de récolte. Dans la dernière période de la société féodale, la rente foncière sous forme d'argent a été de plus en plus adoptée à mesure que la bourgeoisie augmentait son rôle et son influence dans les relations de production.

La croissance de l'agriculture a encouragé le développement de l'artisanat, qui comprenait la production d'outils agricoles, de tissus et autres. Les villes sont devenues des centres distincts de production artisanale et des centres de commerce entre les produits de la ville et du village.

Le stade de l'artisanat du développement bourgeois, caractérisé par la guilde comme forme d'organisation, a fait place à la fabrication. Il ne s'agissait plus d'un produit complet fabriqué par quelques hommes dans le même petit magasin, mais d'un groupe important d'hommes qui se consacrait à la fabrication d'une seule partie du produit complet jour après jour. Les relations entre le maître de la guilde et les artisans ont été remplacées par le fabricant et une masse d'ouvriers mis en ligne selon un haut degré de division du travail.

L'avancée de la fabrication, bien que toujours basée sur l'artisanat, a fait de la bourgeoisie une classe riche et influente autant que pouvait l'être l'argent à la cour royale de l'époque. Dès le 16^e siècle, il est évident que les besoins de fonds du

roi pour mener des guerres afin de consolider son pouvoir coïncident avec les besoins de la bourgeoisie pour un marché sûr. De même, leurs intérêts coïncidaient dans les expéditions coloniales.

Les progrès scientifiques de la physique mécanique à partir du 17^e siècle ont fait place à des inventions technologiques qui ont favorisé la fabrication d'une manière et à une échelle sans précédent au 18^e siècle. Les plus connues de ces inventions étaient la machine à vapeur et la machine à filer. La bourgeoisie trouvait le mode de production féodal trop restrictif et voulait changer et contrôler les relations de production.

La révolution française a amené la bourgeoisie au pouvoir pour la première fois de l'histoire. Au 19^e siècle, la bourgeoisie avait déjà pris le contrôle total des relations de production dans plusieurs pays d'Europe. Soit la classe des propriétaires devait faire des compromis pour une dissolution progressive, soit elle se faisait complètement écraser par les bouleversements politiques. En Europe, cette classe ne pouvait que rester au bord de la survie, et était incapable de résister à l'absorption dans l'économie capitaliste.

Les progrès de la science et de la technologie sont devenus encore plus rapides au 19^e siècle. Ils ont donné lieu à ce que l'on appelle aujourd'hui souvent la révolution industrielle. La production de machines à grande échelle – ou la production de masse – est devenue la caractéristique dominante

du système économique dans un certain nombre de pays européens. Les nouveaux moyens de production puissants étaient détenus par la classe capitaliste; et la masse des travailleurs industriels ou du prolétariat s'est accrue afin de les construire. Les rapports de production s'étaient essentiellement construits entre la classe capitaliste et le prolétariat, et la première en avait le contrôle.

Le *Manifeste communiste* de 1848 contient la remarque selon laquelle les réalisations matérielles du capitalisme ont dépassé en très peu de temps celles de toutes les civilisations précédentes, et ce à de nombreuses reprises. Il soulignait également qu'une économie mondiale était apparue, les pays capitalistes étant capables de bombarder tous les pays arriérés avec les produits de la production capitaliste.

Mais le message fondamental du *Manifeste* était que la classe capitaliste avait également convoqué à la vie son propre fossoyeur, le prolétariat. La société capitaliste était de plus en plus divisée en deux grands camps, celui du capital et celui du travail. **Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une classe exploitée est apparue avec la capacité, non seulement de renverser la classe qui la domine, mais aussi de se lier à d'autres classes exploitées dans une lutte d'émancipation afin de construire une nouvelle société socialiste.**

En présentant les lois internes du mouvement du capitalisme et son évolution, Marx a réalisé son plus grand travail dans *Le Capital*, que nous aborderons dans un chapitre ultérieur. Dans les grandes lignes du matérialisme historique, Marx et Engels ont mis en évidence le caractère social des moyens de production (qui sont en premier lieu le travail concentré) et le caractère privé de l'appropriation par la classe capitaliste.

Marx a mis en évidence l'extraction de la plus-value (valeur du travail non rémunéré au-dessus du travail rémunéré ou des salaires) qui conduit à l'accumulation irrésistible des moyens de production ou du capital productif entre les mains de la classe capitaliste et à la crise relative de surproduction qui en résulte. En conséquence, les travailleurs sont obligés de se lever et de lutter pour leurs intérêts de classe ; d'abord par le biais des syndicats et ensuite par celui des partis politiques.

Juste avant la fin du 19^e siècle, le capitalisme s'est transformé en capitalisme monopoliste dans certains pays. De plus en plus, au 20^e siècle, il a trouvé dans l'exportation de capitaux autres que les marchandises la solution à la surconcentration du capital. **C'est au tour de Lénine d'étudier et d'expliquer ce nouveau phénomène, qu'il a appelé l'impérialisme moderne,** le stade le plus élevé et final du développement capitaliste.

Il a déclaré que, tout comme l'ancienne forme de capitalisme a conduit les rivalités capitalistes

à éclater en guerres, l'impérialisme moderne conduirait à des rivalités plus amères qui éclateraient en guerres plus importantes. Mais ces guerres, a-t-il souligné, sont autodestructrices et conduiraient à des bouleversements sociaux et à une guerre civile révolutionnaire. Il a décrit l'impérialisme moderne comme la veille de la révolution sociale et a appelé à transformer la guerre en révolution.

La première guerre interimpérialiste, la Première Guerre mondiale, a abouti à la victoire de la première révolution socialiste dans le plus faible des pays impérialistes, la Russie. La Deuxième Guerre mondiale a abouti à la victoire du socialisme dans plusieurs pays et à la montée des mouvements nationaux contre l'impérialisme et le colonialisme dans les colonies et les semi-colonies. En se tournant vers l'impérialisme moderne, le capitalisme n'a donc fait que retarder temporairement sa disparition dans son propre pays et a rendu possible non seulement le mouvement anticapitaliste (anti-impérialiste) mondial, mais aussi la montée du socialisme.

Le mode de production socialiste, qui contraste fortement avec le mode de production capitaliste, implique principalement la propriété publique des moyens de production. Cependant, dans les circonstances concrètes des pays qui sont devenus socialistes jusqu'à présent, il y a eu des concessions transitoires à la

propriété privée des moyens de production, en particulier dans le cas des paysans et même de certains entrepreneurs capitalistes. Toutes les industries stratégiques, les biens de production acquis malhonnêtement par les bureaucrates, les fermes capitalistes et les sources de matières premières sont définitivement nationalisées dès le début de la société socialiste. Dans la mesure où il existe des vestiges considérables du féodalisme, il est politiquement et économiquement judicieux de procéder à une réforme agraire bourgeoise et démocratique. Cela signifie la distribution gratuite de la terre aux paysans. Au fil du temps, leur propriété individuelle serait portée au niveau de la propriété coopérative ou collective.

Le processus de dissolution de la propriété privée de la terre parmi les paysans est facilité par l'éducation, l'introduction de machines agricoles et d'autres moyens modernes, le développement d'industries localisées et la capacité accrue des industries nationales à absorber ceux qui pourraient être déplacés des fermes. Cependant, dans les fermes collectives, de petites parcelles privées sont attribuées aux paysans pour le jardinage afin de servir à la fois l'usage domestique et un certain nombre d'échanges localisés.

Les concessions accordées à certains entrepreneurs capitalistes privés et même à des commerçants privés sont généralement plus courtes que celles accordées aux paysans. Ces concessions sont

accordées en fonction de diverses considérations, selon les conditions concrètes. Quoi qu'il en soit, la raison économique la plus importante est que les compétences entrepreneuriales et professionnelles ainsi que les petites structures commerciales étendues continuent à être utiles, après que tous les leviers principaux de l'économie soient déjà socialisés. Ce ne serait qu'un leadership insensé qui encourage l'émigration des individus, surtout lorsque ceux-ci ont des compétences à apporter. La société communiste est, à ce moment, encore trop éloignée pour qu'un quelconque matérialiste dialectique et historique puisse en régler les détails. Il suffit de connaître les principes de base et les grandes lignes de l'avenir communiste. Bien que certains écrits de Marx et Engels affirment que le socialisme est la première étape du communisme, Lénine – inspiré par d'autres expériences révolutionnaires prolétariennes – a dit que le socialisme prendrait toute une époque historique. En tout cas, nous pouvons dire que les réalisations socio-économiques, politiques et culturelles du socialisme préparent la voie à la société communiste.

Dans la société socialiste, le profit privé cesse fondamentalement, puis complètement. C'est le profit social qui prend sa place. Dans la *Critique du programme Gotha*, Marx a complètement démystifié l'idée de « la distribution égale des fruits du travail », la considérant comme trop simple d'esprit et absurde. **Dans le mode de production**

socialiste, les revenus supérieurs aux salaires seront attribués de la manière suivante : 1) l'expansion de la capacité de production, et non pas la simple reproduction du capital ou le simple remplacement de l'amortissement ; 2) l'augmentation des fonds pour le bien-être public (logement public, transports publics, crèches, hôpitaux, écoles, théâtres, bibliothèques, parcs, installations de loisirs, etc.), 3) l'administration et 4) la défense.

Le profit privé qui, dans les circonstances actuelles, est mal alloué, gelé dans des actifs improductifs ou gaspillé dans des dépenses luxueuses et ostentatoires par quelques personnes, cessera d'exister. Il en va de même pour les coûts administratifs inutiles et excessifs, comme les salaires, allocations et primes excessives des patrons et les coûts inutiles de la concurrence économique privée et des faillites.

La possibilité de la société communiste réside dans la capacité impressionnante des moyens modernes de production de masse, accélérée par le progrès cumulatif de la science et de la technologie et non entravée par le motif du profit privé; dans l'augmentation constante des salaires réels ou du pouvoir d'achat des travailleurs; et dans l'expansion rapide des équipements de protection sociale publique. Le temps de travail peut même être réduit pour permettre aux gens de s'engager dans des activités culturelles et d'autres activités

utiles afin de s'épanouir davantage. Ainsi, le travail lui-même cesse d'être une corvée et devient une joie.

La capacité de production de haute technologie actuelle, dominée par l'impérialisme, suffit à éradiquer la pauvreté. Mais la richesse créée par les gens leur est enlevée par les relations exploiteuses de production. Les mythes de la pénurie et des limites de la croissance sont également répandus et l'environnement est ravagé dans un but de profit privé. Si les États-Unis d'Amérique devenaient socialistes aujourd'hui, non seulement ils élimineraient définitivement leur problème de chômage et de pauvreté pour une partie considérable de leur population (20%), mais ils faciliteraient et accéléreraient la croissance d'autres pays de plusieurs fois.

Quoi qu'il en soit, la haute technologie accélère la crise de surproduction du système capitaliste mondial et crée plus rapidement les conditions de la résistance du peuple à l'impérialisme et au néocolonialisme et de l'avancée irrépessible du socialisme à travers les méandres de l'histoire. Les rapports de production capitalistes sont de plus en plus incapables de contenir la croissance des forces de production.

B. La superstructure de la société

La superstructure de la société est constituée des idées, des institutions et des domaines d'activité qui se trouvent au-dessus du mode de production. La philosophie, les arts et les sciences, la politique, la théorie économique, la jurisprudence, la religion, la moralité et autres appartiennent à la superstructure. Les institutions, le personnel et les activités de la superstructure sont maintenus par l'excédent généré par la production.

La superstructure est donc fondée sur le mode de production. La première reflète le second. En général, la base matérielle de la société détermine la superstructure. Ainsi, le niveau de développement culturel et les courants de pensée dominants dans une société sont l'expression du mode de production de base.

Si l'on peut dire que le mode de production est primordial pour la superstructure, le marxisme va plus loin en affirmant qu'ils interagissent entre eux. À certains moments, la superstructure peut restreindre la croissance du mode de production. Et à d'autres moments, la première peut hâter la seconde. Tout comme les idées réactionnaires peuvent s'attarder dans la superstructure, les idées progressistes peuvent y surgir avant la transformation effective du mode de production.

Les contradictions du mode de production se reflètent dans les contradictions de la superstructure; et les secondes influencent les premières. Le marxisme englobe la complexité du mode de production ainsi que ses relations dialectiques avec la superstructure. Il évite le déterminisme économique, la primauté unilatérale du système économique sur la superstructure.

De toutes les institutions et organisations de la superstructure d'une société de classes, l'État est la forme la plus élevée. Il en est le plus puissant et le plus complet. Il réclame l'obéissance de tous les habitants de son territoire ; et il dispose des moyens pour faire respecter cette obéissance.

Les défenseurs de l'État bourgeois le présentent comme un instrument situé au-dessus des classes, agissant pour le bien général, tout en se querellant sur les différentes formes de gouvernement spécifiques afin d'obscurcir le caractère de classe de l'État. Ainsi, l'État esclavagiste athénien est désigné de façon simpliste comme « le berceau de la démocratie » simplement parce qu'à certaines périodes, l'assemblée générale ou l'assemblée représentative des aristocrates et des hommes libres propriétaires d'esclaves avait le dessus sur une autocratie ou une oligarchie au niveau gouvernemental. Le fait essentiel que cette soi-disant démocratie était le règne de la classe esclavagistes sur la grande masse d'esclaves et d'autres personnes dominées est complètement occulté.

À cet égard, un conseil ecclésiastique du Moyen Âge pourrait tout aussi bien être appelé une démocratie. Dans cette optique, de nombreux historiens bourgeois qualifient en fait la Magna Carta, document daté du 13^e siècle, de jalon de la démocratie. Dans ce document, le monarque féodal d'Angleterre s'engageait à consulter les barons féodaux avant d'imposer de nouveaux impôts.

Pour les marxistes, la considération la plus importante dans la caractérisation d'un État est de savoir quelle classe détient effectivement le pouvoir. Pour eux, l'État est l'instrument spécialement conçu pour permettre à une classe d'en dominer une autre et de réaliser un certain type de société. C'est l'institution dans la superstructure qui préserve les relations de production dans la base matérielle de la société. Il est essentiellement constitué de l'armée, de la police, des tribunaux et des prisons, ces mêmes appareils que le théoricien politique bourgeois désignerait comme la garantie de l'ordre public et du bien commun.

L'État est né avec la société de classe exploiteuse. Durant la très longue période de la société communale primitive, il n'y avait que l'autorité du clan, du chef de tribu ou du conseil des anciens. La communauté était si petite que les chefs ou les anciens étaient proches de leurs partisans et qu'ensemble, ils pouvaient facilement prendre des décisions quand ils le voulaient. Contrairement à la présentation idyllique de la société primitive, le

chef pouvait parfois être abusif. Mais il n'était certainement pas encore le représentant d'une classe dirigeante exploitante.

Tous les hommes étaient des guerriers dans l'intérêt et la défense de la communauté, et dans la majorité des cas il n'y avait pas de corps spécifique d'hommes accomplissant des tâches militaires à plein temps. Il n'y avait tout simplement pas encore les moyens de production qui pouvaient être monopolisés par une classe quelconque, ni de surplus de production à en prélever. Toute la communauté devait lutter ensemble pour assurer sa subsistance.

Compte tenu du niveau extrêmement bas de son mode de production, la société communale primitive avait une superstructure très rudimentaire. En dehors de leurs pensées pratiques liées à la production, les peuples primitifs avaient des croyances superstitieuses allant de l'animisme et de la magie au polythéisme en passant par le culte des ancêtres ; ils fabriquaient des mélodies rythmiques simples et des dessins plats et enfantins.

Ils n'étaient pas alphabétisés. La société ne pouvait pas générer un surplus de production suffisant pour soutenir des organismes spéciaux consacrés à divers domaines d'activité, outre la plus simple division du travail dans la production économique.

En poursuivant notre discussion sur la superstructure des différentes formes de société,

notez que notre analyse peut faire croire que nous distinguons une forme de société d'une autre de manière absolue. En effet, notre principal intérêt ici est de présenter les caractéristiques de base de chaque type de superstructure. Lorsque nous traiterons de la transformation sociale, nous accorderons l'attention nécessaire au fait que l'embryon d'une forme ultérieure de société se trouve nécessairement déjà contenu dans une forme précédente de société, et ce tant en ce qui concerne le mode de production que la superstructure.

C'est la classe esclavagiste qui a constitué l'État pour la première fois dans l'histoire de la civilisation. Qu'il y ait eu une tyrannie (autocratie) ou une assemblée représentative des propriétaires d'esclaves à sa tête, l'État esclavagiste a maintenu des relations de production dans lesquelles les maîtres d'esclaves dominaient les esclaves. Cela était vrai depuis les plus anciennes civilisations orientales jusqu'à l'Empire romain.

En tant qu'instrument coercitif de la domination de classe, l'État esclavagiste veillait à ce que la classe exploitée des esclaves soit constamment alimentée par des personnes qui ne pouvaient pas payer leurs dettes, violaient les lois contre la protection des biens et des personnes ou étaient capturées dans d'autres communautés. L'État esclavagiste s'est également lancé dans la construction d'empires dans le but d'obtenir des esclaves, du butin et des tributs. Ces empires allaient du plus petit

– dans lequel une ville-État dominait quelques autres – au plus vastes empires, comme celui des Romains.

La société étant déjà capable de créer un surplus de produits, des institutions et des activités distinctes se sont développées dans la superstructure. Des groupes d'individus tels que les politiciens, les scribes, les agents administratifs, les prêtres, les philosophes, les maîtres d'œuvre, les poètes, les peintres, les sculpteurs, les autres artistes et les professionnels sont apparus principalement au service du système en place.

Par souci de concision, ne citons que les réalisations les plus remarquables de la société esclavagiste ayant eu une grande influence dans la tradition occidentale. Les Hébreux ont mis en avant, à travers l'Ancien et le Nouveau Testament, le concept de religion monothéiste, une avancée sur le polythéisme hautement irrationnel et le culte de l'empereur. Les Grecs ont apporté une philosophie de la nature, de grandes œuvres poétiques (surtout l'épopée et le drame) et une excellente architecture. Les Romains se sont contentés de développer les réalisations culturelles des Grecs, mais ont élevé à un niveau infiniment supérieur l'art de l'administration et de la jurisprudence.

Les sociétés féodales qui ont émergé de l'effondrement et de la fragmentation de l'Empire romain avaient, bien sûr, l'État féodal comme principale caractéristique de leur superstruc-

ture. À mesure que les peuples émancipés et les esclaves s'installaient et développaient un mode de production féodal, l'État féodal est apparu pour maintenir les relations de production par lesquelles une hiérarchie d'aristocrates terriens dominait les masses de serfs et d'autres personnes.

Une caractéristique frappante de cette superstructure était le monopole idéologique dont jouissait l'Église catholique. Lors du renversement de l'Empire romain, le christianisme avait réussi à être des deux côtés du conflit. Elle était la religion d'État de l'empire depuis le quatrième siècle et des missionnaires chrétiens étaient déployés parmi les nations et les peuples assujettis. Dépourvus de toute idéologie ou culture supérieure à celle de leur adversaire, les peuples assujettis adoptèrent le christianisme. Ainsi, la chrétienté a prévalu en Europe.

Le clergé catholique a cultivé l'union de l'Église et de l'État, ainsi que l'idée que Dieu est la source de toute autorité. Il conseille les souverains féodaux et instruit les enfants de la royauté et de la noblesse. L'organisation ecclésiastique était encore plus étendue que le système administratif de l'État. La paroisse était basée sur le village et les prêtres étaient en quelque sorte indispensables pour certaines fonctions du gouvernement, en particulier la collecte des impôts.

En coopération avec l'église, les dirigeants laïques devaient affronter non seulement le clergé au sein de la société mais aussi la papauté siégeant à Rome. À l'exception de certaines périodes de corruption extrême, de débauche et de perte d'autorité, la papauté était le pouvoir international effectif qui dominait les sociétés féodales. L'empire de Charlemagne n'était qu'un feu de paille. Le Saint Empire romain a existé du 10^e au 18^e siècle. Dans le long terme, il a été une copie grotesque de l'Empire romain original, mais il a permis aux États féodaux européens de se développer sous l'égide de la religion chrétienne.

Dans la première moitié du millénaire chrétien, du cinquième au dixième siècle, l'Église s'est concentrée sur le catéchisme. Le plus haut niveau d'éducation n'était accessible qu'aux moines et consistait principalement en l'étude de la Bible. À l'exception de ce qui servait l'idéologie chrétienne, les œuvres philosophiques, proto-scientifiques et littéraires de la Grèce et de Rome étaient supprimées.

Comme le dirait Engels, la philosophie naturelle était subordonnée à la théologie. Ce qui était le plus cher à la philosophie, c'était la métaphysique. Pour être précis, seule l'adaptation augustinienne du néo-platonisme (Plotin) a été propagée jusqu'à la fin du 13^e siècle. Thomas d'Aquin a fait une adaptation de l'aristotélisme sur la base de matériaux secondaires, comme les commentaires

du savant islamique Averroès. Aucune université n'existait dans la chrétienté avant la création de l'Université de Paris au 11^e siècle. Mais la principale d'entre elles était encore théologique et métaphysique. Un enseignement séculier plus avancé et un enseignement classique ancien étaient disponibles dans les écoles de l'Espagne islamique, de la Sicile normande et des cercles d'érudits de Constantinople.

Le monopole catholique romain de la superstructure dans toutes les sociétés féodales d'Europe occidentale a finalement été sapé par la virulence croissante du conflit entre l'État et les intérêts laïques ; la Renaissance italienne qui a promu une littérature humaniste laïque émulant les œuvres païennes du passé ; la Réforme et la montée des mouvements protestants ; l'essor de la recherche scientifique et, bien sûr, l'essor de la bourgeoisie manufacturière et commerciale. Dans la mesure où le mode de production capitaliste s'est imposé dans certaines parties de l'Europe, la bourgeoisie naissante s'est vu concéder des droits politiques par les autorités féodales. Cela se produisit dans l'Italie divisée où les villes qui bénéficiaient le plus économiquement des croisades religieuses et du commerce méditerranéen devinrent des communes républicaines et furent responsables de leur propre économie et défense, dès le 13^e siècle.

Mais c'est d'abord pendant la guerre civile en Angleterre, au 17^e siècle, qu'une bourgeoisie floris-

sante a fait une puissante tentative pour acquérir son propre pouvoir politique dans un grand pays européen. La révolution française a finalement été le point culminant des efforts de longue haleine de la bourgeoisie pour s'approprier le pouvoir d'État. Face à une noblesse et à un clergé extrêmement résistants, la bourgeoisie, avec les autres classes de la société française, a réussi à renverser le pouvoir féodal.

En révolutionnant la superstructure féodale, la bourgeoisie promeut l'idéalisme subjectif (empirisme en Angleterre et rationalisme sur le continent) ; l'idée d'un éclaircissement et d'un progrès rationnel, laïque et scientifique ; la démocratie libérale (sous des slogans tels que la liberté, l'égalité et la fraternité) ainsi que la séparation de l'Église et de l'État ; et la théorie économique de la libre concurrence (une avancée sur le mercantilisme, par laquelle le monarque féodal et la bourgeoisie nationale travaillaient main dans la main par le biais de monopoles commerciaux d'État et de concessions faites à la bourgeoisie).

La bourgeoisie d'Europe occidentale a profité du soulèvement armé des ouvriers en 1848 pour réprimer le pouvoir féodal à grande échelle et, en même temps, étouffer la classe ouvrière et poursuivre la révolution industrielle. Après s'être emparée du pouvoir d'État, la bourgeoisie l'a utilisé pour

contrôler la classe ouvrière et réprimer toute résistance à l'exploitation capitaliste.

Faisant des compromis avec une aristocratie en déclin, la bourgeoisie est revenue aux vieilles idées et a cessé de s'opposer au blasphème contre l'Église et la religion. Bien sûr, elle a continué à utiliser la science et la technologie pour favoriser la croissance des forces productives. Mais même à cet égard, le progrès de la science et de la technologie a été subordonné et limité par le processus de maximisation du profit. Les forces productives ont été détruites à maintes reprises par les crises économiques et les guerres, sans parler du gaspillage de la consommation en période d'expansion qui a provoqué toutes les crises qui en ont résulté.

À l'époque impérialiste du capitalisme, au milieu de laquelle nous nous trouvons, la liberté individuelle et la libre entreprise sont toujours les mots-clés de la classe capitaliste dans ses théories et sa propagande dominantes. Mais le fait est que des masses entières d'individus (le prolétariat et d'autres classes exploitées) sont opprimées et exploitées par les États capitalistes et leurs États-clients. C'est le capitalisme monopoliste et non la libre entreprise qui bafoue les droits des populations dans le monde capitaliste actuel.

Comparée à la superstructure de l'époque féodale, celle du capitalisme est nettement plus avancée. Sous le féodalisme, la meilleure éducation n'était accessible qu'aux enfants de la noblesse

et de la bourgeoisie dans des écoles dirigées par des clercs. Sous le capitalisme, il existe un enseignement public universel dans les classes élémentaires ou même jusqu'au lycée, ainsi que des universités d'État et toutes sortes d'écoles privées non confessionnelles à tous les niveaux. Les médias d'information et d'éducation se sont également beaucoup développés grâce aux progrès de la science et de la technologie.

Les besoins du mode de production capitaliste sont satisfaits par la superstructure, en termes de formation d'un plus grand nombre d'hommes et de femmes dans les différentes professions. Ceci non seulement pour améliorer la production à but lucratif directement ou indirectement, mais aussi pour étrangler ou tromper les classes exploitées. Alors que les classes supérieures de la société dans le monde capitaliste ont un caractère cosmopolite, le type de « culture populaire » diffusé aux masses consiste en des œuvres triviales qui promeuvent les valeurs individualistes de la dépense excessive d'argent, du sexe et de la violence. Ce totalitarisme de la classe capitaliste sur les masses exploitées dans le domaine de la culture est présenté comme la marque de la liberté. Il est opposé à l'unité idéologique et politique révolutionnaire des masses exploitées.

Les habitants de la société capitaliste économiquement avancée peuvent aujourd'hui se vanter d'un mode de vie et de possessions

tape-à-l'œil bien au-dessus du niveau des revenus des ouvriers et des paysans et même des classes moyennes et inférieures des colonies et des semi-colonies. Mais il convient de noter que la capacité des travailleurs américains à obtenir un confort satisfaisant, souvent sur hypothèque, repose sur l'exploitation impérialiste d'autres nations, alors que la crise de surproduction et de suraccumulation de capital n'entraîne pas encore de stagnation économique et de chômage massif, même dans les pays capitalistes.

Une crise économique d'une gravité sans précédent se produit actuellement dans le mode de production capitaliste. Cela se reflète dans une crise croissante de sa culture. La rivalité et la course aux armements entre un pouvoir impérialiste et social-impérialiste ; la concurrence acharnée entre les pays capitalistes ; les revendications d'émancipation et de développement des pays et des peuples du tiers monde : tous ces éléments représentent un énorme gaspillage de ressources et de graves menaces pour l'humanité. Tout cela met les différents pays capitalistes dans une situation difficile.

La société socialiste est apparue il y a seulement quelques décennies, en 1917. Mais elle a donné lieu à des réalisations matérielles productives qui, pour la bourgeoisie, ont pris plusieurs siècles à réaliser. Sur cette base, une superstructure socialiste est en train de s'épanouir. Même en

Union soviétique, qui a régressé vers un capitalisme d'État monopoliste, on ne peut nier que ce qu'elle a réalisé grâce au socialisme est si important qu'il lui est devenu possible aujourd'hui de continuer à affronter les États-Unis pendant la guerre froide.

Les sociétés socialistes sont apparues jusqu'à présent dans des pays où le féodalisme était en retard. Ainsi, les États socialistes ont pris la forme de la démocratie populaire, avec l'alliance des travailleurs et des paysans comme principale base politique. En même temps, la dictature du prolétariat s'exerce pour désarmer les classes exploiteuses. C'est l'idéologie, la politique et l'organisation prolétarienne et marxiste qui prévaut, même si des réformes démocratiques bourgeoises comme la réforme agraire doivent être entreprises pendant un certain temps dans une période de transition.

Le parti communiste est le principal propagateur et applicateur du marxisme dans une société socialiste et il est prééminent dans l'État socialiste parce qu'il a été le leader de la transformation de la vieille société et de la révolution prolétarienne en cours. Ainsi, en Chine jusqu'à aujourd'hui, divers partis et associations non communistes continuent d'exister et sont représentés au sein du Conseil consultatif du peuple et du Congrès national du peuple.

Toutes les libertés formellement garanties dans une constitution démocratique libérale sont reprises dans une constitution socialiste, avec la différence cruciale que la dictature du prolétariat et l'alliance fondamentale de la classe ouvrière et de la paysannerie sont maintenues et que la bourgeoisie et la classe des propriétaires sont privées de la liberté d'exploiter et d'opprimer le peuple sous le couvert de la liberté individuelle et du droit de posséder des biens, y compris des moyens de production.

Alors que le peuple obtient une réelle liberté, seul un nombre relativement faible (une poignée) d'exploiteurs et de contre-révolutionnaires perdent leur liberté ou la voient restreinte en fonction de leur culpabilité politique ou criminelle. Contrairement à l'État bourgeois, l'État socialiste admet franchement qu'il est une dictature de classe contre ses ennemis de classe tout en étant l'instrument démocratique du peuple.

La liberté de pensée et de croyance est respectée dans les pays socialistes. Le marxisme maintient le point de vue scientifique et optimiste selon lequel les idées correctes émergent par le débat et la persuasion démocratique et par la pratique sociale où les idées sont testées et vérifiées. Au sein du parti communiste, aucune ligne ou politique n'est adoptée sans discussion démocratique. Dans la société en général, la liberté d'épouser n'importe quelle idée ou croyance est plus large, à l'exception

de tout acte de violence manifeste contre l'État socialiste et de tout effort contre-révolutionnaire pour rétablir au pouvoir les classes exploiteuses.

La perspective matérialiste et scientifique du marxisme est propice au progrès rapide de la science et de la technologie, non pas au nom du profit privé, mais du profit social. Ce qui se passe en premier lieu dans la transformation socialiste des moyens de production, c'est la suppression des entraves qui leur sont imposées par les intérêts égoïstes et étroits des classes exploitantes. Ainsi, nous sommes aujourd'hui témoins d'une Chine, extrêmement arriérée il y a seulement trois décennies, qui s'approche rapidement des normes scientifiques et technologiques les plus avancées pour l'agriculture, l'industrie et la défense.

La qualité de vie des grandes masses d'ouvriers et de paysans s'améliore en fonction de l'expansion de la production socialiste. L'éducation à tous les niveaux est ouverte aux travailleurs et aux paysans et à leurs enfants sans aucun coût. Les nouveaux héros de la culture sont les ouvriers, les paysans, les soldats et les intellectuels révolutionnaires. De nouvelles valeurs traversent les œuvres d'art et les lettres. En même temps, on encourage à tirer des enseignements du passé et de la situation à l'étranger pour répondre aux besoins actuels de la société socialiste.

Le socialisme en tant que forme de société est encore relativement nouveau, mais ses réalisa-

tions, tant au niveau de la base matérielle que de la superstructure, sont déjà gigantesques. Il faudra une époque historique entière avant qu'il ne passe au communisme. Nous pouvons également dire que le socialisme poursuivra ses objectifs, la mission historique du prolétariat, à un rythme accéléré lorsque l'impérialisme moderne aura été vaincu.

Le dépérissement de l'État est considéré par les marxistes comme la caractéristique la plus décisive de la transition du socialisme au communisme. Tant que l'impérialisme existera et tant qu'il y aura un danger interne de restauration capitaliste, on ne peut pas s'attendre à ce que les sociétés socialistes baissent leur garde et dissolvent les instruments de coercition par lesquels le prolétariat peut maintenir à terre et éliminer la bourgeoisie en tant que classe.

Ceux qui ne sont capables de penser qu'en termes de pouvoir d'État pré-socialiste ne peuvent pas imaginer comment l'État pourrait être dissous un jour. Ils qualifient cela d'impossible et d'utopique. Ce qui aggrave leur ignorance de la définition marxiste de l'État comme instrument de coercition de classe est qu'ils pensent injustement que le marxisme prescrit la fin de toute autorité dans le communisme. Ce n'est pas du marxisme mais de l'anarchisme.

Nous pouvons dire de la manière la plus générale qu'une certaine autorité existera encore dans la société communiste. Mais ce ne sera certaine-

ment pas une autorité dotée d'appareils coercitifs pour le bénéfice privé d'une classe ou d'un groupe d'exploiteurs. Même à ses débuts, le socialisme a déjà démontré qu'il peut exister une sorte d'État qui utilise encore les appareils coercitifs contre ses ennemis mais qui a mis fin aux relations productives et sociales par lesquelles un petit nombre de personnes appartenant à une classe étroite peut exploiter des masses de personnes appartenant à une autre classe.

Si l'on dispose de plus de temps, la société socialiste peut généraliser le niveau de vie et d'éducation de la classe moyenne supérieure actuelle. Si telle était la condition des gens dans l'ensemble de la société, les instruments de coercition de classe seraient-ils nécessaires ? Les crimes contre la propriété pour des raisons de manque d'argent seront réduits à zéro, puisque la plupart des crimes et des affaires judiciaires d'aujourd'hui concernent la propriété et la pauvreté.

La longue période de socialisme créera non seulement les conditions économiques mais aussi les relations sociales, politiques et culturelles qui rendront possible une société sans classes, le communisme.

C. La transformation sociale : Révolution

Une société est mûre pour une transformation radicale lorsque les forces de production ont augmenté au point de ne plus pouvoir être contenues par les relations de production obtenues. On pourrait dire en quelque sorte que l'enveloppe superstructurelle de la société a éclaté. La crise socio-économique conduit à une crise politique dans laquelle la classe dominante est incapable de gouverner à l'ancienne, le peuple est désireux de changement révolutionnaire et il existe un parti révolutionnaire suffisamment fort pour mener la révolution.

Dans ces conditions, la lutte entre la classe dominée et la classe dirigeante s'intensifie. La classe dirigeante tente de préserver les relations de production dépassées et d'apaiser ou de supprimer la classe dominée. Cette dernière est déterminée à renverser la classe dirigeante et cherche à changer les anciennes relations de production.

La lutte des classes s'élève du mode de production à la superstructure et à l'ensemble de la société. La classe dirigeante tente d'utiliser la superstructure, en particulier l'État, afin de **préserver les relations de production dépassées.** De même, la classe dirigeante essaie de faire usage de tout ce qu'elle peut utiliser dans la superstruc-

ture et s'empresse de créer les moyens politiques et culturels en sa faveur. Ainsi, la superstructure devient un champ de lutte des classes.

Au cours de la lutte des classes, des réformes ou une révolution peuvent se produire. Dans certaines circonstances, les relations de production peuvent encore être ajustées et des concessions accordées à la classe dominée. Ou bien la classe dirigeante peut simplement refuser de faire des réformes, même si elles sont encore possibles, et ainsi provoquer un bouleversement révolutionnaire qui prend la forme d'une révolution armée de la classe dominée. **Les conditions peuvent également atteindre un point tel que de simples réformes ne suffiraient plus à préserver les relations de production.**

L'arme ultime de toute classe dirigeante pour conserver sa domination de classe est l'État en tant qu'instrument de coercition. Il est ouvertement utilisé pour réprimer la classe dominée lorsque tous les moyens de persuasion tels que le parlement et les autres institutions civiles ne parviennent pas à l'apaiser.

Face à la répression armée flagrante de l'État, la classe dominée est amenée à résister et à organiser son propre parti révolutionnaire et sa propre force armée. Si la classe dominée ne lutte pas, elle continue d'être dominée par des relations de production dépassées et par le pouvoir étatique de la classe exploiteuse. Mais la tendance de la classe dominée

à lutter pour ses propres droits et intérêts sera toujours là. Si elle choisit de se battre et organise une force armée, alors elle est déterminée à changer les relations de production et à établir une société complètement nouvelle.

Le déclenchement d'une révolution armée dépend des conditions objectives du mode de production et de la manière dont les deux parties de la lutte des classes manœuvrent consciemment dans l'utilisation de la superstructure. Il est également possible que la direction de la classe exploitée soit cooptée ou défaite par la classe dominante pendant un certain temps afin que la classe cooptante ou gagnante (la classe dominante) puisse organiser les relations de production soit par une nouvelle réaction, soit par une série de réformes pour renforcer la réaction.

Le réformisme rejette la théorie et la pratique de la révolution sociale, en particulier celle qui implique le renversement armé de l'État réactionnaire. C'est un système de pensée qui insiste sur la poursuite d'une série indéfinie de réformes pour améliorer la société exploiteuse et oppressive en place.

L'histoire a montré que, indépendamment des souhaits des réformistes, la crise politique dans une société capitaliste peut conduire au moment déclencheur de l'accélération et de l'achèvement du processus révolutionnaire de prise du pouvoir politique. Elle a également montré que dans une

société sous-développée et semi-féodale, avec une importante population paysanne, la crise socio-économique et politique chronique constitue la base d'une guerre populaire prolongée qui consiste à encercler les villes à partir de la campagne.

Dans le marxisme, la conquête armée du pouvoir politique par une classe opprimée et exploitée est la tâche centrale de la révolution et constitue le prélude nécessaire à une révolution sociale complète. Sans pouvoir politique entre ses mains, le prolétariat ne peut pas faire la révolution sociale. **Cette révolution sociale implique essentiellement la transformation totale des rapports de production. Elle implique également un processus prolongé de transformation totale de la superstructure, pour qu'elle corresponde aux rapports de production et les améliore.**

La mission révolutionnaire historique du prolétariat ne se limite pas à une prise de pouvoir armée. Elle s'étend sur une longue période de lutte pour le changement de pouvoir politique jusqu'à la période de la révolution et de la construction socialistes – jusqu'à l'aube du communisme. C'est une erreur d'esprit bourgeoise ou féodale ou encore une mauvaise interprétation du marxisme que de réduire la révolution sociale à un simple spasme de violence.

La compréhension marxiste de la violence révolutionnaire en tant que droit souverain du peuple contre l'oppression n'est pas différente de celle du

libéral-démocrate. Ce droit est toujours implicitement ou explicitement reconnu dans les constitutions libérales-démocratiques. La seule différence réside dans les objectifs : le marxiste veut le socialisme et le libéral-démocrate veut le capitalisme.

La révolution sociale est une entreprise de masse consciente. Le marxisme rejette un certain nombre de fausses théories à cet égard. Parmi celles-ci, on trouve la théorie de l'inévitabilité mécanique, la théorie des masses spontanées et la théorie selon laquelle ce sont les grands individus plutôt que les masses qui font l'histoire.

La théorie de l'inévitabilité mécanique met la classe dominée dans une position de passivité, et affirme que celle-ci ne peut rien faire de manière consciente pour changer les relations de production car c'est la croissance des forces productives qui changera inévitablement les relations de production.

Ce qui est obscurci par cette théorie de l'inévitabilité mécanique est le fait que la classe dirigeante a un contrôle conscient préalable non seulement des relations de production mais aussi de la superstructure. Elle peut prolonger unilatéralement les relations de production si la classe exploitée n'organise pas une résistance efficace. Cela explique pourquoi, dès le 16^e siècle, les relations maître-esclave en Amérique pouvaient coexister avec les relations seigneur-serf et les relations capital-travail. Jusqu'à présent, il existe encore

des vestiges de sociétés primitives communales, esclavagistes et féodales dans les régions les plus arriérées du monde. Dans de nombreuses colonies et semi-colonies, la féodalité et le semi-féodalisme persistent à grande échelle.

La théorie des masses spontanées postule que la classe dirigée, sans aucune direction consciente et sans idéologie, programme ou force organisée définis, peut transformer la société. Il s'agit là d'une notion anarchiste. Elle occulte à nouveau le contrôle préalable de la classe dirigeante sur les relations de production et la superstructure. **Le moins que l'on puisse dire, c'est que les masses non organisées sont à terme rendues impuissantes face à la classe dirigeante, très consciente et très organisée, qui commande un grand nombre de personnels armés pouvant prévaloir sur les soulèvements de masse spontanés.**

L'opposé direct de la théorie des masses spontanées est la théorie selon laquelle ce sont les grands individus plutôt que les masses qui font l'histoire. Le point de vue marxiste est que le peuple est la force motrice et les artisans de l'histoire et que les grands hommes en tant que dirigeants sont au mieux les représentants des grands mouvements de masse. L'éclat des dirigeants peut contribuer à accélérer l'avancée d'un mouvement. Inversement, la perte de ces dirigeants peut retarder cette avancée. Mais tant qu'un

mouvement de masse conscient et bien organisé existe, une structure de direction peut remplacer un leader dès qu'il tombe ou qu'il est perdu. Le marxisme exige à la fois une direction correcte et une participation des masses à la réalisation de la révolution.

Lorsqu'ils parlent du peuple comme force motrice et créateur de l'histoire, les marxistes entendent une classe unique à la tête des autres classes exploitées et opprimées, se dressant toutes contre la classe dominante. Cette classe doit donc être capable de rallier sous sa direction les autres classes et couches de la population dans sa lutte contre la classe dominante.

De vastes organisations et groupes d'intérêts divers sont éveillés et mobilisés contre la classe dominante, et l'armée révolutionnaire recrute des combattants issus des larges rangs du peuple. Pour servir d'avant-garde de la révolution, la classe qui mène la lutte dispose d'un parti politique avec une idéologie progressiste, un programme politique et une solide organisation de cadres et de membres conscients et consciencieux.

Face à une classe dirigeante comme la bourgeoisie, qui est très consciente de ses intérêts de classe et dispose d'un ensemble complexe de moyens très développés pour écraser ou tromper toute tentative de transformation sociale radicale, le prolétariat, en tant que classe à la tête du mouvement, doit com-

prendre les relations qui existent entre le peuple, la classe, le parti et les cadres et ses dirigeants.

Passons maintenant en revue les transformations sociales telles qu'elles se sont produites dans l'histoire de l'humanité.

Dans les temps primitifs – au Paléolithique – la commune fondée sur des relations de clan, a connu une période douloureusement longue. À cet égard, nous pouvons facilement observer le rôle primordial que les forces de production, en particulier les moyens de production à ce stade de l'existence humaine, ont joué dans le développement de la société. La société clanique ou tribale du Néolithique ne pouvait naître que sur la base du raffinement et de l'amélioration des outils en pierre. Il a fallu encore une période douloureusement longue pour en arriver au bout.

Ce sont le faible niveau de raffinement de la production, le rendement modeste généré par les forces productives et la fragilité de la superstructure qui ont prolongé le processus de transformation sociale. Ainsi, une longue période d'évolution sociale a dû avoir lieu avant qu'il puisse y avoir une révolution sociale. L'homme a dû se battre pour passer du statut d'élément aveugle de la nature à celui de partie qui s'en distingue de plus en plus grâce à l'accroissement des forces productives.

Le passage de la société communale primitive à la société esclavagiste a été rendu possible grâce

aux réalisations qui avaient été faites durant la première. Au sein de la société barbare néolithique, l'homme s'est mis à développer l'élevage, l'agriculture, la fabrication et l'utilisation de métaux durs et la conversion en esclaves des criminels et des prisonniers de guerre. Ce sont les forces de production qui ont, par leur croissance, donné lieu au dépassement graduel de la première division, élémentaire, du travail pendant la période tardive de ces sociétés barbares – celles-ci ayant pu se transformer en sociétés esclavagistes.

La société esclavagiste a renforcé et étendu la conversion des hommes et des femmes en une classe d'esclaves issus des rangs des criminels et des prisonniers de guerre afin de produire le surplus de produits au profit d'une classe de propriétaires d'esclaves et de sa cohorte de fonctionnaires (prêtres, scribes, officiers d'administration), de son armée et de ses autres appareils coercitifs. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, des classes se sont formées et l'État a été créé pour maintenir le pouvoir politique et économique de la classe dominante. La volonté d'augmenter le surplus de produits a poussé à la construction des empires pour accroître davantage la masse d'esclaves, anciens prisonniers de guerre.

La majorité des esclaves étaient déployés dans les champs pour labourer la terre au profit des aris-

toocrates et des hommes libres. L'agriculture s'est ainsi développée. **Suite à l'augmentation considérable du nombre d'esclaves, les relations de production maître-esclave ont commencé à se démoder. L'oppression et l'exploitation se sont accrues alors même qu'il devenait plus difficile de gérer autant d'esclaves sur les vastes champs. Les esclaves ont commencé à se rebeller.** Les nations et les peuples assujettis de l'empire se sont également rebellés, car ils étaient obligés de produire un surplus toujours plus grand pour les gouverneurs militaires et les caisses impériales.

La lutte des classes entre l'aristocratie propriétaire d'esclaves et les masses d'esclaves s'est intensifié. Comme les magnats de l'esclavage avaient tendance à accumuler des esclaves et des terres, un grand nombre de petits propriétaires libres qui possédaient quelques esclaves et même des sections inférieures de l'aristocratie esclavagiste furent mis en faillite.

L'Empire romain a atteint son apogée au cours des premier et deuxième siècles, mais au troisième siècle, il a entamé une longue période de déclin. L'affaiblissement et la fragmentation de l'empire ont finalement abouti à l'émancipation des esclaves. Soit par la victoire des révoltes des esclaves et des nations soumises, soit par l'adaptation des premiers propriétaires d'esclaves aux relations féodales de production, de grandes

masses d'esclaves se sont converties au statut de serfs.

Il convient d'observer que dans la transformation d'une société esclavagiste en une société féodale, la plus grande classe, celle des exploitées, n'est pas devenue une classe dirigeante. Elle a toutefois réalisé des gains substantiels. Elle n'était plus en proie à des coutumes ou à des lois qui coûtaient facilement la vie à ses membres. Au début de la société féodale, les serfs avaient aussi souvent l'illusion de posséder leurs propres parcelles de terre, à condition de travailler sur les terres des propriétaires certains jours. Cela a permis de stimuler le défrichement des terres et l'expansion de l'agriculture.

Dans le mode de production féodal, la terre est le principal moyen de production et les serfs constituaient la principale force de travail productive. Ces forces de production étaient soumises aux rapports de production dominés par la classe des propriétaires ou l'aristocratie féodale. L'Église catholique romaine, qui percevait la dîme, faisait également partie de la classe des propriétaires. Le pape était le propriétaire des soi-disant États papaux et les ordres monastiques et les paroisses possédaient des terres dans les États et les colonies européennes. Dans de nombreux pays européens, l'Église est devenue le plus grand propriétaire foncier.

Bien que plusieurs États féodaux soient nés des ruines de l'Empire romain, ils étaient dominés par une seule idéologie et institution interétatique, celle du christianisme. L'Église et l'État étaient les forces puissantes de la superstructure de la société féodale européenne. Ils s'unissaient pour défendre le système contre des ennemis communs, mais ils avaient aussi des conflits d'intérêts.

Au plus fort du développement de la société féodale, de sérieux mouvements de rébellion paysanne ont apparu, en prenant souvent la forme de mouvements hérétiques. Les croisades religieuses ont pu, au moins au début, absorber l'agitation paysanne et à unifier les monarchies en Europe sous le christianisme. Mais au 13^e siècle, l'Église et l'État ont pris des mesures violentes, comme des massacres, pour réprimer les serfs qui alliaient résistance antiféodale et hérésie religieuse.

La papauté a simplement manipulé les différents États féodaux pour obtenir ce qu'elle voulait, mais s'est parfois trouvé désavantagé lors d'un conflit avec un dirigeant séculier plus habile. Au 16^e siècle, la papauté avait sa propre armée pour affirmer son pouvoir dans les États papaux et punir les paysans rebelles. Face à la montée de l'esprit humaniste séculier et au déclenchement de rébellions paysannes aux 16^e et 17^e siècles, l'Église, en coopération avec l'État, a étendu le travail de l'Inquisition, passant de la suppression des hérétiques

à une chasse aux sorcières à grande échelle. L'Église a également été, à plusieurs reprises, à l'origine de guerres de religion contre les protestants.

En Europe occidentale, après la sédentarisation des soi-disant barbares, aucun mouvement paysan n'a réussi à s'emparer du pouvoir politique de la classe des propriétaires qui dominaient la société féodale. En Chine, certains mouvements paysans ont réussi à prendre le pouvoir politique sur des États féodaux entiers, mais n'ont pas pu dépasser la forme féodale de la société. Leurs dirigeants se sont contentés de reprendre le rôle des propriétaires fonciers destitués. Comme en Chine, la paysannerie européenne ne mettait pas en avant un nouveau mode de production, même si elle était mue par des revendications précises et claires. Ils n'avaient que de vagues idées sur ce qui constituait des relations de production plus justes que celles existantes. Ils étaient souvent poussés à la révolte par des loyers, des taxes et autres prélèvements excessifs. Ils ne pouvaient proposer aucune idéologie progressiste, à l'exception de quelques notions alternatives du christianisme considérées comme hérétiques par l'Église dominante.

Or, au sein de la société féodale s'est développée une nouvelle classe proposant un nouveau mode de production et une nouvelle perspective. Au début, une bourgeoisie mercantile est apparue dans villes, servant de centre de la production artisanale et de commerce entre la ville

et la campagne ou entre régions éloignées. Par la suite, une bourgeoisie manufacturière est née dans les rangs de la bourgeoisie marchande.

Lorsque la bourgeoisie manufacturière s'est développée en une bourgeoisie industrielle, en particulier dans la dernière partie du 18^e siècle, elle a été en mesure de lancer une attaque frontale envers l'ancienne aristocratie féodale pour la suprématie politique. Auparavant, la bourgeoisie avait judicieusement coopéré avec les monarques féodaux pour consolider les marchés nationaux et financer les expéditions coloniales et les guerres.

Outre la croissance du mode de production capitaliste, qui s'était étendue à l'agriculture capitaliste, il y a eu une longue période de préparation idéologique à l'ascension politique de la bourgeoisie. Cela allait de la Renaissance italienne au 15^e siècle aux Lumières françaises du 18^e, en passant par les études scientifiques portant notamment sur la physique, au 17^e siècle.

Contrairement à la paysannerie, la bourgeoisie avançait un nouveau mode de production capable de remplacer l'ancien mode de production féodal, et elle adoptait facilement une perspective scientifique progressiste qui a effectivement détruit le monopole idéologique de l'Église. Au moment de la Révolution française, la bourgeoisie a pris la position d'avant-garde et s'est alliée aux paysans, aux ouvriers et à d'autres secteurs de la population pour renverser le pouvoir

d'État de la classe des propriétaires et l'autorité de l'Église catholique. La suprématie politique de la bourgeoisie industrielle sur la société s'est alors établie.

Dans la société capitaliste, la nouvelle lutte des classes se déroule entre la classe capitaliste et la classe ouvrière. La croissance de la production de machines à grande échelle et du prolétariat a atteint un point tel que les rapports capitalistes de production les entravent plutôt que de les renforcer. Les rapports capitalistes de production et la classe capitaliste peuvent être supprimés et le prolétariat peut établir les rapports socialistes de production.

Contrairement à la paysannerie, le prolétariat lui aussi va de pair avec un nouveau mode de production. En fait, la paysannerie est dissoute par l'expansion du mode de production capitaliste et n'a d'autre choix que de rejoindre les rangs du prolétariat. Ainsi, **le *Manifeste communiste* parle d'une société de plus en plus divisée en deux grands camps, celui du capital et celui du travail.**

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une classe exploitée qui ne possède pas, au départ, les moyens de production est en mesure de devenir la classe dominante en créant une forme de société totalement nouvelle. Elle représente un mode de production qui continue à progresser longtemps après la prise du pouvoir politique.

Pour la première fois également, une classe exploitée ne peut pas s'émanciper sans émanciper toutes les autres classes exploitées. Comme jamais auparavant dans l'histoire de l'humanité, la liberté du peuple tout entier peut être atteinte.

Le développement de la classe ouvrière a connu trois étapes. La première a été l'étape de destruction des machines, lorsque les travailleurs, remplacés par les outils mécaniques, ont commené à détruire ou à saboter ceux-ci de façon anarchique dans le but de se venger. La deuxième a été l'étape syndicale, lorsque les travailleurs ont appris à s'organiser pour la première fois afin de lutter pour leurs propres intérêts économiques. La troisième était l'étape où les travailleurs ont commencé à former leurs partis politiques pour mener des luttes politiques dans leur propre intérêt de classe et en alliance avec les autres classes opprimées de la société.

En 1848, Marx et Engels ont écrit le *Manifeste communiste* comme un guide programmatique pour les travailleurs de tous les pays. Sans même avoir lu ce manifeste, un nombre important d'ouvriers ont participé à des soulèvements dans plusieurs villes d'Europe en 1848. Ceux-ci ont été réprimés et la réaction bourgeoise l'a emporté. Marx et Engels ont, en outre, jeté les bases idéologiques du mouvement ouvrier et ont participé aux travaux de l'Association internationale des travailleurs (Première Internationale).

En 1871, le prolétariat de Paris s'est emparé du pouvoir politique et il a survécu pendant un peu plus de deux mois. C'est un jalon dans l'histoire du marxisme car il a prouvé la thèse de Marx selon laquelle le prolétariat en tant que classe est capable de s'organiser pour s'emparer du pouvoir politique et le détenir. Marx a salué les réalisations de la Commune de Paris, critiqué ses erreurs et tiré les leçons pour la future avancée de la classe ouvrière.

Dans une tentative de résoudre la contradiction – la lutte des classes – dans la société capitaliste, la classe capitaliste s'est engagée sur la voie de l'impérialisme dans les différents pays où elle était au pouvoir. Le résultat a été que les alliances et les contre-alliances des pays capitalistes ont entraîné des crises de surproduction et des guerres mondiales encore plus graves.

La Première Guerre mondiale a conduit à la victoire du socialisme dans un pays. La Seconde Guerre mondiale a conduit à la victoire du socialisme dans plusieurs pays et à la croissance vigoureuse des mouvements d'indépendance nationale. Dans la mesure où il y avait encore des vestiges du féodalisme dans les pays qui sont devenus socialistes, des réformes démocratiques-bourgeoises, comme la réforme agraire et les concessions faites aux entrepreneurs nationaux, ont été mises en œuvre. Ce qui rend la société capitaliste radicalement différente de toutes les formations sociales

précédentes est qu'elle a internationalisé son système d'oppression et d'exploitation par le biais de l'impérialisme moderne, au point qu'aujourd'hui, dans de nombreux pays, des partis de la classe ouvrière sont apparus pour la combattre, ainsi que ses marionnettes réactionnaires.

3. L'ÉCONOMIE POLITIQUE

L'économie politique est l'étude des lois fondamentales du mouvement de toute l'économie d'une société. Elle se distingue nettement des intérêts microéconomiques d'entreprises ou d'industries particulières bien que celles-ci, par agrégation, généralisation ou abstraction, relèvent de la sphère de l'économie politique.

Les économistes britanniques classiques ont été les premiers à établir fermement ce sujet comme un domaine d'étude défini dans la dernière partie du 18^e siècle et au début du 19^e siècle, lorsque la production de masse de marchandises, en particulier le mode de production capitaliste, s'élevait à une position dominante dans les principales économies européennes. La complexité croissante d'un système de production de marchandises exigeait une étude systématique.

Parmi les économistes classiques, Adam Smith, dans sa *Richesse des nations* (1776), a fait la présentation la plus complète et la plus cohérente du capitalisme au stade de la libre concurrence. S'opposant fermement aux restrictions mercantiles imposées par l'État, il a avancé la théorie selon laquelle l'intérêt personnel et la libre concurrence font du marché un mécanisme d'autorégulation pour l'allocation efficace des ressources, l'accumulation continue de capital et la réalisation du bien commun.

Adam Smith a souligné que le travail était la source de la valeur de la marchandise, mais il

s'est montré très préoccupé par le rôle important du marché. David Ricardo a développé la théorie de la valeur du travail et s'est intéressé aux intérêts divergents des travailleurs, des entrepreneurs et des propriétaires et à l'injustice absolue qu'il y a à ce qu'une part aille au propriétaire improductif dont la revendication est basée sur la simple propriété privée traditionnelle de la terre. Il a perçu l'injustice faite par le propriétaire au capitaliste, mais il n'a pas perçu l'injustice faite par le capitaliste et le propriétaire au travailleur.

Aujourd'hui encore, les économistes bourgeois, tels les fondamentalistes religieux, prêchent la libre concurrence ou la libre entreprise malgré le fait que le capitalisme s'est depuis longtemps transformé en un système de monopoles gigantesques. Cependant, en raison de crises économiques récurrentes et toujours plus sévères, les économistes bourgeois, à divers degrés, accueillent favorablement l'intervention de l'État capitaliste dans l'économie par le biais de politiques et de mesures fiscales et monétaires.

À la suite de la Grande Dépression des années 1930, l'idée keynésienne d'utiliser l'État pour sauver le capitalisme de la crise économique, en rétablissant l'équilibre entre l'offre et la demande par le biais de travaux publics, est devenue une partie remarquable de la vérité évangélique de l'économie politique bourgeoise. Dès le milieu du 19^e

siècle, John Stuart Mills avait lucidement approuvé l'intervention de l'État pour des raisons de justice redistributive.

Au fil de son évolution à partir des travaux des économistes classiques, l'économie politique bourgeoise a, dans l'ensemble, représenté la perpétuation du système capitaliste, le principe du profit privé et de la propriété privée des moyens de production, la subordination du système de production au système de distribution, l'obscurcissement de la véritable source de revenus (profit, salaires, intérêts, loyers, etc.) et le mythe de la libre entreprise, malgré le fait que des monopoles dominent la société capitaliste.

L'économie politique marxiste est une étude plus complète et plus approfondie des lois du mouvement du capitalisme que l'économie politique bourgeoise. Karl Marx en a jeté les bases dans *Le Capital* (vol. I publié en 1867), qui traite de la genèse, du développement et du déclin du capitalisme et qui souligne la possibilité du socialisme. Pour approfondir les lois internes du mouvement du capitalisme, il s'est concentré sur le système de production plutôt que sur le système de distribution et a procédé à l'analyse de la marchandise comme cellule, une unité organique de base du mode de production capitaliste, plutôt que celle des phénomènes de marché comme le fait l'économie politique bourgeoise.

Marx a mis à nu les lois fondamentales du mouvement qui poussent la libre concurrence à se développer vers la concentration du capital et à créer les forces mêmes qui sont destinées à faire naître le socialisme. Cependant, le développement de l'économie politique marxiste ne s'est pas arrêté là. S'appuyant sur les bases théoriques posées par Marx, V. I. Lénine se concentra sur le capitalisme monopoliste dans *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*. L'économie politique marxiste n'a cependant pas cessé de se développer. Elle a fini par englober la construction de plusieurs économies socialistes. En bref, **l'économie politique marxiste va des écrits théoriques de Marx à la construction du socialisme.**

Mais dans ce chapitre, nous n'aborderons que les points suivants : 1) la critique du capitalisme de Marx ; 2) la critique du capitalisme monopoliste de Lénine ; et 3) le déclin du capitalisme et de l'impérialisme américain. Nous réservons à un chapitre ultérieur une discussion complète sur le socialisme. Une annexe est fournie comme document d'information sur le capitalisme préindustriel ou l'accumulation primitive du capital puisque le chapitre se concentre sur le capital industriel comme l'ont fait Marx et Lénine.

Voir annexe 2 : Sur le capitalisme préindustriel et l'accumulation primitive du capital.

A. La critique du capitalisme de Marx

Karl Marx a principalement traité du mode de production capitaliste à son stade industriel, lorsque la production de masse de marchandises a pris le dessus dans les principales économies d'Europe. Il avait un grand avantage sur les économistes classiques (qu'il a étudiés à fond en liaison avec l'énorme quantité de données économiques disponibles au British Museum) dans la mesure où le capitalisme était plus développé qu'auparavant et donc plus compréhensible. Il pouvait aller jusqu'à analyser le système financier du capitalisme comme jamais auparavant par ses prédécesseurs dans l'étude de l'économie politique.

Dans sa critique du capitalisme, il a commencé par l'analyse de la marchandise, en utilisant de manière critique et en développant davantage la théorie de la valeur-travail qui avait été mise en avant par Adam Smith et David Ricardo, et que le premier avait empruntée au philosophe John Locke du 17^e siècle. Comme ses prédécesseurs, **Marx a affirmé que la valeur de la marchandise est la quantité de temps de travail consacrée à sa production.** Le temps de travail reste à ce jour une mesure de la force de travail utilisée dans la production.

Se concentrer sur la marchandise comme point de départ de l'analyse est absolument précis. **Cela affirme la primauté de la production sur la dis-**

tribution dans l'étude d'un certain mode de production. La production de masse de marchandises est ce qui différencie le capitalisme de tous les systèmes économiques précédents, qui étaient essentiellement des économies naturelles fortement dépendantes de la nature ou de la terre – la source originale de richesse – et caractérisées par l'autosuffisance ou la subsistance dans de petites localités.

Pour être appelée marchandise, une chose doit avoir une valeur d'usage et une valeur d'échange. La valeur d'usage signifie que la chose peut satisfaire un besoin humain. La valeur d'échange signifie que la chose peut être échangée sur le marché contre une autre chose qui implique normalement la même quantité de force de travail. Si une unité d'une certaine marchandise nécessite une journée de travail pour être fabriquée, elle sera échangée contre deux unités d'une autre marchandise dont chacune nécessite une demi-journée de travail.

Dans la production de masse de marchandises qui caractérise le capitalisme, aucun travailleur ne peut prétendre avoir fabriqué un produit entier. **Si nous devons mesurer la quantité de force de travail nécessaire à la fabrication d'une marchandise, nous devrions faire l'abstraction ou la moyenne des différentes normes de temps de travail ou de taux de productivité** qui entrent dans la fabrication de la marchandise dans une société

donnée. Ainsi, nous parlons du temps de travail moyen socialement nécessaire qui entre dans la fabrication de ce produit.

La force de travail elle-même est une marchandise dans le système capitaliste. Sa valeur est la quantité de temps de travail moyen socialement nécessaire pour produire les biens de première nécessité (biens salariaux) afin d'entretenir et de reproduire le travailleur et sa famille. Sur le marché du travail, l'acheteur capitaliste de la force de travail offre le prix de la force de travail, qui est appelé le salaire – la valeur de la force de travail en termes monétaires.

Dans l'ensemble, la classe capitaliste offre à la classe ouvrière un salaire de subsistance. Celui-ci devrait couvrir au moins les besoins physiques les plus élémentaires des travailleurs pour les inciter à revenir travailler et aussi pour maintenir une classe en tant que source de main-d'œuvre. Pour maintenir la ligne, les travailleurs eux-mêmes insistent sur un niveau de salaire minimum. Lorsque les affaires vont bien, des augmentations peuvent même être effectuées afin d'élever le niveau de compétences productives des travailleurs.

Il est dans l'intérêt de la classe capitaliste de permettre le maintien et la reproduction de la classe ouvrière. **La force de travail est la seule marchandise capable de se reproduire et de reproduire toutes les autres marchandises. Le capital ne peut rien produire à lui seul.** Historiquement,

il n'est qu'une accumulation de la force de travail. C'est une force de travail congelée. Dans la production de nouvelles marchandises, aucune nouvelle valeur n'est créée par les machines et les matières premières. Leurs anciennes valeurs sont simplement transférées dans les nouvelles marchandises. Les nouvelles valeurs ajoutées ne peuvent provenir que de la force de travail des travailleurs qui s'occupent des machines, de même que des matières premières.

La classe capitaliste tire ses profits du processus de production lui-même. Les travailleurs doivent travailler plus longtemps qu'il ne faut pour produire l'équivalent des salaires qui leur sont versés. **La différence entre la valeur totale que les travailleurs créent et les salaires qu'ils reçoivent est ce que l'on appelle la plus-value, soit le travail non rémunéré. C'est la source du profit industriel et commercial, du paiement des intérêts et de la rente foncière.**

Pour extraire une plus grande quantité de plus-value, les capitalistes allongent la journée de travail et font baisser les salaires. C'est ce qu'on appelle la plus-value absolue. Pendant la période d'accumulation primitive du capital qui a duré des centaines d'années et qui s'est étendue jusqu'à la première moitié du 19^e siècle, la journée de travail allait de 18 heures à 12 heures à des salaires extrêmement bas.

Les capitalistes peuvent également raccourcir la journée de travail et augmenter les salaires. Mais ils recourent à des méthodes d'augmentation de la productivité telles que l'accélération, notamment grâce à l'introduction de tapis roulants ; des quotas de production extrêmement élevés et dont la non-réalisation entraîne une baisse des salaires ; des systèmes de récompenses et de punitions qui motivent le travailleur à fournir plus de travail en moins de temps ; et ainsi de suite. Dans ce cas, c'est la plus-value relative qui est extraite.

En raison de l'utilisation croissante des machines et de la lutte des travailleurs contre la longue journée de travail, celle-ci a été réduite à 12 heures pendant la majeure partie du 19^e siècle, puis réduite encore à 10 heures à la fin de celui-ci. La journée de travail de huit heures est en grande partie un accomplissement du prolétariat international au 20^e siècle.

Bien que la classe capitaliste ait besoin des travailleurs comme source de nouvelle valeur dans la production, à partir de laquelle des profits peuvent être obtenus, il y a toujours une partie considérable de la classe ouvrière qui est au chômage. Cela est causé soit par un retard dans l'absorption des paysans déplacés par l'industrie dans une économie en développement, soit par un déséquilibre dans une économie pleinement développée. Ces chômeurs sont appelés l'armée de réserve du travail. Plus ils

sont nombreux, plus le niveau des salaires a tendance à baisser et donc à augmenter la plus-value obtenue des personnes employées.

Plus la plus-value est importante, plus le taux d'exploitation de la main-d'œuvre est élevé. Le taux de plus-value, également appelé taux d'exploitation, est obtenu en divisant le montant de la plus-value par le montant des salaires payés.

C'est la théorie de la plus-value qui différencie radicalement l'économie politique marxiste de l'économie politique bourgeoise. Elle montre que les profits sont extraits du processus de production, en particulier de la plus-value. De même, elle montre que l'exploitation de la classe ouvrière est ancrée dans le processus de production et non dans le marché.

Bien que les grands économistes classiques Smith et Ricardo aient affirmé la théorie de la valeur-travail, ils ne l'ont pas développée autant que Marx. La tendance générale chez les économistes bourgeois qui les ont suivis, surtout au 20^e siècle, a été de l'occulter ou de carrément la nier en affirmant la primauté du mécanisme du marché sur le processus de production et en prétendant que les profits sont réalisés sur le marché, dans la différence de prix d'achat et de vente, et vice versa.

Selon Marx, il est certainement important que les entreprises capitalistes individuelles tiennent compte des prix d'achat et de vente. Mais sur le

marché, aucune nouvelle valeur matérielle n'est créée. Et dans l'ensemble de l'économie, les valeurs totales de la production sont égales aux prix totaux du marché.

Ce qui est avantageux pour la classe capitaliste et ses économistes quand ils considèrent le marché comme la source du profit, c'est de dissimuler le processus d'exploitation dans la production capitaliste et dans toute l'histoire du capital. Les capitalistes peuvent prétendre que leur investissement génère simplement de l'emploi de manière unilatérale à un prix équitable fixé sur le marché, sans que rien ne soit pris aux travailleurs au-delà de ce qui a été équitablement payé. De plus, la classe industrielle capitaliste peut faire des marchands les boucs émissaires lorsqu'une crise économique s'installe et se manifeste sous la forme de graves fluctuations de prix.

Du fait qu'ils extraient la plus-value de la valeur totale créée par les travailleurs et qu'ils accumulent ainsi du capital, les capitalistes sont en concurrence les uns avec les autres pour augmenter leur productivité et réaliser des économies d'échelle. Plus de biens sont produits en moins de temps et à moindre coût. Ceux qui n'adoptent pas des méthodes de production plus efficaces sont exclus du marché.

À un stade précoce, la concurrence consiste essentiellement à lever des capitaux. Les gagnants peuvent lever plus de capitaux que les perdants. Ce

capital est divisible en deux parties : 1) le capital constant, qui comprend les moyens de production (biens d'équipement, matières premières, site de production et autres) et 2) le capital variable, qui est le fonds pour les salaires.

Mais alors que la concurrence fait rage et passe de manche en manche, on observe la tendance toujours croissante à augmenter la composition organique du capital, c'est-à-dire le capital constant. Après tout, les gagnants de la compétition avalent les perdants par le biais de fusions et d'autres formes d'absorption. Il est toujours nécessaire pour les capitalistes en concurrence de constituer un capital constant afin de consolider leur position et d'augmenter encore la productivité.

Le capital constant est levé au détriment du capital variable. Les machines qui économisent le travail déplacent les travailleurs. Dans le feu de la concurrence, les capitalistes pensent également qu'ils peuvent améliorer leur position concurrentielle et augmenter leurs profits en réduisant le capital variable. Au début, cela signifie qu'ils font baisser les salaires. Finalement, ils réduisent leur main-d'œuvre en acquérant des machines permettant d'économiser du travail, ce qui a pour effet d'augmenter le capital constant.

Les entrepreneurs ou entreprises concurrents agissent de manière anarchique dans la poursuite de leurs intérêts respectifs en matière de

recherche de profit. Chacun ne comprend pas qu'en réduisant le capital variable et en licenciant des travailleurs, chacun réduit en fait la source de nouvelles valeurs et, en fait, de profits.

Il en résulte une tendance à la baisse du taux de profit. Le taux de profit est déterminé en divisant la plus-value par le capital total (capital constant plus capital variable). Si le capital constant augmente mais que le capital variable diminue, le montant de la plus-value est réduit et le taux de profit est également réduit.

La forte productivité des équipements et la concurrence capitaliste se renforcent mutuellement pour produire des biens à bas prix par rapport à ceux produits dans des modes de production arriérés. Les produits de base sont vendus à des prix de production, équivalents au coût de la production plus un petit bénéfice moyen en déclin. Le bénéfice moyen est faible et en baisse en raison de la diminution du capital variable dans le processus de production.

Les prix variables qu'une certaine marchandise peut avoir sur le marché au cours de la concurrence s'égalisent tous éventuellement au prix de production. Un capitaliste peut sous-évaluer son produit afin de sous-coter son concurrent, mais lorsqu'il a pris le dessus, il augmente son prix et récupère ce qu'il a « perdu ». Ainsi, les

prix variables finissent au niveau du prix de production.

La production capitaliste est essentiellement divisée en deux départements : le département *I*, qui produit les moyens de production ou les équipements ; et le département *II*, qui produit les articles de consommation.

Dans la course à l'augmentation de la composition organique du capital, les capitalistes concurrents constituent le département *I*. Mais ensuite, une production plus importante dans ce département conduit à une production encore plus importante dans le département *II*. Ceci est en contradiction avec la diminution du capital variable, pouvant aussi être défini comme la masse salariale.

L'augmentation de l'offre de biens de consommation ne va pas de pair avec l'augmentation du chômage et la diminution du pouvoir d'achat des travailleurs. Le marché, constitué principalement de travailleurs, est rétréci par les licenciements et la baisse des salaires résultant de la volonté concurrentielle de concentrer le capital. Ainsi naît la crise de surproduction, par rapport au marché.

Dans la crise de surproduction, le surinvestissement et la sous-consommation sont tous deux à l'œuvre. Il est évident que les équipements existants sont capables de produire plus que ce que le marché peut supporter. Dans le même temps, les

travailleurs n'ont pas les revenus nécessaires pour acheter et consommer tout ce qui se trouve sur le marché. Le petit nombre de capitalistes ne peut pas non plus consommer ce qui a été produit, même si ce sont eux qui ont des revenus élevés.

L'apparition de la crise de surproduction expose la faiblesse fatale du capitalisme. L'économie fonctionne bien en dessous de ses capacités. D'énormes quantités de ressources humaines et matérielles sont gaspillées. Les produits de base sont même détruits afin d'ajuster l'offre au marché restreint. L'armée de réserve du travail devient si importante qu'elle ne se contente plus de faire baisser les salaires, mais réduit la demande effective. Les travailleurs et les chômeurs sont agités et ont tendance à s'unir contre la classe capitaliste.

La crise de surproduction devient une occasion pour les grandes entreprises capitalistes d'avaler en masse les petites entreprises qui font faillite. La tendance à une concentration encore plus grande du capital se poursuit sans relâche. L'économie est relancée après tant de gaspillage et après que les capitalistes vainqueurs aient connu une croissance beaucoup plus importante qu'avant et commencent à réembaucher les chômeurs. Une période d'expansion s'ensuit pour aboutir à une nouvelle crise, pire que la précédente. Cela conduit à nouveau à une plus forte concentration du capital dans des entreprises moins nombreuses qu'auparavant.

La crise de surproduction nécessite l'utilisation de l'État pour renforcer le système capitaliste et apaiser ou soumettre le prolétariat. Au pire, pour le système, la crise exacerbe la lutte des classes et est susceptible de conduire à une guerre civile révolutionnaire et à la victoire du prolétariat. Il est également probable que la crise conduise à une guerre internationale. Cependant, Marx n'avait pas encore pu élaborer sur cette possibilité.

Marx a parfois été critiqué par certains économistes bourgeois, qui ne l'avaient même pas lu, pour avoir soi-disant prédit l'effondrement d'un seul souffle du capitalisme dans l'avenir rapproché, peut-être au 19^e siècle. Cela n'a pas de sens. Marx traitait de forces et de processus historiques importants qui ne pouvaient pas être réduits à un calendrier.

D'autres économistes bourgeois s'étonnent cependant qu'il ait pu prédire la montée des monopoles vers une position dominante dans le système capitaliste alors qu'à l'époque où il a écrit *Le Capital*, une masse de petites entreprises caractérisait encore ce système. L'émergence du socialisme en 1917 devrait être encore plus étonnante.

Marx a correctement exposé les lois du mouvement du capitalisme et a montré pourquoi et comment la libre concurrence conduit à la concentration du capital ; et la crise de surproduction se répète et s'aggrave à chaque récurrence, incitant ainsi la classe ouvrière à déployer des efforts révolu-

tionnaires toujours plus importants. Les développements ultérieurs ont vérifié tout cela.

Marx a souligné l'ascension de la classe ouvrière d'abord comme une classe en soi et ensuite comme une classe pour elle-même. En tant que classe pour elle-même, elle a d'abord formé les syndicats pour lutter pour ses intérêts économiques, puis le parti politique pour lutter pour ses intérêts politiques et aussi pour ceux des autres exploités dans la société capitaliste. Il a suffisamment indiqué pourquoi et comment le prolétariat finira par déposer la classe capitaliste et remplacer le mode de production capitaliste par un mode de production socialiste.

B. La critique du capitalisme monopoliste de Lénine

Comme Marx l'avait prédit scientifiquement, la libre concurrence à son époque (milieu du 19^e siècle) a en fait conduit à la forte concentration du capital dans les mains de quelques entreprises capitalistes au cours des trois dernières décennies du 19^e siècle. Les capitalistes d'Europe, des États-Unis et du Japon ont poussé un cri d'alarme pour l'expansion du marché, compte tenu de leurs marchés nationaux limités.

Le magnat britannique du capital Cecil Rhodes, le politicien américain Theodore Roosevelt et des hommes de lettres comme Rudyard Kipling et même Victor Hugo ont été parmi les plus bruyants à appeler à l'expansion impérialiste et à placer chaque partie du monde dans le réseau capitaliste. Ils ont admis franchement les buts capitalistes, même s'ils les ont exprimés dans la rhétorique de *la civilisation du monde*. Ils se sont fait l'écho des clichés du colonialisme mercantiliste de type ancien et ont applaudi les aventures sanglantes de l'impérialisme moderne.

La Grande-Bretagne, premier pays capitaliste, n'a pas seulement eu ses anciennes colonies (l'Inde, ce qui est aujourd'hui le Pakistan et le Bangladesh, Ceylan (Sri Lanka), ce qui est aujourd'hui la Malaisie, l'Australie, l'Égypte, certaines parties de l'Amérique latine, etc.), mais a également pris la place

plus importante dans la ruée vers la colonisation de l'Afrique à la fin du 19^e siècle. Elle a consolidé les plus grandes sphères d'influence en Chine.

Après la Grande-Bretagne, la France était la plus grande puissance impérialiste. Elle avait ses anciennes colonies, dont l'Indochine, et a acquis la plus grande part de l'Afrique après la Grande-Bretagne. Les petits pays capitalistes comme les Pays-Bas et la Belgique possédaient également d'importantes possessions coloniales. Le premier avait l'Indonésie comme plus grande possession et le second, le Congo belge.

De forts retardataires du développement capitaliste comme les États-Unis, l'Allemagne et le Japon ont participé à la ruée pour acquérir des colonies. Malgré leur grande frontière occidentale, leurs acquisitions auprès des puissances coloniales (Espagne et France) en Amérique du Nord et leur hégémonie sur la majeure partie de l'Amérique du Sud, les États-Unis provoquèrent l'Espagne dans une guerre afin de s'emparer de Porto Rico, de Cuba et des Philippines et se rangèrent du côté de la Grande-Bretagne afin d'avoir une part de l'action impérialiste en Chine.

L'Allemagne a obtenu certaines parties de l'Afrique, des sphères d'influence en Chine, certaines îles du Pacifique, a convoité de grandes parties de l'Europe de l'Est et s'est empêtrée dans des enchevêtrements complexes avec la Russie et l'Autriche. Les régions d'Alsace-Lorraine prises à

la France par l'Allemagne à la suite de la guerre de 1871 continuent d'être une pomme de discorde entre les deux pays. Le Japon détenait Formose (Taiwan) et la Corée comme possessions coloniales et comme sphère d'influence en Chine du Nord.

La Russie, le plus faible des pays capitalistes, s'accrochait à de vastes territoires saisis à la Chine et était en désaccord avec le Japon dans ce domaine. Elle convoitait également de grandes parties de l'Europe de l'Est et était en désaccord avec les anciens empires austro-hongrois et ottoman.

Au début du 20^e siècle, il n'y avait plus une seule partie du monde qui ne faisait pas partie du réseau international du capitalisme. Les pays capitalistes avaient aspiré le reste du monde en se disputant les marchés des surplus de marchandises, les sources de matières premières, les champs d'investissement, les sphères d'influence et les positions de force. Les capitalistes monopolistes cherchaient à soulager la société capitaliste de sa surabondance de capital, de sa surproduction relative et de ses contradictions de classe en étant capables d'exploiter les populations des colonies et des semi-colonies.

Parmi les premiers à avoir publié des études sur l'impérialisme moderne, en tant que phénomène distinct de l'ancien colonialisme mercantiliste qui avait fait partie de l'accumulation primitive du capital, se trouvaient l'économiste allemand marxiste avoué Rodbertus et la révolutionnaire allemande

Rosa Luxemburg. L'économiste britannique John Hobson a repris leurs idées et a approfondi le sujet mais n'a pas dépassé le stade de la dénonciation des abus de l'impérialisme moderne.

Dans son ouvrage intitulé *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, V.I. Lénine a surpassé tous les écrits de ses prédécesseurs sur le sujet en l'analysant de façon si complète et si profonde qu'il en est venu à la conclusion qu'il s'agissait du dernier stade du capitalisme et de la veille de la révolution socialiste. De plus, il a été le théoricien et le leader de la première révolution socialiste en 1917.

Lénine a poussé plus loin la théorie de Marx sur le développement capitaliste. Il a ensuite analysé sa progression en capitalisme monopoliste, appelé aussi l'impérialisme moderne. Ces deux termes sont synonymes et interchangeables. Si l'on comprend les lois fondamentales du mouvement du capitalisme telles qu'elles ont été établies par Marx et prouvées par l'histoire, on peut facilement saisir la brève description que fait Lénine de l'impérialisme en tant que stade le plus élevé et le plus final du capitalisme ou en tant que capitalisme moribond.

Énonçons les cinq caractéristiques fondamentales de l'impérialisme, ou du capitalisme monopoliste, telles que décrites par Lénine.

Elles sont les suivantes :

- **La concentration du capital a atteint un point tel que les monopoles sont devenus dominants dans la société capitaliste.**
- **Le capital industriel a fusionné avec le capital bancaire pour devenir un capital financier et créer une oligarchie financière.**
- **L'exportation de capitaux en surplus, excepté celui des produits de base en surplus, a pris de l'importance et constitue le débouché de la surabondance de capitaux dans les pays capitalistes.**
- **Des combinaisons internationales de monopoles, de trusts, de cartels, de consortiums et autres ont vu le jour.**
- **La division du monde entre les puissances capitalistes est terminée et sa redivision ne peut que conduire à la guerre.**

Pour expliquer les caractéristiques du capitalisme monopoliste mentionnées ci-dessus, nous citerons souvent des phénomènes qui ont eu lieu après 1917. La raison en est évidente. Nous sommes toujours à l'époque de l'impérialisme moderne et la critique de Lénine a continué à être confirmée par les événements.

1. Le monopole signifie qu'une entreprise ou une combinaison d'entreprises contrôlées par un seul groupe de capitalistes domine la majeure partie ou la totalité d'une industrie. Au début

du 20^e siècle, des industries aussi stratégiques et importantes que l'acier, le pétrole, le charbon, la construction de machines, la chimie, les chemins de fer, etc. étaient déjà aux mains de capitalistes monopolistes.

Dès 1890, la clameur publique aux États-Unis contre des capitalistes monopolistes tels que les Rockefeller dans le pétrole, Du Ponts dans les produits chimiques, Mellon dans l'acier, Vanderbilt dans les chemins de fer, et d'autres, a atteint un tel niveau que la loi antitrust Sherman a été promulguée. Mais tout au plus, les capitalistes monopolistes ne pouvaient être convoqués qu'à des audiences administratives où on leur conseillait de simplement réorganiser leurs investissements. Finalement, la loi fut davantage dirigée contre les syndicats, en tant que supposés monopoles restreignant le commerce.

L'ère de la libre concurrence s'est pratiquement terminée vers la fin du 19^e siècle. Tous les grands domaines de l'activité économique étaient dominés par les grandes entreprises monopolistes et celles-ci ont continué à s'agrandir. À l'époque de l'impérialisme, les entreprises monopolistes se sont encore agrandies en extrayant des superprofits des colonies et des semi-colonies et en continuant à s'engager dans des fusions à la suite de crises économiques récurrentes.

On apprend quelque chose sur les monopoles en examinant les actifs, les ventes et les profits de

sociétés telles que la chaîne de sociétés Standard Oil, General Motors, Ford Motors, General Electric, US Steel, Bethlehem Steel et d'autres encore. On apprend que tous les discours sur la libre entreprise tenus par les économistes bourgeois sont des mensonges.

À la fin des années 1950, les 135 plus grandes entreprises manufacturières des États-Unis représentaient la moitié de la production manufacturière des États-Unis et les 250 plus grandes entreprises produisaient un flux de biens d'une valeur égale à la production de l'ensemble de l'économie avant la Seconde Guerre mondiale.

2. La fusion du capital industriel et bancaire a mis plus de capital à la disposition des capitalistes monopolistes que jamais auparavant et a donné naissance à une oligarchie financière qui amasse des profits non pas grâce à ses compétences d'entrepreneur mais parce qu'elle contrôle et manipule simplement le capital financier. La classe capitaliste monopoliste embauche les dirigeants pour gérer ses entreprises de production et, en tant que classe rentière, elle se contente d'attendre les dividendes des actions.

Les capitalistes monopolistes qui possèdent des banques (Rockefellers dans Chase Manhattan et National City Bank of New York ; Fords dans Manufacturers Hanover Bank ; Mellons dans Mellon Bank ; Du Ponts dans Chemical Bank ; etc.) prêtent en fait l'argent des autres (y compris celui

des travailleurs) à leurs propres entreprises industrielles à des taux préférentiels pour leur expansion. De même, ils empruntent à leurs propres banques pour acheter des actions.

Avant l'impérialisme, les banques étaient autonomes par rapport aux fabricants et elles se sont d'abord spécialisées dans l'octroi de crédits commerciaux ou dans le traitement des lettres de change. Par la suite, elles ont accordé des prêts pour des projets industriels mais ont conservé leur autonomie. Enfin, à l'époque impérialiste, les capitalistes monopolistes ont placé les banques et les industries sous leur propriété et leur contrôle.

Le rôle des capitalistes monopolistes en tant que rentiers est souligné par l'utilisation de sociétés de holding, de fonds fiduciaires et d'obligations d'État exonérées d'impôts. Ils sont encore plus éloignés du processus de production et leur caractère parasitaire est tout à fait évident. Ce sont leurs gestionnaires financiers engagés qui gèrent leurs fonds de montage. Les capitalistes monopolistes n'ont aucun droit sur les revenus, sauf en vertu des principes rétrogrades de la propriété privée et de l'hérédité.

Selon l'étude Lampman 1922-1956 (*The Share of Top Wealth Holders in National Wealth, 1922-1956*), 1,6 % de la population adulte aux États-Unis possédait 32 % de toutes les richesses privées. Parmi les différents éléments de la liste de leur patrimoine figurent 82,2 % de toutes les actions et

100 % des obligations d'État et locales (exonérées d'impôts).

3. **L'exportation du capital excédentaire prend la forme de prêts et d'investissements directs. Ceux-ci servent à soulager l'économie capitaliste, non seulement de sa surabondance de capital, mais aussi de ses surplus de marchandises.** Les prêts facilitent la vente des produits de base excédentaires, ouvrent la voie aux investissements directs et rapportent des intérêts qui sont convertis en capitaux propres si le débiteur ne paie pas sa dette. Les investissements directs sont encore plus efficaces que les prêts pour prendre le contrôle d'une autre économie. Ils établissent la propriété et génèrent des profits. Ils facilitent la vente des surplus de marchandises et l'acquisition de matières premières pour les industries de la métropole.

Bien que l'impulsion initiale dans l'exportation de capitaux soit de chercher à soulager la surabondance de capitaux, **elle a pour résultat l'aggravation du problème initial car elle ramène à la métropole une quantité beaucoup plus importante de capitaux, engraisés par les profits et les intérêts.** Les capitalistes monopolistes de la métropole doivent encore chercher de nouveaux débouchés pour leurs capitaux.

Dans la relation entre une métropole et sa dépendance coloniale ou semi-coloniale, l'exportation du capital excédentaire est comparativement une chose assez nouvelle sous l'impérialisme moderne.

Dans le colonialisme mercantiliste de type ancien, lorsque l'accumulation primitive du capital était le processus en cause, la puissance coloniale se lançait au pire dans un pillage flagrant et non déguisé ou au mieux dans un commerce grossièrement inégal. Pour changer, l'impérialisme moderne est contraint par la surabondance de capital de passer par le mouvement des prêts et des investissements directs.

Un certain niveau de développement, supérieur à celui atteint par l'ancien type de colonialisme, se produit. Mais cela reste superficiel, déséquilibré et sporadique dans la mesure où il est limité par le dumping des surplus de marchandises sur l'économie dépendante. Le flux d'investissements se fait de telle manière que l'économie dépendante reste essentiellement un fournisseur fiable de matières premières et un importateur de produits manufacturés de la métropole.

Ainsi, les investissements directs étrangers vont principalement dans les industries extractives et l'agriculture d'exportation. Des prêts sont accordés pour favoriser ce type d'activité productive et pour détourner l'État-client de la promotion d'une économie en développement bien équilibrée vers une simple amélioration des infrastructures (routes, ponts, ports et autres) dans le but de renforcer l'échange inégal de matières premières du pays dépendant et de produits manufacturés de la métropole. Il n'est absolument pas dans l'intérêt

d'un pays capitaliste industriel de permettre à une économie sous-développée servante de se développer en un autre pays capitaliste industriel et un autre concurrent.

4. Selon la loi du développement inégal, les pays capitalistes diffèrent par leur puissance économique et prennent donc leur place dans le monde capitaliste en conséquence. Mais selon cette même loi, la croissance et la concurrence des économies capitalistes continuent de perturber l'équilibre des relations.

À tout moment, une puissance capitaliste peut dominer un autre ou plusieurs pays capitalistes de moindre importance, ou ces pays s'allient pour des accommodements et des avantages mutuels dans une compétition contre d'autres groupes de pays capitalistes. Cependant, tous les pays capitalistes ont toujours tendance à être totalement unis contre le prolétariat ou contre les peuples opprimés en colonies et semi-colonies.

Dans ce contexte, il est facile de comprendre pourquoi des regroupements internationaux de monopoles, cartels, trusts et autres naissent. À ce jour, alors que nous sommes encore à l'ère de l'impérialisme, Lénine a mis en lumière le phénomène des sociétés transnationales ou multinationales et l'alliance des pays capitalistes pour en exploiter d'autres.

La concurrence régit toujours les relations des pays capitalistes. Dans des conditions de paix,

chaque économie capitaliste continue d'accumuler du capital et se trouve, le moment venu, affligée par une série de crises de surproduction qui s'aggravent (le cycle économique). L'impérialisme moderne n'a jamais été une solution complète et définitive aux contradictions fondamentales de la société capitaliste.

La concurrence entre les pays capitalistes est toujours exacerbée par une série de crises et de mesures protectionnistes. Il s'agit d'une concurrence pour les marchés, les domaines d'investissement et les sources de matières premières et de main-d'œuvre bon marché. Les intérêts égoïstes et étroits de chaque pays capitaliste ainsi que les alliances et contre-alliances entre eux deviennent de plus en plus prononcés.

Notez que chacune des deux dernières guerres mondiales a été précédée par une série de crises économiques et de mesures protectionnistes qui se sont aggravées. Dans les relations des pays capitalistes, la guerre économique précède la guerre de fusillade.

5. Au début du 20^e siècle, il n'y avait plus aucune partie du monde qui n'était pas sous la domination d'une puissance capitaliste ou d'un certain nombre de puissances capitalistes. L'Afrique avait été le dernier continent à être entièrement divisé entre les pays capitalistes. La division du monde entre les puissances capitalistes était achevée. **Une redivision du monde n'était**

plus possible, sans provoquer une guerre. À cet égard, Lénine a dit que l'impérialisme signifie la guerre.

La structure des possessions coloniales et des zones de domination impérialiste est perturbée par la concentration toujours pressante du capital et les crises économiques dans les pays capitalistes. Un pays capitaliste qui a une grande capacité de production mais qui dispose d'une zone très limitée pour l'expansion économique interne et externe est obligé de faire pression pour une redivision du monde et de perturber l'équilibre du pouvoir économique et politique. Ceux qui contrôlent l'arrangement sont bien sûr obligés de résister.

Dans la période précédant la Première Guerre mondiale, l'accumulation de capital en Allemagne est devenue très importante par rapport à un marché et à un champ d'investissement limité dans le pays et à l'étranger. Comme elle était en retard, elle n'avait que quelques colonies par rapport aux autres. Ainsi, lorsque la crise économique s'est aggravée, l'Allemagne est devenue de plus en plus belliqueuse et a fini par déclencher une guerre. Elle a été le fer de lance des puissances centrales (l'Autriche et l'Italie étaient les autres) contre les alliés, la France, la Grande-Bretagne, la Serbie et les États-Unis.

Bien qu'elle ait perdu dans la guerre, l'Allemagne a pu sauver ses industries en se rendant aux alliés avant leur contre-attaque sur les villes alle-

mandes. Dans l'accord de paix, l'Alsace-Lorraine a été rendue à la France, ses sphères d'influence en Chine ont été données au Japon et ses colonies africaines ont été données à d'autres puissances européennes.

Très vite, l'effet de compression d'une grande capacité industrielle et d'une zone d'expansion limitée refit surface et produisit un Hitler. Après être devenu chancelier, Hitler s'engagea dans des travaux publics massifs et dans la production militaire. Mais alors que ces activités constituaient des débouchés pour le capital excédentaire, elles apportaient un taux de profit décroissant pour les capitalistes monopolistes allemands. Clamant l'« espace vital », l'Allemagne entreprit une série d'actions agressives en Europe de l'Est et de l'Ouest jusqu'à ce que celles-ci conduisent à la Seconde Guerre mondiale.

En Asie, avant la Seconde Guerre mondiale, le Japon a pu se doter d'une grande capacité industrielle. Il a été encouragé par les puissances occidentales à faire obstacle à la Russie tsariste en Extrême-Orient, puis il a été autorisé à disposer d'un vaste territoire en Chine, en Corée et à Taïwan et à s'implanter sur le marché de l'Asie du Sud-Est. Mais il a quand même connu des crises, produisant le fascisme comme en Europe. Il a comploté pour s'emparer de toute l'Asie. Ainsi, il s'est joint aux puissances de l'Axe (l'Allemagne et l'Italie étaient les

deux autres) pour plonger dans la Seconde Guerre mondiale qui a englouti le monde entier.

Nous passons à l'œuvre de Lénine. Lénine a conclu que l'impérialisme est la veille de la révolution sociale. L'impérialisme n'a pas résolu les problèmes fondamentaux du capitalisme, mais les a simplement aggravés et les a étendus à l'échelle internationale. Il a servi à engendrer des mouvements révolutionnaires d'une puissance sans précédent parmi le prolétariat des pays capitalistes et les nations et peuples opprimés des colonies et des semi-colonies.

Selon la théorie du développement inégal de Lénine, la Russie, en tant que pays capitaliste le plus faible, pouvait aussi bien être le plus susceptible de faire l'objet d'une révolution sociale et il appartenait au prolétariat de se préparer à mener à bien ses tâches révolutionnaires. Ceci est diamétralement opposé aux fausses déclarations des anti-marxistes qui déclaraient en termes absolus que l'Angleterre, étant le premier pays capitaliste à son époque, était le pays le plus mûr pour la révolution sociale du prolétariat.

Faire la révolution dans un pays capitaliste leader ou fort n'est pas automatiquement rendu plus facile par son niveau élevé de développement économique. La classe capitaliste monopoliste d'un tel pays dispose certainement de plus de moyens pour réprimer ou éviter une révolution que celle du pays capitaliste le plus faible.

Néanmoins, **la révolution reste toujours une possibilité dans tout pays capitaliste tant que les conditions de crise sont réunies et que le prolétariat est prêt à surmonter la classe dominante.**

Marx et Engels, à leur époque, regardaient toujours où se trouvait le véritable centre du ferment révolutionnaire. Ils ont reconnu le déplacement de ce centre d'intérêt et ont observé les facteurs objectifs et subjectifs à l'œuvre qui le provoquent. Alors que les moyens de production sociaux en Angleterre étaient bons pour que le prolétariat prenne le dessus, le prolétariat était-il prêt idéologiquement, politiquement et organisationnellement à destituer la classe capitaliste ? En ce qui concerne l'Allemagne, un pays où le féodalisme était alors très répandu, on a dit qu'après la marée révolutionnaire, il fallait une deuxième édition de la rébellion paysanne pour que le mouvement prolétarien puisse à nouveau se développer.

La vérité de la critique du capitalisme de Marx et de Lénine a été démontrée de façon éclatante par la victoire de la première révolution socialiste au lendemain de la première guerre mondiale. Les résultats de la seconde guerre mondiale ont été encore plus désastreux pour le capitalisme et l'impérialisme : plusieurs pays sont devenus socialistes et les mouvements révolutionnaires pour l'indépendance nationale et la démocratie ont progressé comme jamais auparavant. Tous ces mouvements

ont progressivement restreint la zone d'exploitation et d'oppression de l'impérialisme.

C. Le déclin du capitalisme et de l'impérialisme américain

Le capitalisme a essentiellement suivi la voie de la croissance et du déclin théoriquement tracée par Marx. Treize ans après la publication du premier volume du *Capital*, la concentration accélérée du capital et l'élimination de la libre concurrence entre une multitude de petites entreprises étaient déjà trop visibles pour être niées. Avant la fin du 19^e siècle, les monopoles étaient déjà dominants dans les principales économies capitalistes.

En seulement 14 ans, également à partir de la publication de l'œuvre monumentale de Marx, le prolétariat de Paris a pu s'emparer du pouvoir politique et établir la Commune de Paris au lendemain de la guerre franco-prussienne. En seulement cinquante ans, à partir du même point de référence, les bolcheviks marxistes ont pu prendre le pouvoir politique et lancer une révolution socialiste. En termes de temps historique, surtout lorsqu'il s'agit d'une transformation aussi fondamentale de la société que l'élimination de la propriété privée dans les moyens de production, la validité de la théorie de Marx a été prouvée en un laps de temps relativement court.

La victoire de la première révolution socialiste prouve que le capitalisme, en se développant à la suite de l'impérialisme moderne, n'a

fait qu'élargir et aggraver les contradictions de classe fondamentales que Marx voyait dans la société capitaliste. Un sixième du monde s'est émancipé des griffes de l'exploitation capitaliste. C'était bien plus qu'une réduction mineure du monde capitaliste.

Après la Seconde Guerre mondiale, plusieurs nouveaux pays socialistes sont apparus en Europe de l'Est et en Asie. Le pays le plus peuplé (un quart du monde) est devenu socialiste. Un tiers de la population mondiale avait donc embrassé le socialisme et il s'agit d'une réduction massive du terrain d'action du capitalisme.

Les puissances capitalistes se sont trouvées dans l'impossibilité de reprendre tant de colonies et de semi-colonies en Asie et en Afrique pour rétablir le statu quo d'avant-guerre. De puissants mouvements de libération nationale déferlent partout. Sur les trois continents d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, des mouvements anti-impérialistes s'attachent à réduire l'étendue du monde capitaliste.

Parmi les pays capitalistes eux-mêmes, la moitié d'une grande puissance capitaliste – l'Allemagne – n'a pu être réintégrée dans le giron capitaliste. Dans d'autres grands pays capitalistes, comme la France et l'Italie, le parti communiste est apparu comme une force politique majeure.

La progression des partis et organisations marxistes-léninistes vers le pouvoir politique

n'est pas seulement le résultat des guerres interimpérialistes. Dans les périodes précédant ces guerres, un travail persévérant avait été effectué afin de les développer car le système capitaliste traversait une crise économique après l'autre d'une gravité croissante.

Bien avant la première guerre mondiale, le mouvement syndical et les partis de la classe ouvrière ont travaillé inlassablement pour se renforcer, élargir la démocratie et s'opposer à la classe capitaliste monopoliste. Bien avant la Seconde Guerre mondiale, les partis communistes travaillaient inlassablement au développement des forces révolutionnaires. En Chine, une lutte armée de longue haleine a été menée contre les impérialistes et leurs marionnettes locales.

Pendant la Seconde Guerre mondiale elle-même, l'Union soviétique a marqué un tournant pour l'ensemble de l'Europe et du monde en battant les envahisseurs allemands à Stalingrad et en les repoussant jusqu'en Allemagne. En Asie, les forces révolutionnaires chinoises dirigées par le parti communiste ont immobilisé le gros des troupes japonaises et les ont vaincues. Dans de nombreux pays, les communistes ont pris la tête de la guérilla contre les fascistes.

La Seconde Guerre mondiale a été créée par la série de graves crises économiques qui ont suivi la Première Guerre mondiale et qui ont culminé avec la Grande Dépression. Les capi-

talistes et autres réactionnaires des pays qui se sont retrouvés coincés par la crise ont eu recours à la démagogie anticomuniste et au soutien des mouvements fascistes. Ainsi, Mussolini, Hitler, Tojo, Franco, etc. ont été portés au pouvoir.

La Grande-Bretagne, les États-Unis et la France ont également été pris en étau entre le surinvestissement et la sous-consommation. Mais ils disposaient d'une marge de manœuvre plus large pour faire face à la crise économique.

La Grande Dépression puis la Seconde Guerre mondiale ont entraîné la destruction massive des forces productives et des bouleversements politiques comme aucune autre crise économique et aucune autre guerre ne l'avait fait dans le passé. Le système capitaliste mondial dans son ensemble s'est affaibli plus profondément que jamais.

Après la guerre, cependant, les États-Unis sont devenus la première puissance capitaliste et impérialiste, remplaçant la Grande-Bretagne de cette position. Ce fut le seul pays à ne pas avoir été endommagé par la guerre, à l'exception de la piqûre de puce japonaise à Pearl Harbor à Hawaï. Comme lors de la Première Guerre mondiale, ils ont réalisé d'énormes profits de guerre et n'ont mis leurs propres hommes et moyens au service de la guerre que dans la dernière phase, afin de ramasser le butin.

Ils ont pu bénéficier énormément de la reconstruction des économies capitalistes dévastées. Ils ont placé sous son hégémonie à la fois leurs alliés et leurs anciens ennemis. Ils ont gagné la domination dans les colonies et semi-colonies encore vulnérables à la pénétration impérialiste ou à la réoccupation coloniale. Pour ne citer que quelques exemples, ils ont pu reprendre les intérêts pétroliers britanniques au Moyen-Orient et les intérêts pétroliers néerlandais en Indonésie ; et des colonies comme le Sud-Vietnam à partir de la France, et la Corée du Sud, Taiwan et les territoires insulaires du Pacifique à partir du Japon.

Ils ont réussi à mettre sur pied le plus grand empire capitaliste jamais créé, plus grand que l'empire britannique. La richesse et les fanfaronnades politiques des États-Unis ont donné aux Philistins l'illusion que le système capitaliste mondial était fort et invincible. **Malgré tous leurs avantages par rapport aux pays capitalistes qui leur sont apparentés, les États-Unis étaient confrontés au problème de devoir rapidement reconverter leurs usines militaires en usines civiles. En même temps, ils étaient politiquement préoccupés par la montée des pays socialistes et des mouvements de libération nationale.**

Ainsi, ils ont lancé la guerre froide en 1947 pour justifier un rythme plus lent de reconversion de leurs usines militaires en usines civiles. Ils se sont vantés de leur monopole sur la bombe

atomique et ont provoqué des incidents en Europe, en Asie et ailleurs. Ils ont cherché à justifier le maintien de bases militaires américaines de plus en plus nombreuses dans le monde entier. Ce n'est qu'en 1949 que l'Union soviétique a testé avec succès sa bombe atomique pour briser le monopole nucléaire américain.

En 1950, les États-Unis ont lancé la guerre de Corée, mais celle-ci s'est terminée par une impasse, révélant les limites de la puissance militaire américaine. Non seulement le nombre élevé de victimes américaines était politiquement intenable, mais même Eisenhower considérait que toute cette aventure était sans profit et génératrice d'inflation, et que le complexe militaro-industriel devenait trop puissant pour le confort des civils.

Kennedy a inversé la politique austère d'Eisenhower et a commencé une politique « militaire » de dépenses gouvernementales importantes à des fins militaires. Les bases américaines d'outre-mer ont été renforcées. La production militaire et la recherche spatiale ont été intensifiées. Les États-Unis ont lancé une guerre d'agression contre le Vietnam et subi une défaite historique dix ans plus tard, après avoir utilisé un total de 150 milliards de dollars en dépenses de guerre. Toutes ces dépenses militaires croissantes ont créé un déséquilibre brutal dans l'économie américaine.

À un certain égard, elles ont été un exutoire pour la surabondance de capitaux aux États-Unis. Mais

en même temps, elles ont entraîné une mauvaise allocation des ressources économiques et ont créé une spirale inflationniste toujours plus importante. Les contrats militaires, connus surtout pour leur effet de surenchère, sont responsables de ce que les économistes bourgeois appellent l'inflation par les coûts, bien qu'ils la mettent uniquement ou principalement sur le compte du niveau élevé des salaires et des revendications salariales aux États-Unis.

Les industries militaires tirent des ressources de leur propre initiative et renforcent les normes salariales. Malgré l'asymétrie de l'économie américaine, les industries de consommation pourraient encore se développer pendant un certain temps. Un consumérisme très gaspilleur a même fleuri. En plus des activités inflationnistes au sein de l'économie américaine, les États-Unis ont pu maintenir des bases et des forces militaires à l'étranger et mener une guerre extrêmement coûteuse comme celle du Vietnam.

Outre l'exploitation relative de la classe ouvrière américaine, deux raisons peuvent être invoquées pour expliquer pourquoi les États-Unis ont pu suivre leurs voies inflationnistes et prodigues pendant un certain temps. La première est qu'ils ont fait beaucoup de profits et obtenu des matières premières bon marché à l'étranger, en particulier dans les pays du tiers monde. La deuxième est qu'ils ont inondé le monde de leur monnaie par le biais de pro-

grammes d'aide, d'entreprises multinationales et de bases militaires.

Il y a des limites à la prise de bénéfices par les monopoles américains et à l'abus de devises à l'étranger. Les alliés capitalistes des États-Unis et les pays du tiers monde, y compris les États clients, sont de plus en plus en désaccord avec les intérêts monopolistes américains.

Les économies capitalistes détruites ou gravement endommagées lors de la dernière guerre se sont complètement remises depuis la fin des années 1950 et sont maintenant en concurrence avec les États-Unis sur un marché capitaliste mondial limité. On en est arrivé à un point où le protectionnisme est en hausse et où le dollar américain est souvent dénoncé comme étant utilisé abusivement à des fins d'OPA ou de pratiques commerciales déloyales. **Le monde capitaliste est maintenant souvent bouleversé par une crise de surproduction.**

Les récessions se produisent plus souvent qu'au paravant. La production est réduite afin d'apporter à la classe capitaliste monopoliste un taux de profit plus élevé. Bien que la politique de récession vise à réduire le taux d'inflation, elle n'atteint pas son objectif. Mais lorsqu'on a recours à une politique inflationniste, l'économie ne se relève pas non plus de la stagnation. Il existe maintenant une maladie économique de longue date appelée stagflation, la stagnation et l'inflation se produisant en même

temps. Les remèdes fiscaux et monétaires de l'économie keynésienne ont été inefficaces.

La réduction de la production dans les économies capitalistes a un effet désastreux sur les colonies et les semi-colonies comme les Philippines. Elles sont tellement dépendantes de l'exportation de matières premières et pourtant, une stagnation ou une récession dans les économies capitalistes entraîne une réduction absolue des exportations ou une dépression des prix des exportations. En même temps, ils doivent payer pour les prix toujours plus élevés des produits manufacturés importés.

En raison de la crise économique dans les économies capitalistes et de la tentative constante de transférer le fardeau de la crise aux colonies et semi-colonies sous-développées, les personnes exploitées deviennent réticentes et même les États-clients commencent à poser des exigences aux États-Unis. Ainsi, il y a une demande d'un nouvel ordre économique international et de la confrontation dans le dialogue Nord-Sud.

Mais l'action économique la plus puissante entreprise jusqu'à présent par certains pays en développement pour contrer la crise économique capitaliste est venue de l'OPEP. Les pays capitalistes ne peuvent plus, comme auparavant, obtenir le pétrole, le moteur des industries, à des prix extrêmement bas. Cependant, l'action de l'OPEP a eu pour conséquence d'aggraver les difficultés d'autres pays en développement qui ne produisent

pas de pétrole. Ces difficultés les pousseront à affirmer leur propre indépendance vis-à-vis des impérialistes à long terme.

La crise économique capitaliste a atteint un point où les pays capitalistes sont en concurrence pour exploiter de nouveaux marchés dans les pays socialistes. Ces derniers achètent maintenant de nouvelles technologies qui leur étaient auparavant interdites. Même les pays dépendants ont été autorisés à chercher de nouveaux marchés. Dès 1969, les décideurs politiques américains avaient compris la nécessité d'avoir des relations économiques avec un pays comme la Chine. Cela était perçu en étroite relation avec la nécessité de mettre fin à la futile guerre d'agression au Vietnam.

Les États-Unis et les autres économies capitalistes sont aujourd'hui confrontés à une crise économique bien pire que la dépression des années 1930 qui a débuté avec l'effondrement de la bourse en 1929. **Il devient de plus en plus évident que l'économie politique bourgeoise, en particulier l'économie keynésienne, n'a jamais vraiment résolu les problèmes fondamentaux du capitalisme que Marx et Lénine ont soulignés.** Elle n'a réussi à le dissimuler qu'à certaines périodes et, en même temps, à le prolonger et à l'approfondir.

On a accordé trop de crédit à Keynes. Les économistes de Mussolini dans les années 1920 et d'Hitler dans les années 1930 ont été les premiers

à revendiquer l'idée de l'amorçage de la pompe. Hoover l'a lancé en 1932. Richard T. Ely, économiste en chef de Roosevelt, a exposé le programme d'amorçage de la pompe du New Deal. Malgré une apparente reprise en 1935-36 grâce à celui-ci, l'économie américaine a de nouveau plongé jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. C'est en fait la guerre qui a entraîné une reprise et un grand boom aux États-Unis, alors que tous les autres pays capitalistes s'affairaient à se détruire les uns les autres.

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis ont toujours été confrontés au problème du surinvestissement et de la surproduction. Jusqu'à la guerre du Vietnam, les récessions et les tendances récessives étaient résolues par l'augmentation des dépenses militaires. Mais la guerre du Vietnam a déjà démontré que, si pendant un temps les industries de guerre engrangent des profits à un rythme satisfaisant, l'ensemble de l'économie souffre d'une inflation galopante.

En ce moment, les États-Unis sont pris dans un dilemme, à savoir s'ils doivent se détourner d'activités rappelant la guerre du Vietnam et souffrir de dépression ou s'ils doivent faire face à l'augmentation des dépenses militaires de l'impérialisme social soviétique et subir l'inflation. Le problème est compliqué par la concurrence croissante des autres économies capitalistes et l'adoption d'attitudes anti-impérialistes par les pays du tiers monde. **Une**

chose est sûre, les États-Unis sont sur la voie du déclin. Il s'avère aujourd'hui que l'empire américain est pratiquement un feu de paille par rapport aux empires précédents.

Les économistes bourgeois essaient toujours de « réfuter » Marx en coupant dogmatiquement Marx de Lénine et en célébrant unilatéralement la prospérité capitaliste pendant les périodes de boom du 20^e siècle. Ils ne devraient pas manquer de constater que le système capitaliste mondial a été perturbé et réduit par des crises économiques et des guerres qui sont pires au 20^e siècle qu'au 19^e siècle. En ce moment même, l'ensemble du système capitaliste est une fois de plus à la veille d'une dépression colossale bien pire que celle des années 1930. Le danger d'une guerre mondiale se profile également.

Aucun véritable marxiste n'a encore osé dire quand le capitalisme va s'effondrer. Mais depuis Marx, les économistes marxistes ont toujours affirmé que la crise capitaliste continuerait à se reproduire et s'aggraverait. Il n'est pas vrai, comme le prétendent les anti-marxistes qui n'ont même pas lu Marx, qu'il a prédit que le monde deviendrait socialiste d'un seul coup pendant sa vie ou peu après. Le capitalisme a décliné à travers une série de crises et de guerres de plus en plus graves.

Les économies socialistes pourraient même prolonger les économies capitalistes pendant un cer-

tain temps en les utilisant comme une source supplémentaire spéciale de biens d'équipement et de nouvelles technologies. Mais lorsque les économies socialistes deviendront plus fortes à la fois par leurs propres efforts d'autosuffisance et par le commerce avec les pays capitalistes, le capitalisme aura finalement un marché plus étroit et se trouvera dans une situation plus difficile. Les pays en développement non socialistes ont également tendance à réduire les privilèges des pays capitalistes pour défendre leurs intérêts légitimes.

La restauration du capitalisme en Union soviétique et dans certains autres pays socialistes peut prolonger dans une certaine mesure la vie du capitalisme dans le monde mais, à long terme, elle n'arrêtera pas le déclin du capitalisme et la demande de socialisme. Après avoir subi la restauration et le plein jeu du capitalisme, le peuple se rebellera un jour afin de rétablir le socialisme. Avec l'émergence de l'Union soviétique en tant que puissance sociale-impérialiste, les pays capitalistes de longue date ne peuvent que se retrouver dans une situation mondiale encore plus tendue. Le danger de guerre entre les deux superpuissances pousse les pays à choisir le non-alignement et les peuples et nations à affirmer leur indépendance et à faire la révolution.

4. LE SOCIALISME SCIENTIFIQUE

Le socialisme scientifique est la théorie et la pratique du prolétariat industriel moderne pour la lutte de classe révolutionnaire visant à s'émanciper, avec d'autres peuples opprimés, et à devenir la classe dirigeante à la place de la bourgeoisie ; pour amener et développer une société dans laquelle les moyens de production sont sous propriété publique et la production planifiée est pour le bien du peuple plutôt que pour le profit privé de quelques-uns ; et ainsi préparer la voie à la société communiste sans classe.

Le *Manifeste communiste*, rédigé par Marx et Engels pour la Ligue communiste en 1848, a posé pour la première fois les bases théoriques complètes du socialisme scientifique. Auparavant, le socialisme était un terme vague désignant divers courants de pensée qui dénonçaient les abus de la bourgeoisie sur le prolétariat et cherchaient à améliorer la condition de ce dernier.

Le Manifeste, dans sa troisième section, identifie trois formes de socialisme précédant le socialisme scientifique : 1) réactionnaire ; 2) conservateur et bourgeois ; et 3) socialisme et communisme critico-utopien.

Les socialistes réactionnaires comprenaient les socialistes féodaux, les socialistes petit-bourgeois et les socialistes allemands ou « vrais » socialistes. En commun, ils ont réagi et se sont opposés aux nouvelles conditions historiques créées par la bourgeoisie et ont proposé un

modèle de société rétrograde. Marx et Engels les considéraient comme imprudents et réactionnaires parce qu'ils voulaient faire reculer la roue de l'histoire.

Les socialistes féodaux étaient caractérisés par le fait qu'ils faisaient partie de l'aristocratie décadente et du clergé qui reprenait les revendications du prolétariat contre la bourgeoisie afin de prôner un retour au système féodal. Les socialistes de la petite bourgeoisie étaient les représentants des paysans et artisans indépendants en voie de dissolution et aspiraient à la restauration des corporations artisanales et du patriarcat dans l'agriculture. Les « vrais » socialistes allemands étaient des pédants intellectuels qui ont importé la littérature socialiste française pour la reformuler en un bombardement idéaliste dépourvu d'analyse concrète et obscurcissant la lutte des classes ; ils ont proposé l'intellectuel allemand philistin du Moyen Âge comme modèle de l'humanité en général.

Les socialistes conservateurs et bourgeois comprenaient un certain nombre d'économistes, de philanthropes et de petits bienfaiteurs qui croyaient que les revendications du prolétariat pouvaient être adressées au sein du système capitaliste et que tout ce qui était bon pour la bourgeoisie était bon pour le prolétariat. Le prolétariat était invité non seulement à rester dans les limites de la société bourgeoise, mais aussi à rejeter toutes les idées de lutte des classes afin de pouvoir

profiter du système bourgeois en tant que Nouvelle Jérusalem. Le mouvement politique parmi les travailleurs était déprécié parce qu'on considérait que de simples changements dans les conditions économiques et de simples réformes administratives suffiraient à améliorer le sort du prolétariat.

Parmi les socialistes et communistes utopistes critiques, on comptait Henri Saint-Simon, Charles Fourier, Robert Owen et d'autres qui reconnaissaient les antagonismes de classe entre la bourgeoisie et le prolétariat, mais qui ne pouvaient pas encore voir dans le prolétariat industriel naissant du début du 19^e siècle une force capable d'initiative historique ou de mouvement politique. Ils croyaient donc, chacun à leur manière, que des individus comme eux, issus des rangs de l'éducation, pouvaient transcender la lutte des classes et inventer une forme d'organisation sociale dans laquelle les travailleurs entreraient spontanément et progressivement pour leur propre bien et pour le bien de l'harmonie sociale. Ils ont donc fait appel au sens de la charité et de la philanthropie de la bourgeoisie pour soutenir ou imiter leurs idées et leurs projets de réconciliation des classes.

Saint Simon fit la proposition la plus panoramique pour la réorganisation de la société. Il envisageait non seulement une nouvelle société française dirigée par les industriels, philosophes, physiciens, chimistes, astronomes, mathématiciens et

autres hommes de science modernes au profit des pauvres et des producteurs réels de la société, mais aussi une fédération d'États européens allant dans le même sens.

Fourier a conçu la phalange, une communauté productive où l'industrie et l'agriculture étaient intégrées, où les travailleurs vivraient en harmonie avec le capitaliste et où le prolétariat recevrait la plus grande part des bénéfices. Pendant plusieurs années, il a tenu un bureau quotidien dans l'unique but d'attendre le capitaliste qui soutiendrait le projet. Aucun capitaliste charitable n'est jamais venu.

Robert Owen était lui-même un capitaliste prospère qui a prouvé qu'il pouvait augmenter ses profits en améliorant les conditions de travail et de vie de ses travailleurs. Il a donné des salaires plus élevés, des heures de travail plus courtes (dix heures et demie) et de meilleurs logements que la norme suivie par les autres capitalistes. Plus tard, il conçut la colonie d'origine, une organisation productive volontaire similaire à celle de Fourier à bien des égards.

Les disciples de Fourier et d'Owen ont créé en Amérique plusieurs communautés isolées selon les principes conçus par leurs maîtres. Tout comme les disciples des utopistes communistes Cabet et Weitling qui avaient déjà fait des expériences en France et en Allemagne, respectivement. Toutes ces socié-

tés expérimentales ont éclaté sous la pression de la société capitaliste environnante.

Marx et Engels ont décrit les conceptions et les projets précédents comme des constructions utopiques de châteaux en l'air et des images fantastiques de l'avenir de la société, peintes à une époque où le prolétariat industriel était encore à un stade très peu développé. Mais en même temps, ils ont noté qu'elles correspondaient aux premières aspirations instinctives de cette classe pour une reconstruction générale de la société.

Ils ont souligné l'élément critique qui faisait que les publications socialistes et communistes utopiques regorgeaient des matériaux les plus précieux pour l'éclaircissement de la classe ouvrière. Ils critiquaient tous les principes de la société bourgeoise et proposaient à cet égard un certain nombre de mesures pratiques telles que l'abolition de la distinction entre ville et campagne et de l'exploitation des industries pour le compte de particuliers, la conversion des fonctions des États en une simple surintendance de la production, etc.

À l'époque de Marx et Engels, les socialistes et communistes de type utopique avaient dégénéré en sectes religieuses étroites, répétant pédant les écrits dépassés de leurs maîtres disparus, s'opposant fanatiquement à l'action politique des travailleurs et devenant plus réactionnaires à mesure que les conditions mêmes du socialisme devenaient apparentes. Ils ne pouvaient pas suivre le rythme

de la croissance du prolétariat et de l'évolution des conditions historiques.

L'œuvre d'Engels *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (en fait une section de *l'Anti-Dühring*) développe le socialisme scientifique comme l'opposé diamétral du socialisme utopique. Le socialisme marxiste est scientifique parce qu'il analyse le capitalisme et saisit la loi du mouvement qui conduit à sa transformation socialiste. De toutes les formes de socialisme pré-marxistes, le socialisme utopique est celui qui se rapproche le plus des aspirations d'un prolétariat industriel naissant, mais il est loin de la théorie du socialisme scientifique.

Le socialisme scientifique a été formulé à une époque où le capitalisme s'était suffisamment développé pour révéler non seulement son passé et son présent, mais aussi son avenir. La croissance même de l'industrie moderne et du prolétariat pouvait déjà être observée comme contradictoire avec les rapports capitalistes de production. À mesure que les forces de production se sont accrues, le mode de production capitaliste a été de plus en plus marqué par la crise. Le *Manifeste communiste* affirme que le capitalisme crée ses propres fossoyeurs – le prolétariat et l'industrie moderne.

La preuve la plus incontestable du socialisme marxiste en tant que théorie scientifique est la série de victoires que le prolétariat a obtenues sous sa direction. L'avancée incessante du mou-

vement révolutionnaire du prolétariat a continuellement enrichi et développé une telle théorie. La justesse du socialisme scientifique est aujourd'hui mieux démontrée par la construction et le progrès réels du socialisme dans plusieurs pays.

Il est communément dit que la lutte des classes est au centre de la théorie du socialisme scientifique. Cela nécessite une qualification supplémentaire pour montrer toute l'étendue du développement de la théorie de la lutte des classes par Marx. Dans une lettre à J. Wedemeyer datée du 1^{er} mars 1852, Marx écrit : « Je n'ai pas le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société moderne ou la lutte entre elles. Ce que j'ai fait de nouveau, c'était pour prouver : 1) que l'existence des classes n'est liée qu'à des phases historiques particulières dans le développement de la production ; 2) que la lutte des classes conduit nécessairement à la dictature du prolétariat ; 3) que cette dictature du prolétariat elle-même ne constitue que la transition vers l'abolition de toutes les classes et vers une société sans classes...»

A. Dictature de classe du prolétariat

La principale exigence globale pour l'établissement d'une société socialiste est la dictature de classe du prolétariat. Cela signifie simplement que le pouvoir de l'État doit être entre les mains du prolétariat en tant que classe dirigeante.

Le marxisme ou le socialisme scientifique admet franchement que le prolétariat ou l'État socialiste est une dictature de classe, à la différence de la bourgeoisie qui déforme son propre pouvoir d'État ou sa dictature de classe comme un instrument supraclasse pour le bien commun de toutes les classes, groupes et personnes.

En tant que dictature de classe, l'État socialiste est définitivement tourné contre la bourgeoisie et les autres ennemis du peuple. Les appareils coercitifs de l'État sont utilisés pour garantir, consolider et défendre la révolution et la construction socialistes contre les ennemis internes et externes.

La révolution socialiste prive la bourgeoisie de son pouvoir politique et de sa propriété privée des moyens de production. La détermination de la bourgeoisie à les conserver ou, en cas de défaite, à les récupérer ne peut jamais être sous-estimée.

Avant qu'une société socialiste puisse être établie, la bourgeoisie fait tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher la victoire du prolétariat. La

force du prolétariat au début de son règne se développe et s'acquiert par une lutte difficile.

La dictature de classe du prolétariat contre les classes exploiteuses signifie en même temps une démocratie socialiste pour le prolétariat et tous les autres exploités qui se sont émancipés. Sans pouvoir remettre les réactionnaires et les contre-révolutionnaires à leur place, l'État prolétarien serait incapable en même temps de garantir la démocratie pour tout le peuple.

La constitution socialiste soutient expressément la direction de classe du prolétariat sur la base de son alliance avec toutes les autres forces démocratiques, comme la paysannerie, la petite bourgeoisie et autres. Des mesures pratiques décisives en faveur des classes anciennement exploitées sont énoncées dans une telle constitution.

La meilleure des constitutions libérales bourgeoises s'abstient complètement de signaler l'existence des classes et de la lutte des classes. Elle utilise délibérément des références abstraites et universalistes aux droits individuels, sans distinction de classe d'aucune sorte, afin de dissimuler et de promouvoir le droit légal effectif et la liberté des classes exploiteuses d'exploiter les grandes masses d'individus appartenant à d'autres classes et représentant plus de quatre-vingt-dix pour cent de la population.

Si la dictature du prolétariat peut paraître terrifiante pour certains et évoquer des images d'actes de violence aveugle, c'est un principe bien établi du socialisme scientifique que de supprimer la base politique et économique de l'oppression et de l'exploitation des classes et de donner même aux membres des anciennes classes exploitantes la plus grande possibilité de se remodeler et de contribuer autant que possible au progrès de la société socialiste. Ce n'est que dans des cas spécifiques de délits criminels que les individus fautifs sont appelés à rendre des comptes conformément à la loi.

Sur la base de la théorie et de l'expérience concrète de la construction du socialisme, non seulement des individus exceptionnels, mais aussi des pans entiers de la bourgeoisie et d'autres classes exploiteuses abandonnent leur point de vue de classe et rejoignent la révolution. La dictature de classe du prolétariat leur fait des concessions politiques. **Il n'est jamais arrivé que le prolétariat monte au pouvoir sans alliés. Et les intérêts légitimes de ces alliés sont respectés ; des concessions leur sont accordées à bien des égards pour faire avancer la cause démocratique et socialiste.**

Même la direction générale des officiers et des hommes de l'armée bourgeoise vaincue est amnistiée et reçoit des moyens de subsistance appropriés lors de la démobilisation. Les troupes ennemies qui sont des ouvriers et des paysans reçoivent les mêmes avantages que les autres membres de leur

classe. Les officiers et les hommes ennemis qui se joignent à la révolution à tout moment avant la victoire sont considérés comme des troupes de la révolution de bonne foi.

L'objectif ultime de tout parti révolutionnaire du prolétariat est d'établir une société socialiste. Par conséquent, son intérêt à long terme est d'établir la dictature de classe du prolétariat. Mais la réalisation d'un tel intérêt à long terme ne peut être obtenue par un simple souhait subjectif de quiconque ou de n'importe quel parti.

Il y a des conditions et des intérêts immédiats à prendre en compte avant que la question de la révolution socialiste ne soit abordée. Même dans un pays capitaliste avancé, où la question du socialisme est plus proche qu'ailleurs, il y a ces conditions et intérêts immédiats dont il faut s'occuper avant que la révolution socialiste ne devienne possible. Dans un pays semi-féodal, il est encore plus urgent et certain que la révolution démocratique-bourgeoise est une étape qui doit être traitée pendant une période de temps considérable avant que la révolution socialiste ne devienne possible.

À condition que la classe dirigeante d'un pays capitaliste soit prête à permettre au Parti communiste d'opérer légalement, ledit parti ne rejette pas cette possibilité. Après tout, l'intérêt principal d'un tel parti est d'élever le niveau de conscience du prolétariat et des autres peuples et de les organiser. Des

réformes peuvent également être gagnées de temps en temps. Sans certaines conditions favorables à la révolution armée, il serait désastreux pour le parti de la mener, compte tenu du caractère fortement urbanisé du pays et du caractère fortement centralisé des communications.

Même dans un pays semi-féodal dont le terrain est suffisamment vaste pour une lutte armée prolongée, un parti communiste ne rejette pas la possibilité de s'engager dans une lutte politique légale, lorsque cette possibilité existe. Les conditions peuvent facilement se présenter, à savoir qu'il est dans l'intérêt immédiat de promouvoir l'indépendance nationale et la démocratie que le parti communiste s'unisse au gouvernement bourgeois et à la bourgeoisie nationale contre l'impérialisme et le féodalisme.

Dans les pays capitalistes ou semi-féodaux, la révolution armée est justifiée et a des chances de réussir lorsque les conditions objectives la favorisent et que les facteurs subjectifs de la révolution sont suffisamment forts.

Les conditions objectives se réfèrent à la situation du système au pouvoir. Une crise politique et économique de ce système peut devenir si grave qu'elle divise violemment la classe dirigeante et l'empêche de gouverner à l'ancienne. La clique dirigeante se livre à une terreur ouverte contre un large éventail de personnes et est extrêmement isolée. La population en général, y compris les per-

sonnes non organisées, est dégoûtée par le système et désireuse de le changer.

Les facteurs subjectifs de la révolution se réfèrent aux forces conscientes et organisées de la révolution. Il s'agit du parti révolutionnaire, des organisations de masse, du contingent armé, etc. Pour évaluer pleinement leur force, il faut tenir compte de leur statut et de leurs capacités idéologiques, politiques et organisationnelles.

Les conditions objectives sont plus importantes que les facteurs subjectifs. Les premières se situent avant les secondes et servent de base au développement des forces révolutionnaires. Le Parti communiste ne peut être accusé d'avoir inventé ou provoqué la crise politique et économique du système bourgeois au pouvoir.

Il est possible que les conditions objectives soient favorables à la révolution armée, mais que les facteurs subjectifs de la révolution sont faibles. Parfois aussi, il est possible que les facteurs subjectifs soient forts, mais les conditions objectives ne sont pas favorables à la révolution armée. Dans les deux cas, il est imprudent de se précipiter dans une confrontation armée stratégiquement décisive avec la bourgeoisie. Prenons des exemples de révolution armée menée par le prolétariat.

Avant même que le parti communiste ne puisse s'implanter où que ce soit, le prolétariat a spontanément lancé des soulèvements armés dans de nombreux pays d'Europe continentale en 1848.

Leurs actions ont coïncidé non pas en raison d'une quelconque coordination internationale, mais à cause d'une grave crise politique et économique qui a balayé l'Europe. La force idéologique, politique et organisée du prolétariat était encore très insuffisante. Ainsi, la bourgeoisie a pu profiter de leurs actions pour servir sa propre fin contre l'aristocratie tout en réprimant le prolétariat au nom de la loi et de l'ordre.

En 1871, la crise politique et économique de la France a été aggravée par sa défaite dans la guerre franco-prussienne. Les ouvriers de Paris ont osé prendre le pouvoir à la bourgeoisie avec les mêmes armes que celles qui leur ont été données en tant que gardes nationaux. Ils ont été capables de tenir le pouvoir pendant deux mois entiers et ont ainsi prouvé pour la première fois la capacité du prolétariat à agir en tant que classe dirigeante progressiste. Ils ont adopté de nombreuses mesures progressistes.

La Commune de Paris qu'ils ont créée est tombée à cause de ces faiblesses et erreurs que Marx analysera par la suite. Parmi celles-ci, il y avait le fait qu'ils n'étaient pas capables de se lier avec le reste du peuple français, qu'ils n'ont pas complètement réorganisé l'appareil d'État, que leur comité central a passé le pouvoir trop tôt à une assemblée représentative élue par le peuple, qu'ils n'ont pas poursuivi immédiatement le faible gouvernement bourgeois en retraite,

qu'ils ont négligé la possibilité que les armées bourgeoises de France et de Prusse s'unissent contre eux, et ainsi de suite.

Jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale, la bourgeoisie de tous les pays capitalistes semblait pouvoir mettre le prolétariat sous contrôle et apaiser la lutte des classes, malgré l'aggravation de la crise économique. Il est également apparu que le développement du capitalisme en impérialisme moderne avait déjà donné à la bourgeoisie la marge de manœuvre nécessaire pour apaiser le prolétariat aux dépens des peuples colonisés de l'Est. (Même avant l'impérialisme moderne, Marx et Engels avaient également noté des solutions temporaires à la crise économique par la destruction des marchandises, l'exploitation de nouveaux marchés ou l'intensification de l'exploitation des anciens, l'émigration de la main-d'œuvre excédentaire vers l'Amérique et d'autres colonies, etc.)

En développant davantage le marxisme, Lénine a fait remarquer que le capitalisme se mettait lui-même en difficulté en devenant le capitalisme monopoliste, l'impérialisme moderne. Il a déclaré que la crise récurrente deviendrait plus importante et plus désastreuse et qu'elle affecterait non seulement les pays capitalistes eux-mêmes mais aussi le monde entier. En effet, une série de crises économiques graves se produirait bientôt, provoquant une violente scission entre les pays capitalistes et le déclenchement de la première guerre mondiale.

La Russie, le pays capitaliste le plus faible, est plongée dans la guerre en envoyant des millions de ses troupes mal équipées au front. Alors que deux millions d'entre eux sont morts sur les champs de bataille, les habitants du pays ont de plus en plus souffert de la famine et de la privation de liberté. Ainsi, la révolution bourgeoise et démocratique s'est produite en février 1917, avec la participation active et le soutien total des bolcheviks. Les ouvriers de Petrograd, dirigés par les bolcheviks, ont été à l'avant-garde de la chute du tsar et les troupes tsaristes ont commencé à se former solidement sous la bannière des bolcheviks.

La direction bourgeoise du gouvernement qui a succédé au régime tsariste a commis l'erreur fatale de poursuivre la politique de guerre du tsar. Les bolcheviks ont soulevé le tollé pour le pain et la liberté et pour avoir transformé la guerre impérialiste en guerre civile. Les ouvriers et les paysans se sont ralliés à l'appel et le gros des troupes gouvernementales a rejoint l'Armée rouge. La première Armée Rouge est issue de l'armée réactionnaire. Ainsi, la révolution socialiste d'octobre 1917 eut lieu.

Le parti et le peuple bolcheviques ont résisté et gagné contre les réactionnaires pendant la guerre civile et ensuite contre les forces interventionnistes étrangères envoyées par l'Allemagne et ensuite par les anciens alliés de la Russie.

La Première Guerre mondiale a bouleversé l'équilibre des forces. Dans l'accord de paix qui a suivi, la Chine a été l'un des pays les plus arriérés où la perfidie des impérialistes vainqueurs a été complètement exposée au peuple. Les alliés ont attribué au Japon, plutôt qu'à la Chine, les sphères d'influence allemandes en Chine. Cela a incité la jeunesse et le peuple chinois à lancer des campagnes massives de protestation contre le traité de Versailles. Ces actions ont nourri les révolutionnaires qui allaient finalement devenir les dirigeants du parti communiste chinois.

Après la victoire de la révolution socialiste en Russie, il est devenu plus clair que jamais qu'une révolution démocratique est une étape distincte préparatoire à la révolution socialiste dans un pays où les vestiges du féodalisme sont importants. Marx et Engels avaient précédemment souligné que dans des pays comme l'Allemagne, la Pologne et la Russie qui présentaient des vestiges considérables de féodalisme, la révolution agraire devait être traitée dans le cadre d'une révolution dirigée par le prolétariat. Ils avaient également fait remarquer qu'en Pologne, la lutte pour l'indépendance devrait être basée sur la révolution agraire.

Le parti communiste chinois a été fondé en 1921. Il s'est uni au Guomindang en 1924 afin de combattre les seigneurs de la guerre du Nord et d'affirmer l'autorité de la République chinoise qui

avait été trahie par Yuan Shi-kai. Après la révolution de 1911, Sun Yat-sen lui avait cédé la présidence et il s'était ensuite imposé comme empereur. Le KMT et le PCC se sont mis d'accord pour lutter pour l'indépendance nationale et la démocratie et ont été soutenus par la Russie soviétique. À cette époque, aucune puissance impérialiste occidentale n'était prête à soutenir le KMT.

Mais après la mort de Sun Yat-sen, les impérialistes britanniques et américains ont intensifié leurs efforts pour courtiser Tchang Kaï-chek. Il succomba à la séduction et trahit l'alliance KMT-PCC en massacrant des centaines de milliers de communistes et d'ouvriers chinois en 1927. Rien qu'à Shanghai, 300 000 communistes et suspects ont été massacrés. Le PCC a donc été contraint de riposter et de lancer des soulèvements.

Un certain nombre de divisions dirigées par les communistes se sont détachées de l'Armée nationale révolutionnaire sous le commandement conjoint KMT-PCC et Mao a commencé à former des unités de guérilla paysanne dans les montagnes de Ching kang. La décision du Parti communiste chinois de mener une résistance armée n'a pas été une décision soudaine et unilatérale, mais a été précédée par les actes violents de Tchang au service des impérialistes anglo-américains.

Pour la première fois dans l'histoire du prolétariat révolutionnaire, le PCC a démontré que la lutte armée pouvait être menée avec succès

contre la bourgeoisie pro-impérialiste dans les conditions spécifiques de la Chine. Mao a expliqué que cela était possible parce que les impérialistes étaient plongés dans une crise et étaient divisés les uns contre les autres et que c'était également la situation de leurs marionnettes chefs de guerre respectives en Chine.

Cependant, en 1936, lorsque les Japonais ont envahi la Mandchourie et ont clairement manifesté leur intention de conquérir l'ensemble de la Chine, c'est le parti communiste chinois qui a prit l'initiative d'appeler le KMT à conclure une alliance antijaponaise et à mettre de côté la guerre intestine. Chiang a refusé jusqu'à ce qu'il soit arrêté par ses propres généraux commandants à Sian et qu'ils l'obligent à conclure un accord de trêve avec le PCC.

Dans la résistance antijaponaise, le PCC est devenu fort parce qu'il a combattu les Japonais avec acharnement. Le KMT s'est affaibli parce qu'il a évité les batailles contre l'ennemi commun. Chiang a adopté la politique consistant à « laisser les tigres se battre » (les communistes et les Japonais) et à lancer une attaque anticommuniste dès qu'il en avait l'occasion. Cette politique s'est avérée impopulaire. Le soutien populaire est allé au PCC.

Lorsque le PCC et le KMT ont entamé un nouveau cycle de guerre civile de 1947 à 1949, la conclusion était déjà claire. Au début, Chiang

semblait fort, car il avait huit millions de soldats et le CPC n'en avait qu'un million. Mais tout observateur bien informé pouvait voir que l'armée de Chiang était conscrite et que seuls l'argent et l'équipement des États-Unis la soutenaient, alors que les troupes de l'armée populaire étaient volontaires pour la cause révolutionnaire et avaient été testées au combat dans la guerre de résistance contre le Japon. L'inflation faisait rage et les officiers du KMT trompaient leurs hommes en matière de solde et de rations. Il n'est donc pas étonnant que des unités entières et importantes du KMT se sont jointes de façon régulière au côté révolutionnaire.

Nous avons accordé une attention particulière à la Chine parce qu'elle représente un quart de l'humanité et parce que la victoire du prolétariat dans ce pays a des effets profonds sur la vie du système capitaliste mondial à long terme. De plus, nous ne devons pas oublier que la crise économique des années 1930 a provoqué la Seconde Guerre mondiale et que cette guerre a entraîné à son tour un énorme affaiblissement du système capitaliste, la montée de plusieurs nouveaux pays socialistes et de mouvements de libération nationale.

Dans la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, la victoire des peuples indochinois contre l'impérialisme américain a démontré une chose de plus. Le peuple d'un petit pays peut mener avec succès une lutte armée prolongée contre la plus grande puissance impérialiste, même dans des

conditions où il n'est pas impliqué dans une guerre mondiale.

Les partis prolétariens qui ont mené une lutte armée sont ceux qui ont réussi à achever la révolution démocratique et à faire ensuite la révolution socialiste. L'armée qu'ils ont construite au cours de la révolution démocratique devient finalement la composante principale de l'État socialiste et de la dictature du prolétariat.

Dans les pays où le parti communiste a pris le pouvoir après la Seconde Guerre mondiale, la dictature de classe du prolétariat a pris la forme d'une république démocratique populaire. Un tel État doit achever la révolution bourgeoise et doit donc mener à bien les réformes démocratiques bourgeoises, notamment la réforme agraire, mais en même temps commencer la révolution socialiste.

Tous les partis politiques qui ont soutenu la révolution sont représentés dans une coalition, généralement un conseil consultatif du peuple, et au parlement du peuple. Bien que le parti communiste soit reconnu comme le parti leader en raison de sa direction politique et de ses capacités éprouvées dans la révolution et de son commandement de l'armée révolutionnaire, il met un point d'honneur à continuer à encourager la participation des alliés à la responsabilité gouvernementale, car c'est le moyen démocratique et efficace nécessaire pour

connaître les problèmes, résoudre les différences et unir le peuple.

Chacun des partis patriotiques et progressistes qui continuent à exister dans une société socialiste peut proposer n'importe quelle mesure et contester la mesure proposée par tout autre parti. Le parti communiste lui-même est tenu de mettre les mesures qu'il propose à l'épreuve d'une discussion collective. La persuasion est la règle parmi les représentants des différents courants de l'opinion publique. Mais les appareils coercitifs de la dictature de classe sont appliqués sur ceux qui n'ont d'autre désir que de détruire ou de subvertir la société socialiste.

Il n'y a pas encore de parti prolétarien qui ait gagné le pouvoir politique et construit le socialisme sans construire une armée et mener une lutte armée. Mais il y a certainement aussi des partis prolétariens qui fonctionnent légalement sous l'État bourgeois et qui ne sont pas moins révolutionnaires parce qu'ils ne peuvent pas outrepasser les conditions immédiates dans lesquelles ils peuvent encore travailler pour les intérêts immédiats du prolétariat et du peuple et aussi dans lesquelles ils doivent se renforcer, quoi que l'avenir puisse leur réserver dans la crise toujours récurrente de l'impérialisme et de la réaction.

Les bolcheviks ont participé à plusieurs reprises à la Douma, même sous le régime tsariste. Le Parti communiste chinois a fait front commun à

deux reprises avec le gouvernement du Guomindang. Les communistes laotiens se sont alliés avec les neutralistes et la droite pendant une certaine période, puis seulement avec les neutralistes pendant une autre. Dans les pays capitalistes, les partis marxistes-léninistes, tout comme les partis révisionnistes, fonctionnent légalement.

Chaque parti et chaque État prolétariens doivent être guidés par l'internationalisme prolétarien. Mais cela ne signifie pas que la révolution peut être importée ou exportée d'un pays à l'autre. **Toute lutte révolutionnaire doit prendre une forme nationale, car le prolétariat d'un pays doit d'abord régler ses problèmes avec la bourgeoisie de son pays.** Le *Manifeste communiste* le souligne.

Marx et Engels font remarquer que les révolutions de 1848 n'ont pas été menées en vain, même si elles ont surtout appelé à l'indépendance nationale. Elles ont mis en avant les conditions dans lesquelles le prolétariat de chaque pays allait lutter contre la bourgeoisie dans des limites nationales définies.

L'internationalisme prolétarien était impensable dans les conditions d'avant 1848. Les luttes nationales de la classe ouvrière dans les différents pays sont les éléments constitutifs de l'internationalisme prolétarien.

L'État socialiste est un défenseur de la souveraineté de la nation et du peuple. À l'intérieur de

ses frontières nationales, la dictature de classe du prolétariat a tout à fait le droit de traiter de façon appropriée avec la bourgeoisie ou avec toute autre classe locale ; et de parer à l'agression, l'intervention, l'ingérence et autres actes extraterritoriaux d'une puissance impérialiste. **L'affirmation de la souveraineté et de l'indépendance nationales par le prolétariat au pouvoir ou non encore au pouvoir est une arme juste contre l'impérialisme.**

À ce stade de l'histoire mondiale, seul le peuple de chaque pays peut connaître au mieux sa propre situation et avoir le droit de déterminer son destin. L'hégémonie des États-Unis ou de l'Union soviétique aujourd'hui est une imposition injuste aux autres peuples.

Lorsque l'Union soviétique parle de « dictature prolétarienne internationale », c'est une violation totale et une distorsion grossière de la théorie marxiste de la dictature de classe et de l'internationalisme prolétarien. Aucun État n'a le droit de s'arroger le droit de déterminer le sort d'autres États ou peuples.

B. L'économie socialiste

L'économie socialiste a été rendue possible dans l'histoire du monde par la croissance de l'industrie moderne et du prolétariat dans le capitalisme. Ces forces de production dépassent et rompent les rapports de production capitalistes qui sont devenus leurs fers de lance. Elles sont donc libérées et peuvent se développer à un rythme accéléré.

Dans une société socialiste, la propriété sociale ou publique des moyens de production remplace la propriété privée. Les nouveaux rapports de production sont faits pour correspondre au caractère social des moyens de production. Tout le mode de production est révolutionné.

Le prolétariat utilise sa suprématie politique pour arracher pas à pas tout le capital à la bourgeoisie, pour centraliser tous les instruments de production dans les mains de l'État et augmenter le plus rapidement possible les forces productives totales.

Le *Manifeste communiste* énumère un certain nombre de mesures visant à révolutionner le mode de production dans les pays les plus avancés, mais souligne en même temps que ces mesures seront différentes selon les pays. Ces mesures sont les suivantes :

- **Suppression de la propriété privée sur les terres et affectation de tous les loyers des terres à des fins publiques.**
- **Un lourd impôt sur le revenu progressif ou graduel.**
- **Abolition de tout droit de succession.**
- **Confiscation des biens de tous les émigrants et rebelles.**
- **Centralisation du crédit dans les mains de l'État, par le biais d'une banque nationale avec un capital d'État et un monopole exclusif.**
- **Centralisation des moyens de communication et de transport entre les mains de l'État.**
- **Extension des usines et des instruments de production appartenant à l'État ; mise en culture des terres incultes et amélioration du sol en général selon un plan général.**
- **Responsabilité égale de tous à l'égard du travail, création d'armées industrielles, notamment pour l'agriculture.**
- **Combinaison de l'agriculture et des industries manufacturières ; abolition progressive de la distinction entre ville et campagne, par une répartition plus équitable de la population sur le territoire.**
- **Enseignement gratuit pour tous les enfants dans les écoles publiques. Abolition du travail des enfants en usine sous sa forme**

actuelle. Combinaison de l'éducation avec la production industrielle, etc.

La critique du programme Gotha par Marx montre comment le produit total de la société est divisé. Il y a les fonds pour 1) les salaires ; 2) la reproduction du capital ; 3) le bien-être public ; 4) l'administration ; et 5) la défense. **Le système des salaires est maintenu mais la différence essentielle entre le capitalisme et le socialisme à cet égard est qu'il n'y a plus de disparités flagrantes de revenus et que le niveau moyen des revenus est délibérément porté au-dessus du simple niveau de subsistance. Le produit excédentaire (au-dessus des salaires) n'est plus approprié en tant que revenu privé par une quelconque classe d'exploitation, mais utilisé pour la reproduction du capital, le bien-être public, l'administration et la défense.**

Dans le paiement des salaires, le principe à suivre est « **de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins** ». Il existe des différences de salaire ou de traitement en fonction des différences de productivité. Un directeur ou un ingénieur recevra toujours un salaire plus élevé qu'un travailleur qualifié ; et ce dernier recevra un salaire plus élevé qu'un travailleur non qualifié ou un apprenti. Pendant un certain temps, le prolétariat industriel recevra des salaires plus élevés et plus d'avantages que les paysans. Mais au tout début, des mesures

sont prises pour supprimer les disparités de revenus flagrantes dans l'ancienne société. L'objectif à long terme est d'augmenter la productivité de chacun par l'éducation et la formation, et de développer réellement la production afin d'augmenter régulièrement le niveau général des revenus et des services sociaux.

Si l'on considère les écarts de salaires, on constate que la société socialiste porte au début les marques de naissance de l'ancienne société. Cela ne peut être évité. Le socialisme doit partir des forces productives héritées de l'ancienne société. Tout dommage causé aux forces productives en cas de guerre civile ou de guerre impérialiste avant l'établissement de la société socialiste doit également être surmonté et réhabilité.

Le profit social prenant la place du profit privé, une quantité énorme et toujours croissante du produit excédentaire est libérée chaque année pour la reproduction du capital. **Les maux endémiques du capitalisme tels que la mauvaise allocation des ressources, l'anarchie de la concurrence, la consommation ostentatoire, le cycle économique et les dépenses militaires excessives sont éliminés.**

La planification économique nationale remplace les calculs contradictoires des différentes entreprises privées sur le marché. La production est destinée à l'usage plutôt qu'au profit privé. Les produits et les projets les plus essentiels et

les plus nécessaires sont prioritaires. Le développement interne équilibré et autonome de l'économie socialiste est réalisé.

La planification économique est efficace parce que tous les facteurs économiques sont sous un contrôle unifié et que toutes les composantes actives de l'économie à tous les niveaux communiquent les informations et les recommandations qui serviront de base au plan. **Un plan économique est le résultat de l'interaction ouverte entre l'organe central de planification et les niveaux inférieurs.** Les objectifs nationaux sont liés aux capacités réelles. L'économie acquiert la précision d'une science appliquée. Dans une société capitaliste, l'économie ainsi que la planification économique sont en réalité un domaine de connaissance beaucoup plus imprécis et sont souvent un jeu de devinettes, car les différentes entreprises capitalistes se tiennent à l'écart les unes des autres ainsi que de la production publique, du commerce, des secrets techniques et autres au nom de la propriété privée et de la concurrence. Les entreprises privées ne donnent publiquement qu'une information partielle lorsqu'elle sert leurs objectifs.

L'expansion des services sociaux publics renforce le système des salaires. Il s'agit notamment des écoles publiques, des théâtres, des bibliothèques, des logements, des soins de santé, des installations récréatives, des moyens de transport

et de communication, de l'électricité, etc. L'État à différents niveaux, les unités économiques et les organisations de masse maintiennent des initiatives dans la construction d'équipements publics.

Dans une société capitaliste, les meilleures installations entretenues à un coût élevé pour la société ne sont accessibles qu'aux classes dirigeantes et à quelques personnes. Il suffit de se rappeler les écoles exclusives, les hôpitaux privés, les manoirs, les country clubs, les voitures privées, etc. face au chômage et à la pauvreté de masse, à une grande masse de jeunes non scolarisés, aux hôpitaux publics miteux et limités, aux taudis et aux bidonvilles, aux parcs surpeuplés, aux transports publics inadéquats et autres.

Le coût de l'administration ou de la gestion des institutions et organisations politiques, économiques, sociales et culturelles de la société socialiste est assez faible. Cela est dû au fait que la simplicité de l'administration est maintenue. Il n'y a pas d'organisations et de fonctions inutiles comme celles qui prolifèrent dans une société capitaliste. La direction politique et la gestion économique sont étroitement liées en général et sont en fait unifiées dans les unités de production de base et à un certain nombre de niveaux supérieurs.

Dans une société capitaliste, il existe une séparation administrative entre le gouvernement et l'économie ; et chaque partie à une prolifération d'organes, de bureaux et de fonctions inutiles.

Du côté du gouvernement, le bureaucratisme est la règle. Du côté de l'économie, il y a l'anarchie de la production et de la commercialisation entre un certain nombre d'entreprises qui sont en fait impliquées dans la même ligne. Le pire, c'est que l'exploitation des travailleurs est la règle.

La défense est une préoccupation nécessaire dans la société socialiste, comme nous l'avons déjà souligné dans notre discussion sur la dictature du prolétariat. Sans défense, la société socialiste serait détruite par ses ennemis internes et externes. Mais le coût de la défense dans une telle société est, de façon relative, beaucoup, beaucoup plus faible que dans la société capitaliste. En particulier dans le cas des puissances impérialistes, leurs dépenses militaires sont d'une ampleur astronomique. Pire encore, la police et les forces militaires sont utilisées à des fins de répression et d'agression.

La politique militaire d'un État socialiste est véritablement défensive et s'oppose à l'agression de son propre camp ou d'un autre. Les forces militaires sont construites selon le principe de l'armée populaire. En ce qui concerne l'économie, les unités militaires sont en fait des unités productives, en plus d'être des unités militaires, politiques et éducatives. En renforçant périodiquement l'armée permanente, les jeunes sont mutés au service militaire et à la formation. Les gens en général sont politisés et formés comme des

unités de milice et ne sont pas détachés de la production.

À l'exception de la partie orientale de l'Allemagne qui était essentiellement agricole, aucun des grands pays capitalistes n'est encore devenu socialiste. Jusqu'à présent, seul le pays capitaliste le plus faible – la Russie – est devenu socialiste au lendemain de la Première Guerre mondiale.

Il est évident que le simple développement d'une société capitaliste ne la conduit pas automatiquement au socialisme. Au contraire, un pays capitaliste fort en cas de crise est mieux placé qu'un pays capitaliste faible pour transmettre le fardeau de la crise aux autres et empêcher le renversement de sa bourgeoisie par la force et la tromperie. Ainsi, Marx et Engels n'ont jamais déclaré que plus un pays capitaliste est avancé, plus il deviendra socialiste, bien qu'ils aient reconnu que les forces de production disponibles dans ce pays seraient la meilleure base possible pour le socialisme.

Les pays socialistes qui ont vu le jour et se sont développés jusqu'à présent peuvent être mieux appréciés en connaissant leur point de départ et le chemin parcouru en si peu de temps. Sur la scène de l'histoire mondiale, le socialisme n'en est qu'à ses débuts et pourtant, ses réalisations sont déjà étonnantes.

Le premier pays socialiste, la Russie, était le maillon le plus faible de la chaîne des puissances impérialistes. Elle possédait les rudiments d'une

économie capitaliste, notamment la production d'acier, de charbon, de pétrole, de textiles et autres. Mais ses quelques grandes villes étaient entourées d'une vaste campagne où les relations féodales et semi-féodales existaient encore. De plus, elle a beaucoup souffert des effets de la participation des tsars à la Première Guerre mondiale, une guerre civile et la guerre d'intervention menée par toutes les puissances capitalistes.

Dès que les bolcheviks ont pu prendre le pouvoir, la révolution socialiste a commencé avec la nationalisation des terres et de toutes les grandes industries en Russie. Les soviets (comités d'ouvriers, de paysans et de soldats) ont pris en charge l'économie. Mais à cause de la guerre continue, la production a souvent été perturbée et les réquisitions des producteurs et le rationnement au peuple sont devenus la règle.

La Russie socialiste ne pouvait survivre qu'en s'appuyant sur le peuple et en jouant les uns contre les autres les puissances capitalistes. Après la guerre d'intervention de plusieurs puissances capitalistes, l'essentiel était de reconstruire et de relancer immédiatement la production, quitte à faire une pause dans la socialisation des moyens de production. Ainsi, la nouvelle politique économique a été décidée pour accorder des concessions aux riches paysans, aux petits et moyens entrepreneurs et aux commerçants.

Dès que l'économie a été reconstruite et relancée, le premier des plans quinquennaux a commencé. En tant que pays socialiste pionnier, la Russie a jugé nécessaire de mettre l'accent sur les industries lourdes et de base. Dans l'agriculture, les secteurs publics et collectifs ont été développés. Au sein du secteur collectif, la coopération et l'introduction de machines agricoles étaient considérées comme le facteur clé de la dissolution de la propriété privée des terres des paysans. Dans certaines régions, les riches paysans se sont brièvement opposés à la collectivisation agricole en abattant des animaux et en détruisant des installations. Mais la combinaison de l'industrie socialiste et de la collectivisation et de la mécanisation agricoles a prévalu.

Pour obtenir de nouvelles technologies de l'étranger, la Russie des années 1920 a traité avec des entreprises privées américaines qui avaient besoin d'augmenter leurs ventes, ainsi qu'avec les pays d'Europe continentale qui continuaient à souffrir de la crise économique. La Grande-Bretagne, premier défenseur du capitalisme à l'époque, était la plus obstinée à s'opposer à la croissance du socialisme en Russie. Dans les années 1930, en raison de la grande dépression, le commerce soviétique avec les pays capitalistes s'est considérablement développé. Mais dans l'effort total de développement du socialisme, les bénéfices du commerce extérieur constituaient une petite partie supplémentaire.

C'est la grande mobilisation politique et économique du peuple qui a construit le socialisme.

Au moment où l'Allemagne a envahi l'Union soviétique, la capacité industrielle et agricole de cette dernière avait déjà été développée en profondeur. Même si les envahisseurs occupaient de grandes parties du territoire soviétique, l'Armée rouge pouvait constituer la force nécessaire pour les repousser. Le prêt – bail américain arriva en retard et n'était qu'une goutte d'eau dans la mer par rapport aux armements produits par les industries soviétiques.

La contre-offensive soviétique contre la machine de guerre allemande a été le facteur le plus décisif pour vaincre l'Allemagne nazie et le fléau du fascisme et pour libérer les peuples d'Europe et d'ailleurs. En conséquence, les démocraties populaires et le socialisme ont pu être établis en Europe de l'Est et en Allemagne de l'Est.

Le plus grand coup que le capitalisme et l'impérialisme ont subi au lendemain de la Seconde Guerre mondiale a été la libération de la Chine. Le socialisme est né et les sphères d'influence capitalistes ne pouvaient plus être restaurées. Le pays le plus peuplé est sorti de l'orbite de l'exploitation capitaliste.

La distribution gratuite de terres aux cultivateurs sans terre a été effectuée de manière approfondie dans toute la Chine. Les industries modernes, les fermes capitalistes et les sources

de matières premières ont été reprises par l'État.

Cela a immédiatement placé l'État dans une position dominante dans l'ensemble de l'économie. Elles appartenaient aux impérialistes et à la grande bourgeoisie compradores avant la libération.

Dans le cas des impérialistes comme les Britanniques et les Français, qui étaient prêts à négocier le paiement de leurs biens, la Chine les a accommodés et a conclu un accord satisfaisant. Ils avaient plus à gagner de la poursuite des échanges commerciaux que d'exiger une forte compensation ou le droit de posséder des biens en Chine. D'autre part, les États-Unis adoptèrent l'attitude d'un anti-communisme enragé à tout prix et déclarèrent une politique d'embargo sur la Chine.

Dans le cas des capitalistes étroitement liés à la clique dirigeante de Chiang, pratiquement tous avaient fui la Chine et il n'y avait absolument aucune raison de parler affaires avec eux. Comme ils étaient des traîtres et des participants à la corruption au sein du gouvernement, leurs biens étaient susceptibles d'être saisis. Mais dans le cas des capitalistes qui ont soutenu la lutte antijaponaise et la lutte pour la libération, ils ont obtenu des concessions.

Ils ont été encouragés à conclure des accords de coentreprise (dite entreprise mixte public-privé) avec le gouvernement. L'intérêt principal de l'État était de maintenir les industries en activité et de les développer, sans aucune perturbation, surtout

parce que le travail de reconstruction coïncidait avec la guerre de Corée.

Finalement, après quelques années, la politique a été adoptée pour geler les capitaux privés et pour donner aux capitalistes des paiements d'intérêts fixes plutôt que des profits. Tout ce que l'État devait faire était d'augmenter la part de l'État dans l'entreprise commune et d'appliquer la loi abolissant l'héritage des fonds de capitaux et des moyens de production. De son vivant, le capitaliste respectueux des lois peut vivre dans le confort et envoyer ses enfants à l'école et voir ses enfants obtenir des emplois adaptés à leur mérite et à leurs capacités. Ils n'ont pas besoin de dépendre de l'héritage.

Les petits et moyens entrepreneurs ont également été encouragés à créer des entreprises communes avec l'État. Tout comme dans le cas des grandes entreprises mixtes État-privé, les compétences entrepreneuriales et managériales acquises dans l'ancienne société sont correctement canalisées et développées. L'État fournit des crédits et des fonds propres supplémentaires pour le développement de ces entreprises jusqu'à ce que le capital des investisseurs privés ne représente plus qu'une très petite partie du capital total. L'élimination progressive des capitaux privés est l'objectif ultime, au moins en une génération.

Les lois sur les successions permettent de léguer des articles de consommation durables, mais pas

des moyens de production et de grandes quantités de capital. Les petits et moyens entrepreneurs sont assurés, tout comme les grands entrepreneurs, que leurs enfants bénéficient d'une éducation gratuite et d'un emploi approprié au sein de la société socialiste.

Après la distribution des terres dans le cadre de la réforme agraire, la coopération agricole est passée du stade de l'entraide et de l'échange de main-d'œuvre à celui des communes populaires en passant par celui des coopératives. La dissolution de la propriété privée des terres parmi les paysans s'est faite par le développement de coopératives, la construction de capital, l'introduction de machines, le développement d'industries rurales et d'occupations secondaires et l'absorption de paysans formés pour devenir des travailleurs dans des industries modernes au-delà du niveau des communes. La propriété des terres redistribuées passait de la propriété individuelle des paysans aux parts de la coopérative et plus loin à la commune à son plus haut niveau de développement.

Outre les terres exploitées en commun à la commune, les paysans se voyaient attribuer des parcelles privées sur lesquelles ils pouvaient produire ce qu'ils voulaient et dont ils pouvaient disposer de n'importe quelle manière pour augmenter leurs revenus. Il existe des marchés libres où ils peuvent vendre leurs surplus de production privée.

L'objectif à long terme de toute société socialiste est de développer les forces de production au point que toutes les industries et l'agriculture suivent le modèle de l'industrie moderne et soient sous propriété publique. Un plan quinquennal après l'autre a été adopté et mis en œuvre pour développer rapidement une économie moderne.

S'inspirant de l'expérience soviétique, les Chinois affirment que l'agriculture est la base de leur économie socialiste tandis que l'industrie est le facteur principal et ont consciemment développé des industries légères pour répondre aux besoins immédiats des consommateurs et des producteurs et combler le fossé entre les industries lourdes et l'agriculture. La politique des prix a été utilisée de manière cohérente pour assurer une augmentation des revenus des paysans, bien qu'ils soient encore légèrement inférieurs à ceux du prolétariat sur la base de la productivité.

Il n'a fallu que trois ans à la Chine pour se reconstruire après les ravages de la dernière guerre mondiale et de la guerre civile. Cela a été accompli malgré les besoins en volontaires chinois pour la guerre de Corée. De 1952 à 1958, la transformation socialiste fondamentale des relations de production a été accomplie. Dans le même temps, les forces de production se sont rapidement développées.

La Chine a fait des progrès encore plus importants dans le développement économique global en suivant la ligne stratégique du Grand Bond en avant. Cela a permis à la Chine de surmonter les calamités naturelles, le blocus impérialiste et le sabotage révisionniste soviétique de centaines de projets industriels. Parce qu'il a fait avancer le développement socialiste, il a été violemment attaqué comme un échec par l'Occident capitaliste et l'Union soviétique.

Dès lors, le progrès rapide de l'économie socialiste chinoise ne pouvait plus être nié. **Pendant la période de la grande révolution culturelle prolétarienne, la révolution et la construction socialistes ont continué à progresser encore plus rapidement. La révolution culturelle sous la dictature du prolétariat impliquait la lutte des classes contre la bourgeoisie résiduelle et recrudescence et provoquait la révolution du mode de production et de la superstructure afin de combattre le révisionnisme, d'empêcher la restauration capitaliste et de consolider le socialisme.**

Le rapport entre l'industrie et la valeur de la production industrielle et agricole est passé de 30 % en 1949 à 74,4 % en 1978. La production d'acier a été multipliée par 200 depuis 1949. L'industrie de la construction mécanique fournit 80 % de l'équipement des industries de base. Les industries pétrolières sont autosuffisantes. La production

de céréales a été multipliée par 2,5 depuis 1949, et la production de coton par 4,9 depuis 1949.

Grâce à son effort actuel de modernisation de l'industrie, de l'agriculture, de la science et de la défense, la Chine espère que dans deux décennies, elle sera au premier rang avec les États-Unis et l'Union soviétique. Sa capacité industrielle a déjà dépassé le niveau de la Grande-Bretagne. Cela est basé sur le rejet des réalisations du Grand Bond en avant et de la Grande Révolution culturelle prolétarienne.

De graves dangers menacent la cause de la révolution et de la construction socialistes, car les réformes orientées vers le capitalisme qui sont entreprises et l'intégration de la Chine dans le système capitaliste mondial peuvent entraîner la restauration complète du capitalisme et de la dictature de classe bourgeoise en Chine. Mao a souligné il y a longtemps que la montée à un stade supérieur de développement social à partir d'une société de type inférieur d'exploitation implique la violence révolutionnaire mais qu'une descente d'un niveau de développement social supérieur à un niveau inférieur peut se produire par une évolution pacifique.

C. La transition vers le communisme

La prédiction scientifique n'est possible que sur la base des faits disponibles et des lois du mouvement qui peuvent en être tirées. En sciences sociales, une prédiction ne peut qu'indiquer la direction générale des événements compte tenu de nombreuses variables. S'aventurer dans les détails d'un long avenir pourrait facilement déboucher sur des suppositions erronées ou même des fantasmes.

Marx et Engels ne pouvaient indiquer la direction générale des événements qu'en se basant sur les faits de la société capitaliste et les lois du mouvement qu'ils en avaient découvertes. Ils ont défini les principes de base de la révolution et de la construction socialistes et ont anticipé le schéma général sur la base de leur étude et de leur critique du capitalisme et de l'impérialisme. **En ce qui concerne la transition du socialisme au communisme, ils ont pronostiqué le dépérissement de l'État, l'émergence d'une société sans classes, la croissance massive et rapide des forces productives et le développement global de la civilisation humaine.**

Le dépérissement de l'État socialiste, ou la dictature de classe du prolétariat, signifie la dissolution progressive du caractère coercitif de l'autorité politique. D'ici là, il y aura eu une diminution et finalement une disparition de la

nécessité pour une classe distincte, le prolétariat, de tenir en échec une autre classe, la bourgeoisie, avec l'utilisation des appareils coercitifs de l'État comme l'armée, la police, les tribunaux et la prison.

L'avancée du socialisme, en particulier dans son mode de production, devrait dissoudre les conditions mêmes qui créent des classes aussi antagonistes que le prolétariat et la bourgeoisie. Une généralisation et une égalisation des conditions se produisent au profit de tous. Ce n'est pas un rêve impossible que d'anticiper la croissance de la productivité au point que tous les membres de la société doivent travailler pendant un nombre d'heures beaucoup moins élevé qu'aujourd'hui et avoir plus de temps pour d'autres activités créatives en privé et en public.

On sait exactement comment la bourgeoisie se différencie du prolétariat dans la société capitaliste. Par son droit de propriété sur les moyens de production et par l'extraction de profits pour elle-même, la bourgeoisie mène une vie plus confortable et même luxueuse tandis que le prolétariat est relégué à la corvée d'une longue routine de travail quotidien et aux conditions grossières de la pauvreté et de la misère. Il est certain que l'on ne peut pas ne pas voir les bénéfices que la classe ouvrière retire en réussissant, par la lutte, à réduire progressivement la journée de travail de 16 heures à 8

heures, bien que le travailleur reste encore exploité dans la société capitaliste.

Il n'est pas impossible que toutes les conditions matérielles dont jouit une famille de la classe moyenne éduquée, reposant sur des salaires élevés et non sur la propriété privée des moyens de production, soient atteintes. Si c'est une impossibilité pour la classe ouvrière sous le capitalisme, le socialisme peut y parvenir parce que la croissance des forces productives et le développement social global ne sont plus limités comme dans le capitalisme.

L'industrie moderne est capable d'éradiquer la pauvreté du jour au lendemain. Mais le capitalisme préfère manipuler et restreindre les forces de production afin d'exiger un taux de profit élevé.

Marx a clairement souligné les problèmes que le socialisme en transition vers le communisme devrait résoudre. Il s'agit des contradictions entre les vestiges du passé et la nouvelle société socialiste, entre la ville et la campagne ou l'industrie et l'agriculture et entre le travail mental et physique.

Les contradictions entre les vestiges du passé et les nouvelles conditions socialistes peuvent être résolues en développant davantage les réalisations de la révolution et de la construction socialiste. La contradiction entre la ville et la campagne ou entre l'industrie et l'agriculture peut être résolue en apportant la mécanisation

et les commodités de la vie urbaine à la campagne et en construisant des villes plus petites intégrées à la vie rurale. La contradiction entre le travail physique et mental peut être résolue en développant les équipements éducatifs et culturels, en augmentant les salaires réels et en réduisant la journée de travail pour tous.

Depuis Marx, il est généralement admis que le mode de production peut être développé à tel point que le revenu des producteurs ne sera plus décidé en fonction de leur productivité. Il y aura une telle surabondance d'équipements publics et d'articles de consommation qu'il deviendra gênant pour quiconque de parler ou de penser à être privé et désavantagé à ce sujet.

D'ici là, le principe de répartition dans la société sera devenu « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ». Par besoins, on entend ici toutes sortes de besoins – économiques, sociaux, culturels, etc. Le niveau de production de la société est tel que la satisfaction des besoins ne sera plus limitée par la capacité de gain de chacun.

Il y a l'argument réactionnaire selon lequel, dans la société socialiste, les gens deviendraient paresseux parce qu'ils ne peuvent jamais espérer posséder les moyens de production. Ceux qui avancent cet argument oublient que dans une société d'exploitation comme le capitalisme, ce sont ceux qui travaillent le plus dur qui ne possèdent aucun moyen

de production. Et ce sont ceux qui ne travaillent pas qui les possèdent.

Il y a aussi l'argument selon lequel, dans la société communiste, les gens deviendraient paresseux parce que tous leurs besoins seraient satisfaits. Ceux qui défendent cet argument pensent que l'exploitation de l'argent dans la société capitaliste est la meilleure forme de vie possible. Ce sont certainement des défis plus valables et des efforts plus satisfaisants que de travailler pour sa subsistance. Les gens ne deviennent pas stupides lorsque leurs besoins quotidiens sont satisfaits au point qu'ils refuseraient ou ne feraient pas le travail qui leur est assigné à des heures très réduites. En fait, le travail n'est plus une corvée dans le communisme, mais une joie comme les études ou le sport.

La logique et les prétentions de la bourgeoisie ne doivent pas être confondues avec le milieu communiste. Dans la société communiste, l'homme moyen a la possibilité de développer une personnalité bien intégrée en disposant chaque jour de suffisamment de temps pour le travail, les études et les loisirs qui peuvent être utilisés pour des activités culturelles, des divertissements, des sports, des études complémentaires ou des expérimentations scientifiques.

La loi de la contradiction continuera à fonctionner dans la société communiste. Elle aura ses propres problèmes à résoudre. D'une part, la lutte pour comprendre la nature, l'utiliser

avec sagesse et s'harmoniser avec elle se poursuivra. Il y aura une lutte entre les idées correctes et incorrectes et entre l'ancien et le nouveau. Dans la mesure où l'homme reste encore ignorant de beaucoup de choses, en raison de l'infinitude de la matière, l'homme devra encore lutter pour se libérer de cette ignorance. L'homme continuera à être interpellé par les problèmes et animé par le désir de les résoudre.

Ceux qui disent que le marxisme envisage le communisme comme une forme finale de société, qui est l'Eden retrouvé, ne connaissent pas vraiment le marxisme. Il est tout simplement impossible d'avoir une société finale en parfaite harmonie. **De nouvelles formes de lutte dans la société communiste vont apparaître. Le communisme lui-même est destiné à être supplanté par une nouvelle forme de société.**

La construction des sociétés socialistes depuis 1917 a montré clairement qu'il n'y a pas de passage en douceur du socialisme au communisme. Il ne s'agit pas simplement de développer continuellement les forces de production.

Le développement du mode de production socialiste est en effet la partie fondamentale de la préparation à la société communiste. Mais il y a des problèmes qui concernent la dictature de classe du prolétariat et toute la superstructure de la société. Obscurcir ces problèmes aurait même un effet négatif sur le mode de production.

Lénine a été le premier à dire catégoriquement que le socialisme implique toute une époque historique, et non une brève période transitoire. L'édification du socialisme lui-même n'est pas un cas simple de faire unilatéralement ce qui doit être fait dans le mode de production de son propre pays. La dictature du prolétariat doit être consolidée pour se prémunir contre les dangers et pour limiter les concessions qui doivent encore être faites aux éléments arriérés.

La bourgeoisie vaincue dans un pays décuple sa résistance à la domination du prolétariat et conserve d'innombrables liens avec la bourgeoisie internationale. Les vieilles idées, les vieilles coutumes et les anciennes habitudes persistent longtemps. La petite production qui est autorisée pendant un certain temps engendre à nouveau la bourgeoisie. Les bureaucrates de l'État sont également susceptibles de se séparer des masses et de devenir une nouvelle bourgeoisie.

En 1936, Staline a commis l'erreur de proclamer que les classes et la lutte des classes avaient cessé d'exister en Union soviétique et qu'une société sans classes de tout le peuple avait été réalisée. C'était une erreur assez grave parce qu'elle occultait le problème de la persistance des classes et de la lutte des classes et parce qu'elle soutenait la tendance à interpréter à tort les contradictions entre les peuples comme des contradictions entre le peuple et l'ennemi.

Parce qu'il est devenu très facile de présenter à tort comme une contradiction entre le peuple et l'ennemi toute contradiction dans un problème particulier, il s'ensuivit l'adoption de mesures administratives sévères à l'encontre d'un nombre considérable de personnes. Une injustice pouvait facilement être commise. Même lorsqu'une mesure était prise à juste titre, elle était exécutée par les organes de l'État au-dessus des masses qui auraient dû participer à la lutte des classes.

Staline a également dit : « La technique décide de tout ». Cela dépréciait le rôle de la mobilisation politique. Cela a encouragé l'idée que les cadres et les experts savaient ce qui était le mieux et que l'on pouvait simplement dire aux gens ce qu'ils devaient faire. Cela a sapé le rôle du prolétariat et des autres travailleurs dans la prise de décision. Rien ne peut remplacer une interaction démocratique entre les dirigeants et les masses, même si le centralisme reste en place après qu'une décision a été prise. Le principe du centralisme démocratique signifie que l'autorité centralisée est basée sur la démocratie.

C'est sous le couvert de l'idée qu'il n'y avait plus de classes et de lutte des classes en Union soviétique que les révisionnistes modernes ont pu progressivement usurper le pouvoir dans les organes de l'État, les organisations publiques et dans la superstructure dans son ensemble. Il était trop tard lorsque Staline a réalisé son erreur en

1953, un an avant sa mort. En 1957, les révisionnistes modernes ont pu s'emparer ouvertement du pouvoir sous la direction de Khrouchtchev. Ils ont déclaré que l'État soviétique n'était plus une dictature du prolétariat mais un État du peuple tout entier et le Parti communiste, un parti du peuple tout entier. Le point de vue de la classe prolétarienne a été abandonné.

Par la suite, ils ont mis en place un programme sur vingt ans pour construire les bases matérielles et techniques du communisme. Ils ont dit que tout était une question d'économie et de technologie pour que le communisme soit réalisé et que le mouvement communiste international devait être subordonné à la réalisation d'un tel programme. Ils ont tracé la ligne de la coexistence pacifique, de la transition pacifique et de la compétition pacifique au grand dam des forces révolutionnaires qui luttent pour la libération nationale contre le colonialisme et l'impérialisme.

En 1965, Brejnev a remplacé Khrouchtchev. Il a maintenu la ligne selon laquelle, à l'intérieur de l'Union soviétique, il n'y avait plus besoin de la dictature du prolétariat et que l'État soviétique n'était là que pour se défendre contre l'impérialisme. Il a poursuivi la ligne khrouchtcheviste de restauration du capitalisme dans l'économie soviétique. Il a recentralisé les activités économiques que Khrouchtchev avait décentralisées afin de promou-

voir le capitalisme monopoliste des bureaucrates et la course aux armements.

Les fonctionnaires de l'État continuèrent à augmenter leurs salaires, leurs indemnités et leurs installations de luxe. Les entreprises industrielles et agricoles ont été individuellement mises sur une base de profit pour soi-même. Les directeurs pouvaient obtenir des salaires et des primes importants pour eux-mêmes et avaient le pouvoir d'engager et de licencier des travailleurs sur cette base. Les parcelles privées des paysans ont été agrandies et les marchés libres ont pris de l'importance et ont été encouragés. Les fermes collectives ont été négligées et l'agriculture soviétique s'est effondrée. Finalement, des équipes privées ont pu exploiter de grandes fermes pour leur propre profit.

Les moyens de production de l'Union soviétique sont toujours, pour l'essentiel, la propriété officielle du public. Mais les bureaucrates, en particulier la bourgeoisie monopoliste, dirigent maintenant une économie capitaliste monopoliste d'État et s'agrandissent de façon privée par de nombreux moyens détournés. Leurs revenus peuvent se comparer à ceux des capitalistes des pays capitalistes, tandis que les travailleurs voient le niveau de leurs revenus diminuer. Le chômage a également augmenté.

Dès l'époque de Khrouchtchev, l'Union soviétique a révélé le caractère pernicieux de ses relations extérieures. Incapable de faire adhérer la Chine à

sa position idéologique, elle a retiré ses experts de Chine et a mis en pièces les plans de centaines de projets. On découvrit cependant par la suite que l'Union soviétique avait livré à la Chine des biens d'équipement et d'autres marchandises de mauvaise qualité et à des prix excessifs.

Le pire dans les relations étrangères est survenu lorsque Brejnev a pris la relève. Contrairement à Khrouchtchev, il a été ouvertement belliqueux. En 1969, l'Union soviétique a envahi la Tchécoslovaquie et a ouvertement installé ses marionnettes. Depuis lors, l'Union soviétique a été qualifiée de social-impérialiste. Social-impérialiste signifie socialiste en paroles mais impérialiste en actes. Cela correspond à son social-capitalisme intérieur et au fascisme social, c'est-à-dire au capitalisme et au fascisme au nom du socialisme.

S'inspirant de l'expérience du prolétariat international, en particulier en Union soviétique, Mao Zedong a rédigé une analyse de classe approfondie de la société socialiste, intitulée De la juste solution des contradictions au sein du peuple. Il a déclaré catégoriquement que dans la société socialiste, les classes et la lutte des classes persistent et a montré comment celles-ci pouvaient être gérées, en faisant une distinction entre les contradictions entre le peuple et celles entre le peuple et l'ennemi. Il a mis l'accent sur la consolidation de la dictature du prolétariat

et le remaniement idéologique des intellectuels, entre autres.

Par la suite, il a avancé la théorie de la poursuite de la révolution sous la dictature du prolétariat et l'a mise en pratique dans la Grande révolution culturelle prolétarienne afin de combattre le révisionnisme, d'empêcher la restauration du capitalisme et de consolider le socialisme. Le point clé de cette théorie est la lutte de classe du prolétariat et la révolutionnarisation répétée de toute la superstructure socialiste afin d'empêcher le révisionnisme moderne ou la restauration du capitalisme.

Mao a soutenu que, comme en Union soviétique, les révisionnistes subvertissent d'abord la superstructure et préparent l'opinion publique à la restauration du capitalisme. Par la suite, il suffit d'un coup d'État pour s'emparer du pouvoir politique. Ainsi, la restauration du capitalisme peut être entreprise de manière relativement pacifique. Remettre le prolétariat au pouvoir impliquerait une révolution armée.

Les révisionnistes de la société socialiste déprécient et s'opposent à la lutte de classe prolétarienne et à la révolutionnarisation de la superstructure. En Union soviétique, ils affirment que le prolétariat a déjà rempli sa mission historique de construction du socialisme en disant qu'il n'y a plus besoin de lutter. En Chine, ils affirment que la lutte des classes est déjà en train de dépérir et que le peuple

en a pratiquement fini avec elle. Ils considèrent que le simple développement des forces productives est adéquat dans la marche vers le communisme.

Pour parvenir au communisme, il faut non seulement révolutionner le mode de production, mais aussi la superstructure. La révolution de cette dernière renforcerait la première, et vice versa. L'interaction des deux entraînerait la progression rapide du socialisme vers le communisme. Comme la société socialiste est continuellement révolutionnée, la seule autre condition à prendre en compte serait le facteur externe de l'impérialisme.

Le communisme ne peut pas naître tant que l'impérialisme existe. Aucun État socialiste ne peut baisser sa garde tant que la bourgeoisie à l'étranger peut choisir de lancer une agression, une intervention ou autre. Un objectif important de la théorie de la poursuite de la révolution sous la dictature du prolétariat est également de contrecarrer l'espoir des impérialistes de voir la troisième ou quatrième génération après une révolution réussir à restaurer l'ancienne société.

L'impérialisme est définitivement en déclin. Mais la montée du révisionnisme moderne peut aboutir à la restauration du capitalisme et à la défaite temporaire de la cause socialiste. La restauration du capitalisme en Union soviétique et ailleurs ne renforce pas vraiment le système capi-

taliste mondial, mais peut aggraver sa crise à long terme.

Le phénomène du révisionnisme moderne et la restauration progressive du capitalisme peuvent affliger les anciens pays socialistes et peuvent entraîner une aggravation des conditions d'exploitation et d'oppression des travailleurs du monde entier. De pires conditions de crise, de répression et d'agression se produiront. Mais précisément, celles-ci généreront une nouvelle vague de révolutions menées par le prolétariat contre la bourgeoisie. **L'époque de la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie se poursuivra jusqu'à ce que l'impérialisme soit vaincu et que la cause du socialisme puisse avancer vers le communisme.**

ANNEXES

Annexe 1 : Matérialisme et idéalisme pré-marxistes

Dans l'histoire de la philosophie occidentale, il y a eu une lutte constante entre le matérialisme et l'idéalisme. Le point de départ du matérialisme est la matière, puis la conscience. Celle de l'idéalisme est la conscience. L'idéaliste objectif va jusqu'à dire que la conscience, sous la forme d'êtres surnaturels, est capable d'une existence indépendante de la réalité matérielle. L'idéaliste subjectif n'affirme que ce qui est humainement perceptible et nie ou doute de l'existence de Dieu, mais a en même temps la même attitude envers l'objet matériel.

Le matérialisme rudimentaire a dominé la philosophie présocratique, avec son hypothèse **proto-scientifique**. Le matérialiste rudimentaire de la période présocratique qui est le plus apprécié des marxistes est Héraclite pour son hypothèse sur le processus de changement interne de la matière. Dans la philosophie post-socratique, l'idéalisme tel que proposé par Platon et Aristote a prévalu.

Platon postule qu'une hiérarchie d'idées surmontée par l'Idée Absolue est la réalité originale dont les choses ne sont que des copies. Bien qu'il se soit engagé dans des études plus empiriques, Aristote a également affirmé que les « formes substantielles » ont la priorité sur la matière. Cependant,

il a souligné que la forme réside dans les choses matérielles.

Bien que Platon et Aristote aient prévalu dans la période post-socratique, le philosophe matérialiste Démocrite a enseigné l'hypothèse selon laquelle les atomes sont les éléments constitutifs de la matière. Il est l'autre matérialiste rudimentaire le plus apprécié des marxistes.

Au Moyen Age, du 5^e au 13^e siècle, l'adoption de la métaphysique platonicienne (à travers les écrits de Plotin) par Augustin dans la théologie chrétienne a prévalu. Dans sa forme la plus pure, on appelait cela le réalisme, qui posait que l'idée universelle précède la chose. A cela s'opposait le nominalisme, qui affirmait que l'idée universelle comme nom vient après la chose.

Comme pour trouver un équilibre entre les deux, Aquin adopta l'aristotélisme dans la théologie chrétienne. Au 13^e siècle, cela ne fera qu'augmenter le ferment philosophique au sein de l'Église. Le nominalisme se développera plus tard en ockhamisme, à la limite de l'empirisme de l'ère moderne. Guillaume d'Ockham prônait l'abandon du réalisme parce qu'il créait trop de choses à partir d'une seule.

Par exemple, si vous avez un cheval devant vous, vous pouvez parler de son caractère animal. C'est censé être une entité idéale. Ensuite, vous pouvez parler de l'aspect du cheval ; c'est une autre entité. Selon Ockham, il est déroutant de prétendre qu'il

y a trop d'essences devant le cheval. La soi-disant « forme substantielle » d'Aristote a été utilisée pour perpétuer l'idéalisme platonicien.

La philosophie chrétienne platonico-aristotélicienne a été de plus en plus attaquée par des philosophies plus directement matérialistes au 17^e siècle. Celles-ci ont coïncidé avec la série d'expérimentations scientifiques de Copernic, Galilée, Newton, etc.

En Angleterre, il y avait la philosophie empiriste de Francis Bacon et John Locke. Tous deux supposaient l'existence d'objets matériels tout en affirmant que la perception et l'observation humaines conduisent à la connaissance. C'est pour cela qu'ils sont les empiristes les mieux appréciés des marxistes que les empiristes Berkeley et Hume qui affirmaient que la réalité ne consistait qu'en données sensorielles et niait l'objet matériel.

Au 17^e siècle, en Europe continentale, c'est la philosophie rationaliste qui a émergé sous l'impulsion de René Descartes, qui a affirmé l'existence de la matière comme objet d'investigation scientifique et a mis en doute l'autorité philosophique de l'Église au-delà du domaine spirituel. Il a dépeint l'univers comme une horloge faite par Dieu pour fonctionner seule. Au 18^e siècle, les philosophes français allaient du rationalisme déiste de Voltaire au matérialisme mécanique et athée de Holbach.

Le matérialisme marxiste a ensuite critiqué le matérialisme mécanique comme étant trop étroit pour réduire toutes les choses matérielles et les processus à la mécanique, sous-estimant la capacité de l'homme à tout faire et laissant ainsi la place à l'intervention d'un être surnaturel.

Mais ce matérialisme mécanique qui décrivait l'homme lui-même comme une machine a progressivement pris de l'importance en ce qu'il affirmait la capacité de l'homme à expliquer le monde en termes scientifiques et matérialistes. Les matérialistes mécaniques ont été influencés et limités par le niveau des réalisations scientifiques de leur temps, en particulier les expériences de Galilée et les lois mécaniques de la physique newtonienne.

Au 19^e siècle, le marxisme allait pouvoir profiter d'un nombre bien plus important de réalisations scientifiques dans divers domaines et en même temps tirer les leçons des progrès les plus radicaux et les plus avancés de l'idéalisme dans la dialectique hégélienne.

Annexe 2 : Sur le capitalisme préindustriel et l'accumulation primitive du capital

Bien que les marxistes reconnaissent l'importance du capitalisme en tant qu'avancée économique sur le féodalisme, il expose l'inhumanité flagrante par laquelle il a d'abord accumulé son capital. L'accumulation primitive du capital est traitée dans *Le Capital*. Mais l'accent est mis sur le capitalisme industriel, lorsque la production de marchandises est devenue dominante dans la société.

La graine du capitalisme a grandi dans le ventre de la société féodale. Au sein d'une économie essentiellement naturelle (dépendant principalement de la terre), la production de marchandises s'est développée progressivement pendant une longue période.

Avant que la production de marchandises sous la forme du capitalisme industriel ne devienne le mode de production dominant au 19^e siècle, elle a connu deux étapes : l'étape de l'artisanat et l'étape de la fabrication, qui a duré plusieurs centaines d'années en Europe.

Les guildes d'artisans étaient les unités de production de base dans les villes qui ont émergé au cours du Moyen Âge. Sous la direction du maître

de la guilde dans un petit atelier, chacun des artisans fabriquait un produit complet avec des outils simples et pratiques qu'il possédait personnellement.

C'est à la fin du Moyen Âge, en particulier dans l'Italie du 13^e siècle, que la fabrication préindustrielle a commencé à se développer. La base était encore l'artisanat, mais celui-ci a été porté à un niveau supérieur d'organisation productive ou de division du travail. Jour après jour, un groupe de travailleurs faisait une partie limitée de l'ensemble du processus, tandis que d'autres groupes de travailleurs faisaient leur part respective de l'ensemble du processus. La production était plus rapide et à plus grande échelle par rapport à la guilde des artisans.

Au fur et à mesure que la fabrication gagnait du terrain, les guildes d'artisans étaient mises à l'écart. Les artisans ont perdu la maîtrise de leurs petits outils et ont été contraints de rejoindre la chaîne de montage dans le système de l'usine.

La fabrication a mûri et a commencé à glisser vers le capitalisme industriel à la fin du 18^e siècle. Cette évolution a été accélérée par de nouvelles inventions comme la machine à vapeur et la roue à aubes.

Les étapes de l'artisanat et de la fabrication peuvent être regroupées comme la période de l'accumulation primitive du capital. Les origines historiques de la classe capitaliste indus-

trielle et de la classe ouvrière peuvent être retracées à cette époque. Le capitaliste industriel a effectivement privé l'artisan de ses outils et a accumulé du capital des formes d'exploitation les plus inhumaines.

La période de l'accumulation primitive du capital ne signifiait pas simplement l'adoption de moyens et d'une organisation de la production plus efficaces. Il y a toute une étendue d'exploitation inhumaine perpétrée par le fabricant et le marchand.

Dans le système industriel, les hommes, les femmes et les enfants étaient contraints de travailler jusqu'à 16 à 18 heures en moyenne et même 20 heures dans les cas extrêmes. Jusqu'à la première moitié du 19^e siècle, cette norme de temps de travail a été étendue. Les salaires étaient extrêmement bas, de sorte que même les enfants de moins de dix ans devaient travailler. Le lieu de travail était insalubre et si exigu que les travailleurs pouvaient facilement être tués ou blessés par des machines. Des punitions physiques étaient infligées aux travailleurs. Leurs locaux d'habitation étaient comme des porcheries.

La croissance de la fabrication préindustrielle a provoqué le mouvement d'enfermement. Les paysans sont contraints de quitter la terre car celle-ci est transformée en pâturages pour les moutons (la laine est l'objet d'intérêt) et en production spécialisée de cultures techniques (coton, betteraves,

pommes de terre, etc.). Comme les paysans ont été contraints de quitter la terre, ils ont dû se battre pour obtenir des emplois auprès des fabricants. Il y en avait toujours trop pour quelques emplois, ce qui réduisait leurs conditions salariales. La pauvreté et le banditisme sévissent à partir du 16^e siècle. Des rébellions paysannes à grande échelle ont également eu lieu au 17^e siècle.

La classe manufacturière et le monarque féodal ont coopéré pour mener une politique mercantiliste. Le fabricant s'intéressait à la consolidation du marché national face aux concurrents d'autres pays et aussi face aux barons féodaux indisciplinés qui exigeaient des péages en de nombreux points de la route et des voies navigables. L'intérêt du fabricant coïncidait avec l'intérêt du roi pour une consolidation de son pouvoir politique et pour le soutien financier des fabricants et des marchands pour ses guerres.

Le mercantilisme a également été le principal motif économique des expéditions coloniales depuis le 16^e siècle. Au début, l'objet d'intérêt dans les colonies était l'or, les épices et autres produits exotiques. Par la suite, la métropole a décidé de produire des cultures commerciales dans ces colonies à son profit.

Les peuples indigènes n'ont pas été les seuls à être contraints de cultiver les cultures commerciales (comme le tabac, le sucre, le coton, le poivre et autres). Mais en Amérique du Nord et du Sud,

où il y avait une pénurie d'Indiens prêts à travailler sous le fouet, toutes les puissances coloniales ont dû faire venir de force des esclaves d'Afrique. Soit dit en passant, même dans ce cas, la bonne excuse était d'accélérer la christianisation des païens noirs. Les jésuites portugais sont devenus très actifs dans le commerce des esclaves, surtout après avoir causé la mort de milliers d'Indiens au Brésil en les mettant dans des camps de concentration.

Éditions en Langues Étrangères

Collection Classiques en couleurs

- | | |
|---|--|
| 1. Cours de base de marxisme-léninisme-maoïsme
PCI (maoïste) | 15. Cinq essais philosophiques
Mao Zedong |
| 2. Les courants philosophiques dans le mouvement féministe
Anuradha Ghandy | 18. Huit documents historiques
Charu Mazumdar |
| 4. La nécessité communiste
J. Moufawad-Paul | 20. Introduction aux principes de base du marxisme-léninisme
José Maria Sison |
| 8. Stratégie pour la libération de la Palestine
FPLP | 21. Pour une analyse scientifique de la question gay
Groupe d'étude de Los Angeles |
| 10. Notre guerre populaire et ses particularités
José Maria Sison | 22. Guide du militant — Araling Aktibista
PADEPA |
| 11. Repenser le socialisme: Qu'est ce que la transition socialiste ?
Deng-yuan Hsu & Pao-yu Ching | 23. Pédagogie de la Gouvernance
Les Advocators |
| 14. Perspectives urbaines
PCI (maoïste) | 24. Critique constructive
Vicki Legion |

Collection Fondations

- | | |
|---|---|
| 1. Des principes du léninisme
J. Staline | 8. Le Manifeste du Parti communiste & Les principes du communisme
Karl Marx et Friedrich Engels |
| 2. Travail salarié et capital & Salaire, prix et profit
Karl Marx | 12. L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État
Friedrich Engels |
| 3. Réforme sociale ou révolution
Rosa Luxembourg | 13. La question du logement
Friedrich Engels |
| 5. L'État et la révolution
V. I. Lénine | |

Éditions en Langues Étrangères

Collection Nouveaux chemins

4. « De la contradiction » – guide d'étude

Collectif Redspark

13. La voie de la révolution

Camarade Pierre

17. Clausewitz et la guerre populaire

T. Derbent